

Faculté de philosophie, arts et lettres

L'argot dans « Touchez pas au grisbi », une utilisation ludique ou raisonnée ?

« Logique et analyse de l'emploi de l'argot dans un roman d'Albert Simonin »

Auteur : Adrien Cluentius

Promoteur(s) : Anne-Catherine Simon

Année académique 2024-2025

Master en langues et lettres françaises et romanes, orientation générale, à finalité didactique

Déclaration sur l'honneur, mémoires/TFE de la Faculté de philosophie, arts et lettres, UCLouvain

Je déclare qu'il s'agit d'un travail original et personnel, que toutes les sources référencées ont été indiquées dans leur totalité et ce, quelle que soit leur provenance, et que l'utilisation des outils d'intelligence artificielle est conforme aux consignes générales d'utilisation publiées par l'UCLouvain et disponible à cette adresse :

<https://cdn.uclouvain.be/groups/cms-editors-p1/portail/reglement/Consignes-ChatGPT-version-etudiante.pdf?itok=SebXXm87>

Je suis conscient·e que le fait de ne pas citer une source, de ne pas la citer clairement et complètement, de ne pas annoncer dans une partie spécifique en début du mémoire l'utilisation que j'ai faite des outils d'intelligence artificielle ou de les utiliser de manière contraire à ce qui est prévu dans la note institutionnelle constituent des irrégularités graves au regard du *Règlement des études et des examens de l'Université catholique de Louvain* (Chapitre 4, section 7, article 107 à 114) au sein de l'Université. J'ai notamment pris connaissance des risques de sanctions académiques et disciplinaires encourues.

Au vu de ce qui précède, je déclare sur l'honneur ne pas avoir commis de plagiat ou toute autre forme de fraude et de n'avoir pas utilisé les outils d'intelligences artificielles en dehors de ce qui est accepté à l'UCLouvain.

Nom, Prénom : **Cluentius Adrien**

Date : 29 avril 2025

Signature de l'étudiant·e :

A handwritten signature in black ink. The first part is a large, stylized capital 'A' that loops around. The second part is the name 'Cluentius' written in a cursive script. Below the name, there is a horizontal line that ends in a small loop.

REMERCIEMENTS

D'abord, je tiens à remercier Madame Anne-Catherine Simon, promotrice de ce mémoire, dont l'encadrement et les conseils furent précieux afin de mener à terme la réalisation de ce travail.

Je remercie également mes proches et toutes les personnes qui m'ont apporté leur soutien et leur bienveillance au cours de cette entreprise.

TABLES DES MATIÈRES

INTRODUCTION.....	7
Présentation d'Albert Simonin.....	9
CHAPITRE 1 : CADRE THÉORIQUE.....	12
1. Qu'est-ce que l'argot ?.....	12
1.1. Définition.....	12
1.2. Les synonymes d'argot au fil des siècles.....	16
1.3. La formation du vocabulaire argotique.....	18
2. L'argot dans la littérature française.....	24
2.1. Un emploi « sporadique » de l'argot dans la Littérature.....	25
2.2. Le roman policier et la Série Noire : Albert Simonin, un auteur pas comme les autres.....	32
ANALYSE DU CORPUS : L'ARGOT DANS « TOUCHEZ PAS AU GRISBI ».....	35
CHAPITRE 2 : MÉTHODOLOGIE.....	35
1. Présentation du corpus.....	35
2. Description des démarches analytiques.....	36
2.1. Extraction des termes argotiques analysés.....	36
2.2. Annotation des termes argotiques.....	37
CHAPITRE 3 : DESCRIPTION DE L'ARGOT DANS « TOUCHEZ PAS AU GRISBI »	
40	
1. Les types d'argots.....	41
1.1. L'argot ancien ou l'argot du milieu.....	42
1.2. L'argot de la guerre et l'argot parisien d'avant-guerre.....	48
1.3. Les argots à clé.....	52
1.4. L'argot moderne ou l'argot commun.....	56
2. Les champs lexicaux du vocabulaire argotique.....	58
2.1. Le « mitan » et la vie de voyou.....	59
2.2. Le corps humain.....	65
2.3. Le mépris et les injures.....	68
2.4. Au cœur d'une esthétique de l'oralité.....	69
2.5. L'argot et les catégories grammaticales.....	72
3. Les procédés d'argotisation.....	75
3.1 Une langue singulière par son authenticité.....	75
3.2. Les figures de styles.....	77
3.3. L'influence des autres langues et les emprunts.....	81
3.4. Les locutions.....	82
CHAPITRE 4 : ANALYSE DE L'EMPLOI DE L'ARGOT DANS «TOUCHEZ PAS AU GRISBI ».....	82
1. Un emploi non-systématique de l'argot.....	83
1.1. L'argot dans la relation entre l'auteur et le lecteur.....	84

1.2. L'argot et le narrateur.....	86
1.3. L'argot et les personnages.....	88
1.4. L'argot et la situation.....	102
CONCLUSION.....	105
BIBLIOGRAPHIE.....	109

INTRODUCTION

Les recherches effectuées dans le cadre de ce travail concernent l'emploi de l'argot dans le roman *Touchez pas au grisbi* d'Albert Simonin. En effet, face à cet ouvrage, le lecteur est confronté à un style d'écriture singulier, teinté d'un vocabulaire argotique omniprésent et abondant. Bien souvent, l'argot s'est manifesté dans la littérature malgré son essence orale et non écrite. Ainsi, beaucoup d'auteurs tels que Villon, Vidocq, Victor Hugo, Balzac, Frédéric Dard ou Albert Simonin ont recouru au vocabulaire argotique dans leurs œuvres. Pourtant de nombreux linguistes s'accordent à dire que la manière dont Simonin use de l'argot est différente, voire exceptionnelle.

Dans le présent travail, nous nous intéresserons donc à l'argot de Simonin ainsi qu'à la manière dont il l'utilise dans son roman *Touchez pas au grisbi* afin de déceler si celui-ci est raisonné, et jouit d'un usage logique, ou bien si l'argot apparaît, pareillement à ce que l'on trouve dans la sphère littéraire jusqu'alors, comme une simple ressource linguistique employée de manière artificielle et ludique. Dès lors, dans le dessein d'apporter des éclaircissements au questionnement qui motive cette entreprise, nous scinderons notre analyse en deux grandes parties que sont, d'une part, la description et la caractérisation de l'argot dans *Touchez pas au grisbi* et, d'autre part, l'analyse de l'emploi de ce dernier.

Nous remarquerons dans le premier chapitre, rédigé dans le but de familiariser le lecteur avec la notion d'argot, que ce langage est, en réalité, un concept obscur et pluriel qui ne cesse de se modifier au fil des siècles. Cette notion se montre complexe à tous les points de vue, que ce soit dans les procédés de création de son lexique, dans sa définition et même dans son étymologie. Dès lors, réaliser un travail dans lequel l'argot est central aurait été une tâche bâclée si nous n'avions pas apporté quelques clarifications à propos de ce concept aussi compliqué que passionnant. D'un autre côté, nous profiterons de ce chapitre initiateur, dédié au cadre théorique, pour examiner la présence de l'argot dans la littérature française. Et, pour caractériser l'emploi de l'argot dans cette dernière, nous avons opté pour une division de la sphère littéraire en deux parties. Dès lors, nous distinguerons la Littérature avec un grand « L », dite « blanche », des romans policiers et de la Série noire au sein de laquelle Simonin s'est illustré. À travers cette analyse de la manipulation du langage argotique dans l'ensemble de la

littérature française, nous découvrirons pourquoi Simonin est un auteur à part et original concernant l'emploi de l'argot.

Ainsi, l'argot demeurant complexe et pluriel, il est indispensable d'analyser et de comprendre comment se construit le langage argotique de Simonin dans *Touchez pas au grisbi* afin de déterminer si celui-ci est cohérent, notamment par rapport au cadre spatio-temporel de la diégèse. C'est alors que nous entrerons dans l'analyse du corpus dont la première approche aura une visée descriptive. Un chapitre sera consacré à la description de l'argot dans le roman de Simonin et s'articulera selon plusieurs axes que sont les types d'argots qui composent l'argot de l'auteur, les champs lexicaux qui accueillent davantage de termes argotiques et les procédés d'argotisation à l'origine du vocabulaire argotique employé dans *Touchez pas au grisbi*.

Une fois la description de l'argot effectuée, nous analyserons la manière dont Simonin emploie l'argot dans son roman. Dans un premier temps, nous nous interrogerons sur la présence même de cet emploi abondant, rare en littérature, de la langue argotique dans le roman de Simonin. Pourquoi l'auteur a-t-il écrit *Touchez pas au grisbi* dans ce langage si particulier, quelle est sa fonction et quel effet ce dernier engendre-t-il sur le lecteur ?

Bien que abondant, nous découvrirons que l'argot demeure non-systématique dans le roman analysé. Ce fait a éveillé notre intérêt. Par conséquent, nous tâcherons de déterminer, à travers l'analyse de l'emploi de l'argot, dans quelle mesure l'auteur préfère la lexie argotique à la lexie française et inversement. Ainsi, nous examinerons au moyen de l'extraction d'extraits, d'une part, l'emploi de l'argot par le narrateur (la narration étant prise en charge par un personnage argotier) et, d'autre part, par les personnages du roman. Simonin module-t-il l'emploi de l'argot de façon cohérente en fonction du locuteur ?

Artificielle ? Authentique ? Ludique ? Raisonnée ? Nous chercherons donc, par la réalisation de ce mémoire, à percer les mystères de cette langue si singulière qui fascine les linguistes et qui a joué un rôle important dans le succès rencontré par Simonin. Quoi qu'il en soit, avant d'aborder la description de l'argot ainsi que l'analyse de l'emploi de celui-ci dans *Touchez pas au grisbi*, nous entamerons ce travail en présentant brièvement, par quelques éléments biographiques et bibliographiques, l'auteur de l'œuvre qui suscite l'intérêt de cette entreprise : Albert Simonin.

Présentation d'Albert Simonin

Simonin naît à Paris le 18 avril 1905. Dès qu'il obtient son certificat d'études à l'âge de douze ans, il cherche de l'emploi. Avant de se consacrer à l'écriture, Simonin multiplie les vocations et les petits boulots. Il est notamment apprenti électricien, vendeur de chemises, négociant en perle, fumiste, employé à la Bourse, chauffeur de taxi mais également journaliste. Ces deux derniers métiers marquent la vie de l'auteur de *Touchez pas au grisbi*. Ainsi, lorsque Simonin est chauffeur de taxi, il s'expérimente pour la première fois à l'écriture littéraire. Avec Jean Bazin, collègue et poète, il rédige en 1935 *Voilà taxi !*, un recueil de nouvelles. Dans cette première production, nous percevons déjà l'affiliation de Simonin aux codes du *mitan*¹. En effet, c'est au cours de son expérience de taximan de nuit que Simonin fréquente le milieu de la pègre parisienne en véhiculant les malfaiteurs. Par conséquent, ce métier lui a permis d'observer en profondeur le monde des truands et leur langage : l'argot (bien que Simonin grandisse baigné dans l'argot du milieu de telle manière qu'il le considère comme une « langue maternelle »).

Ensuite, la carrière de journaliste de Simonin laisse une trace indélébile dans son existence puisque cette dernière l'amène derrière les barreaux. Comme le dit Charlotte Andrieux dans son article « *Touchez pas au grisbi* d'Albert Simonin : Une initiation à l'argot » :

Malgré le doute qu'il laissait planer sur son passé, puisqu'il aimait raconter qu'il avait appris le terme de « grisbi », pour désigner l'argent, en prison, Simonin n'a jamais été un « truand », à l'instar de José Giovanni, même s'il en a peut-être parfois rêvé, et s'il a bien été emprisonné durant cinq ans, ce ne fut pas en tant que prisonnier de droit commun, mais politique, en raison d'écrits collaborationnistes.²

D'abord journaliste à *L'Intransigeant*, un quotidien français, Simonin devient, en 1940, rédacteur du journal pétainiste *La France au travail*. Un an après l'arrivée de Simonin, le journal modifie sa ligne éditoriale, devient pro-collaborationniste et se rebaptise *La France socialiste*. À la Libération, Simonin est condamné à cinq années d'emprisonnement. Il est libéré en 1950.

¹ Le mitan est un terme argotique qui signifie « Le milieu, ou monde des truands, qui vit en observant un certain nombre de règles de "société" ». (COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.)

² ANDRIEUX Charlotte, 2018, « Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du "mitan" parisien dans le polar à la française, à l'usage des "non-affranchis" et des "gambergeologues avertis" », *La marginalité dans le roman populaire*, p. 183-202.

D'un autre côté, Simonin ne se consacre que tardivement à la carrière d'écrivain. Ce désir d'écrire naît en réaction à la parution d'une multitude de polars qu'il juge trop éloignés de la réalité de la société française. Face à ce manque de réalisme, Simonin aspire à rendre le plus fidèlement possible le milieu de la pègre parisienne avec ses truands et son langage argotique. Ainsi, ce n'est qu'en 1953 que Albert Simonin, alors âgé de presque quarante-huit ans, publie son premier roman, *Touchez pas au grisbi*. Tiré à plus de 500 000 exemplaires et remportant le prix littéraire des « Deux Magots », cet ouvrage connaît un succès immédiat et est adapté au cinéma dès l'année suivante par le réalisateur Jacques Becker.

Bien que ce premier roman confère déjà à Simonin une certaine notoriété, l'auteur ne s'arrête pas là. *Touchez pas au grisbi* est le premier volet d'une trilogie dont le héros est Max le menteur, un truand sur le point de *dételer*³. Simonin publie les deux autres volets de la trilogie en deux ans. *Le cave se rebiffe* paraît en 1954 et *Grisbi or not grisbi* en 1955.

Si Albert Simonin connaît un succès assez rapide, c'est incontestablement en raison de sa singularité. D'une part, il est le premier auteur français de la collection « Série noire » de Gallimard à publier sous son véritable nom et à situer ses romans dans un cadre diégétique français. Avant lui, les auteurs français utilisaient des pseudonymes anglosaxons (Serge Arcouet publiait sous le pseudonyme Terry Stewart ainsi que Jean Amila avait anglicisé son prénom et publiait sous John Amila) et enracinaient leurs romans dans le cadre américain propre au « hardboiled ». En 1971, lors d'une interview avec François Guérif, éditeur et critique de cinéma, Simonin raconte la création de Max le menteur :

Je venais de finir un roman de la Série noire qui m'avait ennuyé; c'était un roman bateau: la municipalité pourrie, les bons privés, le shérif dégueulasse. Alors, je me suis dit: « Ils me font chier, je vais leur écrire un vrai « Série noire ». [...] j'ai écrit les trois premières pages de *Touchez pas au grisbi*. [...] Je vais être extrêmement vaniteux, mais on avait un peu abandonné le truand français depuis Carco ».⁴

François Guérif souligne l'intérêt de Simonin pour « le réalisme des situations et l'authenticité des dialogues ». C'est à travers ce souci de vérité que Simonin éprouve de

³ *Dételer* est un terme argotique qui signifie « Se retirer des “affaires” illégales, en parlant d'un membre du milieu ». (COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.)

⁴ GUÉRIF François & LEVY-KLEIN Stéphane, 1978, « Interview d'Albert Simonin », Les Cahiers de la Cinémathèque, n°25.

l'aversion envers ceux qui constituent, avec lui, les « chantres du milieu », Auguste Le Breton et José Giovanni, qu'il qualifiait de « menteurs ».

D'autre part, la singularité de Simonin se manifeste dans son écriture romanesque richement argotique. Surnommé « Le Chateaubriand de l'argot » par Léo Malet, Simonin se distingue des autres auteurs de romans noirs qui utilisent l'argot. En effet, il met à profit sa maîtrise exceptionnelle de l'argot afin de représenter fidèlement le milieu de la pègre parisienne, le réalisme des situations, l'authenticité des dialogues et la mentalité des truands. Si les romans de Simonin rendent aussi fidèlement le milieu des voyous c'est parce que l'auteur pense ses romans en argot. Selon lui, « il n'y a pas de transposition possible, l'argot doit être pensé en argot et en fonction des mœurs du milieu. Sans cela, il n'y a pas de résonance authentique. »⁵.

L'œuvre de Simonin ne se limite pas à la trilogie de Max le Menteur. Une seconde trilogie contribue à la renommée de l'auteur : la trilogie du Hotu. Cette dernière est composée des romans suivants : *Le Hotu, chronique de la vie d'un demi-sel, première époque* (1968), *Le Hotu s'affranchit, chronique de la vie d'un demi-sel, deuxième époque* (1969) et *Hotu soit qui mal y pense, chronique de la vie d'un demi-sel, troisième et dernière époque* (1971). En obtenant le prix « Mystère de la critique » en 1972, le dernier volet de la trilogie du Hotu est le second livre pour lequel Simonin est récompensé. Outre ces deux trilogies, qui constituent l'œuvre principale de Simonin, ce dernier publie trois autres romans : *Une balle dans le canon* (1958), *Du mouron pour les petits oiseaux* (1960) et *L'Élégant* (1973) ainsi qu'une autobiographie *Confessions d'un enfant de la Chapelle* (1977).

Enfin, comme le remarque Charlotte Andrieux, l'aspect « sociolinguistique » de l'œuvre de Simonin est à noter. En effet, Simonin n'abandonne pas totalement le lecteur *non-affranchi*⁶ pour lequel la lecture de ses romans peut s'avérer compliquée en raison de l'utilisation du langage cryptique qu'est l'argot. Ainsi, Simonin publie *Le Petit Simonin illustré* en 1957, un dictionnaire fournissant au lecteur les définitions (ainsi que des

⁵ « Dossier secret : l'argot tel qu'on le parle par Albert Simonin », dans « Archives de la Littérature : Albert Simonin », RTF, 28. 11. 1957

⁶ *Affranchi* est un terme argotique qui signifie (1) « Individu qui vit en marge des lois ». (COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.) (2) « Individu qui a rejeté tout scrupule (*Petit Larousse*) Mais cet "affranchissement" des règles ne doit pas faire oublier l'autre sens de "franchise" : un *affranchi* est un voyou qui observe les règles d'honneur du milieu ». (RIVERAIN Jean & CARADEC François, 1969, « L'argot d'hier et d'aujourd'hui », *Larousse Sélection (sélection du reader's digest)*, n°3, p.2911-2971.)

exemples) des principaux mots d'argot nécessaires pour comprendre ses romans. Le vocabulaire argotique relevé dans son dictionnaire n'est toutefois pas exhaustif. Les mots qui y figurent sont ceux qui permettent d'éclairer le lecteur sur la mentalité et le mode de vie d'un truand comme Max. D'un autre côté, si Albert Simonin aide le lecteur à comprendre la langue des truands, il l'aide également à comprendre le quotidien de ces derniers à travers deux essais riches en détails concernant la vie des voyous dans le milieu : *Lettre ouverte aux voyous* (1966) et *Le savoir-vivre chez les truands* (1967).

CHAPITRE 1 : CADRE THÉORIQUE

Dédier un chapitre à la présentation et à l'explication de cette notion complexe qu'est l'argot semble indispensable. Par conséquent, nous tenterons, dans ce premier chapitre, de clarifier ce concept obscur en déterminant dans un premier temps de quoi s'agit-il exactement. Nous présenterons ensuite l'évolution de l'argot au fil des siècles ainsi que les procédés stylistiques qui permettent la création de termes argotiques. Enfin, nous nous pencherons sur le phénomène argotique dans la littérature. Pour ce dernier point, nous avons décidé de distinguer la littérature « blanche » de la « Série Noire » car ces deux branches de la littérature recourent à l'argot de manières distinctes.

1. Qu'est-ce que l'argot ?

1.1. Définition

Si de nos jours le terme *argot* désigne un langage cryptique, cela n'a pas toujours été le cas. La première attestation écrite du mot *argot* date de 1628, dans le *Jargon de l'argot réformé* d'Ollivier Chéreau, un marchand drapier de Tours. À ce moment là, au XVII^e siècle, le terme désignait « la collectivité des gueux et des mendiants qui formaient dans les fameuses Cours des Miracles, le *Royaume de l'Argot* » (Guiraud, 1985). Ce n'est qu'aux alentours de 1650 que la signification du terme *argot* change et désigne non plus cette

corporation de voleurs et de malfaiteurs mais leur langage. C'est bien évidemment au sens de langage que nous emploierons le terme *argot* dans ce travail.

Étymologiquement, le terme *argot* suscite les interrogations et les hypothèses. Albert Dauzat, linguiste français, et Gaston Esnault, lexicographe s'étant intéressé à l'argot en France, se sont penchés sur ce cas. D'un côté, Dauzat y voit deux possibilités. Selon lui, le mot *argot* dériverait soit de l'ancien français *hargoter*, signifiant *quereller*, soit de l'espagnol *arigote*, désignant une personne méprisante. D'un autre côté, Gaston Esnault trouverait l'origine d'*argot* dans le verbe *argoter*, variante péjorative d'*arguer* qui signifie « tirer l'or et l'argent au moyen de l'instrument dit *argue*. »⁷ Cette dernière hypothèse semble être la plus crédible selon Jean Riverain et François Caradec car elle expliquerait comment le mot *argot* désigne aujourd'hui un langage, après avoir désigné le milieu des mendiants qui, comme les artisans, se servaient de l'*argue* pour obtenir de l'or et de l'argent.

Définir l'argot n'est pas une chose aisée. Dès lors, afin d'éclaircir les complexités auxquelles cette notion nous confronte, nous prendrons appui sur les travaux d'Albert Dauzat, de Pierre Guiraud, de Lazare Sainéan et de Denise François-Geiger. Pour commencer, voici une définition de l'argot que Dauzat propose dans son ouvrage *Les Argots : caractères, évolution, influence* :

Au sens étroit du mot, l'argot, pour le linguiste, est le langage des malfaiteurs. Par extension, il désigne aussi un certain nombre de langages spéciaux qui offrent des traits communs avec le précédent.

Ainsi, une première acception du terme renvoie au langage des malfaiteurs. Guiraud confirme ce premier sens de l'argot en qualifiant ce dernier, dans son ouvrage⁸, comme « le langage spécial de la pègre ». Dans un premier temps, l'argot désigne donc la langue secrète d'une activité criminelle. Dans ce sens, nous parlerons alors d'*argot ancien* ou d'*argot du milieu*.

Dans l'argot du milieu, la fonction cryptologique est centrale. Les truands créent une langue secrète qui leur permet de communiquer ouvertement entre eux, à l'abri des curieux

⁷ RIVERAIN Jean & CARADEC François, 1969, « L'argot d'hier et d'aujourd'hui », Larousse Sélection (sélection du reader's digest), n°3, p.2911-2971.

⁸ GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?.

étrangers à leur groupe social. Ce désir d'une langue cryptée pousse les argotiers à l'élaboration d'un vocabulaire argotique. En effet, la création argotique n'est que lexicale et n'intervient, par conséquent, que sur le vocabulaire car l'argot, comme tout langage spécial⁹, n'est qu'une langue seconde. Ainsi, il n'est utilisé par les argotiers que lorsque son usage s'avère utile. Quant à elles, la grammaire et la prononciation sont celles de la langue d'usage. Dans *L'argot*, Guiraud explique que le vocabulaire « argotique » regroupe d'une part un vocabulaire « secret », servant à maintenir la discrétion des activités malfaisantes et, d'autre part, un vocabulaire « technique » qui, lui, formule des concepts propres au milieu des malfaiteurs incarnant, selon les mots de Guiraud, « une forme de culture, un mode de la sensibilité, une mentalité, une conception de la vie ». De ce fait, le vocabulaire « argotique » acquiert une seconde fonction : la fonction identitaire. Guiraud présente alors l'argot comme un *signum de classe* à travers lequel l'argotier affirme son identité et son originalité. Par la notion de *signum de classe* Guiraud entend que l'argot, comme tout langage, est signe. L'argot est un signe linguistique utilisé volontairement dans le but d'affirmer l'adhésion à un groupe, à une classe ou à une caste, comme celui des malfaiteurs par exemple. Cet usage conscient de l'argot aspire à l'affirmation d'une différence et, dans le cas des truands et de la pègre, de la supériorité de leur groupe social par rapport aux autres.

Revenons maintenant à la définition de l'argot de Dauzat à laquelle nous nous sommes référé. Dauzat continue ainsi « Par extension, il désigne aussi un certain nombre de langages spéciaux qui offrent des traits communs avec le précédent (l'argot des malfaiteurs) ». Guiraud souligne également l'évolution de la signification de cette notion, qui désignait, au XVII^e siècle, la langue secrète de la pègre. En effet, à la fin du XIX^e siècle, la conception de l'argot s'élargit. Pour Littré, bien que le mot *argot* désigne toujours « un langage particulier aux vagabonds, aux mendiants, aux voleurs et intelligible pour eux seuls », ce terme désigne désormais par extension : « une phraséologie particulière, plus ou moins technique, plus ou moins riche, plus ou moins pittoresque dont se servent entre eux les gens exerçant le même art et la même profession. ». Guiraud remarque que la fonction linguistique de l'argot se transforme. L'argot perd sa fonction cryptologique, essentielle dans la langue secrète des malfaiteurs. L'argot devient désormais un outil pour affirmer son identité et son appartenance à un groupe. Avec cette nouvelle acception du mot *argot*, il ne faut plus parler d'un *argot*

⁹ « On appelle *langage spécial* toute façon de parler propre à un groupe qui partage par ailleurs la langue de la communauté au sein de laquelle il vit. » (GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?.)

mais plutôt *des argots* puisque tout langage marginal propre à une communauté professionnelle ou culturelle devient un argot. On parle alors de l'argot des bouchers, l'argot des comédiens, l'argot des étudiants, l'argot des soldats, ou bien, de nos jours, de l'argot des médias ou du sport.

Aujourd'hui, l'argot est pluriel. Dans un article¹⁰, Denise François-Geiger souligne la fonction ludique des argots de l'époque contemporaine (dans les publicités par exemple) et la fonction crypto-ludique dans l'argot des jeunes. Cependant, la présence de cette composante ludique n'empêche pas ces parlers de partager des caractéristiques communes avec l'argot traditionnel¹¹ des malfaiteurs comme les procédés de formation ou la richesse synonymique. En revanche, l'argot traditionnel se différencie des autres formes d'argot par son attachement à ses propres thématiques parmi lesquelles nous pouvons citer l'alcool, la violence, le corps, le sexe et la prostitution.

Enfin, l'époque contemporaine voit apparaître la notion d'*argot commun*. Ce dernier ramène le terme *argot* au singulier puisqu'il constitue son vocabulaire en allant piocher dans les différents argots, « traditionnel » ou « de métiers ». Ainsi, l'*argot commun* est pratiqué par une vaste partie de la population indépendamment de toute adhésion à un certain groupe social. Dès lors, l'*argot commun* cesse d'être un signum de classe et se défait de sa fonction identitaire. Il se détache également de son originelle fonction cryptologique puisqu'il ne cherche désormais plus à demeurer incompris des autres. L'*argot commun* devient une simple variante de la langue d'usage dont la seule fonction semble être ludique ou expressive. Guiraud et Sainéan¹² s'accordent à remarquer que les changements subis par l'argot ancien le rendent étranger à lui-même. En le mélangeant avec les argots professionnels et le langage populaire, ce parler à part qu'est l'argot des malfaiteurs a perdu son essence de langue secrète pour se répandre, dès le milieu du XIX^e siècle, dans le français populaire. Cette explosion de l'argot est directement liée à la disparition des grandes corporations organisées, comme la pègre, en France. Dès lors, ce langage spécial « vire de l'obscur au clair », selon l'expression de Gaston Esnault, et étoffe le vocabulaire commun devenant ainsi le bien de tous. Autrement dit, l'argot ancien, secret, des malfaiteurs devient l'argot moderne au XIX^e siècle suite à sa vulgarisation et à son

¹⁰ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1991, « Panorama des argots contemporains », *Langue Française*, n°90, p. 5-9.

¹¹ Denise François-Geiger utilise le terme d'argot traditionnel pour désigner l'argot ancien, l'argot du milieu (l'argot des malfaiteurs).

¹² SAINÉAN Lazare, 1972, *L'argot ancien*, Genève, Slatkine reprints.

ouverture au public en raison de la dissolution des associations de gangsters.

1.2. Les synonymes d'*argot* au fil des siècles

Si la réalité que désigne le terme actuel *argot* est complexe et changeante, l'appellation elle-même qui désignent ces réalités est plurielle et n'a pas toujours été celle que nous utilisons aujourd'hui.

À l'origine, on parle de *jargon*. Guiraud souligne l'existence de ce *jargon*, comme langue des gueux et des truands, dès la fin du XII^e siècle. Selon le linguiste français, on trouve déjà dans *Le jeu de saint Nicolas* de Jean Bodel d'Arras un langage mystérieux et inintelligible, utilisé dans les répliques de trois truands, qui s'apparente à une langue secrète. Un demi siècle plus tard, vers le milieu du XIII^e siècle, le terme *gergon*, ou patois des malfaiteurs (« Gergons, vulgare trutannorum »), est mentionné dans le *Donat proensal*, un traité de grammaire provençal. Cependant ce n'est qu'au XV^e siècle que le terme *jargon* se restreint à l'acception d'argot des malfaiteurs. Dès lors, voici ce que nous pouvons lire dans le procès des *Compagnons de la Coquille* (1455) :

Et est vray que lesdits compaignons ont entreulx certain langaige de *jargon* et autres signes a quoy ilz s'entreconnoissent... Chacune tromperie dont ilz usent a son nom en leur *jargon*.¹³

Nous constatons donc que les Coquillards¹⁴ utilisaient un « langage de jargon » qui disposait d'une fonction identitaire ainsi qu'un vocabulaire « technique » pour désigner leurs tromperies et leurs réalités. Le terme *jargon* prend alors le sens d'*argot*, désignant le langage cryptique des malfaiteurs. Bien que d'autres appellations soient utilisées, *jargon* continue d'être employé au cours des siècles suivants. De ce fait, nous retrouvons ce terme dans plusieurs ouvrages tels que la *Vie généreuse des Mercelotz, Gueuz et Boesmiens, contenant leur façon de vivre, subtilitez et Gergon* (1596) ou le *Jargon de l'argot réformé* (1628).

¹³ Extrait du procès des *Compagnons de la Coquille* relevé par Sainéan dans son ouvrage *L'argot ancien* (1972).

¹⁴ Les Coquillards forment une corporation de voleurs, bandits, arnaqueurs et assassins éparpillés en France suite à la guerre de Cent Ans. Cette association de malfaiteurs aurait eu ses maîtres et ses novices ainsi que son chef, le Roi de la Coquille.

Au XV^e siècle, *jobelin* est utilisé conjointement à *jargon* dans le titre d'une édition des *ballades argotiques* de Villon publiée par Pierre Levet (*Le Jargon ou Jobelin de Maistre François Villon*, 1489). Pour Dauzat, le *jobelin* est originairement la langue des « jobs ». Ces derniers sont des niais ou plutôt ceux qui cherchaient à le paraître afin d'arnaquer leurs victimes plus facilement.

Le siècle suivant voit apparaître deux nouvelles manières de qualifier le langage des malfaiteurs que nous appelons aujourd'hui *argot*. D'une part, nous rencontrons le terme *baragouin* qui dérive, selon Dauzat, du breton *bara* (pain) et *gwin* (vin), deux termes que les Bretons utilisaient dans les tavernes. Cependant *baragouin* conserve sa signification première de « langage inintelligible » et, par conséquent, son extension de sens renvoyant à l'argot des malfaiteurs ne perdure pas. D'un autre côté, un dictionnaire en langage *blesquin* est joint à la *Vie généreuse des Mercelotz*. Selon Sainéan, *blesquin* est un terme qui tire son origine dans la forme normanno-picarde *blesche* signifiant « mercier » (colporteur) dans l'argot même de ces derniers.

Le *narquois* est le terme utilisé au XVII^e siècle pour désigner le langage des gueux et des mendiants (*Parler narquois, parler le langage des gueux*, Oudin, 1640). Dauzat explique que ce terme désigne, dans un premier temps, les soldats vagabonds et fourbes à l'époque des guerres de Religion et de Trente Ans avant de qualifier leur langage et devenir, par après, un synonyme de *jargon*. Comme pour *argot*, on remarque donc que le terme *narquois* désigne une corporation avant de désigner leur langage.

Enfin, avant d'aboutir à l'appellation moderne d'*argot* sur laquelle nous nous sommes penché précédemment, terminons avec le terme *bigorne* qui apparaît au XVIII^e siècle comme synonyme du terme *jargon* qui, lui, continue d'être employé depuis le XIII^e siècle.

1.3. La formation du vocabulaire argotique

Soucieux de son originalité et d'un hermétisme persistant face à la vulgarisation, l'argot est une langue mouvante qui se caractérise par le constant renouvellement de son vocabulaire. Dès lors, nous distinguerons, dans ce point, les différents procédés de formation du vocabulaire argotique que sont la déformation morphologique, la déformation sémantique et le recours aux emprunts et aux langues indigènes.

La quasi disparition de la dimension cryptologique de l'argot de nos jours suscite notre interrogation quant à ce processus de renouvellement du vocabulaire argotique. En effet, si la fonction première de l'argot n'est désormais plus d'être secret, il n'y a dès lors plus aucun intérêt à modifier son vocabulaire.

Quoi qu'il en soit, les initiés ont multiplié, au fil du temps, les stratégies afin d'établir un vocabulaire argotique qui demeure obscur et qui puisse exprimer précisément les réalités de leur milieu. Cependant, Sainéan est clair sur ce sujet, l'argot n'invente rien. En réalité, que ce soit au niveau morphologique ou sémantique, l'argot ne fait que déformer les mots de la langue générale afin de rendre le langage incompréhensible aux non-affranchis. Il n'y a que du point de vue métaphorique que l'argot se montre novateur. Sainéan souligne également que ce penchant à la déformation formelle est rare dans l'argot ancien qui mise tout sur la déformation sémantique. En revanche, dans l'argot moderne cette tendance à la déformation morphologique prend de plus en plus d'ampleur.

1.3.1. La substitution formelle

La tendance à déformer les mots est caractéristique de l'argot, surtout aux yeux des profanes. À partir du XIX^e siècle, les argotiers mettent en œuvre une multitude de stratégies pour déformer les mots de la langue d'usage afin de conserver le caractère cryptique de leur parler. Nous n'aborderons ici que les trois principaux procédés, à savoir la suffixation, la

truncation et le code.

Premièrement, la suffixation parasitaire est un procédé de déformation formelle qui repose sur l'ajout d'une syllabe conventionnelle ou la modification de la syllabe finale (resuffixation). Guiraud attire notre attention sur le fait que l'origine de ces suffixes est sémantique. Ainsi, les premiers suffixes parasites sont des suffixes dialectaux (-anche, -uche, -oche, -aille, etc) qui portent un sens. Ces derniers seront cependant employés comme de simples outils de déformation et de dissimulation. Par la suite, la suffixation s'ouvre à n'importe quelle finale déformatrice. De cette manière, nous voyons apparaître de nouveaux suffixes qui s'emploient plus ou moins selon des modes (-ingue, -oque, -ouse, -if, et bien d'autres). La fonction cryptologique semble, dans ce cas, laisser sa place à une fonction plutôt stylistique et ludique. D'un autre côté, la suffixation parasitaire peut s'avérer plus complexe. En effet, un suffixe peut être ajouté à un terme de telle sorte à créer un mot qui existe déjà dans la langue. Dès lors, nous voyons émerger des termes comme *cigale* ou *cigare* dans le sens de *cigue* (louis d'or), *limace* dans le sens de *lime* (chemise) ou encore *pédale* qui renvoie au terme péjoratif désignant un homosexuel (*pédé*).

Deuxièmement, la truncation est un procédé de déformation formelle abondamment utilisé en argot permettant de garantir la fonction cryptologique. Nous pouvons relever de nombreux termes formés par truncation dans l'argot moderne, par exemple : *blase* pour blason (nom), *fric* pour fricot (argent), *mat'* pour matin, *came* pour camelote (drogue), *champ'* pour champagne ou encore *chasses* pour chassants (les *chassants* sont les yeux, la substantivation des participes présents étant un procédé fréquemment utilisé dans l'argot). Guiraud note parmi les premiers cas de truncation, chez Vidocq¹⁵ : *d'autor* pour « d'autorité » ou *à perpète* pour « à perpétuité ». Si nous n'avons cité que des apocopes, la truncation peut également se faire sous forme d'aphérèse : *troquet* pour « mastroquet » (marchand de vin), *siflard* pour « sauciflard » (saucisson) ou *gniouf* pour « bignouf » (prison), par exemple. D'un autre côté, plusieurs procédés de déformation peuvent se combiner pour dissimuler la signification d'un terme. Donnons l'exemple de *bicot* (arabe) qui est une aphérèse de *arbicot*, ce dernier étant une suffixation de *arbi*. Enfin, la truncation peut également s'effectuer plusieurs fois sur un même terme, ainsi, *troufignon* subira une apocope et une aphérèse pour

¹⁵ Eugène-François Vidocq (1775-1835) est un bagnard repent et converti en détective privé qui contribue à faire connaître le langage argotique des voleurs et des malfaiteurs en publiant un dictionnaire argot-français.

donner la forme *figne*.

Troisièmement, la substitution de forme peut s'opérer par codes. Ces derniers correspondent à des schémas conventionnels et récurrents qui constituent la clé de la formation d'un terme. Les argots qui respectent un code de formation sont appelés les *argots à clé*. Parmi ceux-ci, nous pouvons citer le *largonji* et le *javanais*. D'un côté, le *largonji* surgit dans l'argot français avec Vidocq. La clé est la suivante : la première lettre du mot est *L* et l'initiale du terme est renvoyée à la fin sans y ajouter de suffixe. Ainsi *largonji* est le codage de *jargon*. Il faut néanmoins avoir conscience que l'argot était avant tout une langue orale. Dès lors, le *I* qui termine le terme *largonji* n'est pas un suffixe mais correspond à la prononciation orale de la lettre *J* (*largon-J*). L'objectif d'un tel code n'est pas de créer du lexique mais plutôt de déformer un mot le temps d'une utilisation pour le rendre inintelligible dans une situation qui l'oblige. Cependant, ces termes finissent malgré tout par se lexicaliser comme l'atteste leur présence dans les dictionnaires, dans lesquels nous pouvons trouver *linspré* (prince), *lacsé* (sac, c'est-à-dire milles francs), *lerche* (cher), *en loucedé* (en douce) ou encore *à loilpé* (à poil). Le *louchébem* est une variante du *largonji*, utilisé par les bouchers de Paris, dont le code est identique si ce n'est l'ajout d'un suffixe *-em*. Lorsque ces termes « codés » se vulgarisent, le renouvellement est bien entendu d'application. Pour ce faire, les argotiers procèdent soit à la troncation, ce qui occasionne des termes comme *lardeuss* (pardessus) ou *lope* (copain), soit ils changent la clé. Le terme argotique *loquedu* (toc) est le résultat du code renouvelé dont la clé est désormais la suivante : remplacement de l'initiale par *L* et suffixe *-du*.

D'un autre côté, le *javanais* constitue un second argot à clé de l'argot français. Le code de celui-ci est l'introduction de la syllabe parasitaire *-av* dans le corps du mot. Le *javanais* donne alors naissance à des termes comme *gravosse* (grosse) ou *baveau* (beau). Notons le terme *chagatte* (chatte) que l'on rattache au *javanais* tandis que la syllabe épenthétique est *-ag* au lieu de *-av*. Guiraud reste sceptique quant à ce dernier cas qu'il considère plutôt comme une forme dialectale de *chat*.

Ajoutons à cela d'autres procédés de déformations morphologiques tels que la préfixation, l'abréviation, le redoublement, la fausse coupe des mots ou encore la métathèse qui sont autant de phénomènes linguistiques communs à n'importe quelle langue et que l'on rencontre également dans la formation et dans l'évolution du lexique argotique.

Enfin, il est intéressant de noter l'attitude de Sainéan qui ne cache pas son mépris envers ces déformations morphologiques sur lesquelles il serait, selon lui, préférable de ne pas s'attarder. En effet, d'après le linguiste, toute la saveur de l'argot réside dans son caractère métaphorique et dans le jeu auquel il s'adonne, avec esprit, sur la déformation sémantique tandis que « les tendances déformatrices modernes ont quelque chose d'enfantin et d'aventureux »¹⁶.

1.3.2. La substitution sémantique

Toujours fidèle à sa dimension cryptologique, l'argot constitue, pour Sainéan, « le langage métaphorique par excellence ». Ainsi, pour celui-ci, la meilleure définition de l'argot serait celle donnée par Monet en 1632 : « *Narquois*, langage composé de mots communs mais tous pris allégoriquement, énigmatiquement. »

La métaphore consiste à remplacer une réalité concrète par une autre image concrète chargée d'une valeur expressive qui peut prendre la forme d'un substantif, d'un adjectif ou d'un participe. Dès lors l'argot offre des termes métaphoriques comme *feuilles* (oreilles), *quilles* ou *lattes* (jambes), *sirop* (alcool), *rond* (argent ou ivre), *se dégonfler* (avouer) ou encore *chassants* (yeux) et *palpitant* (cœur).

Guiraud souligne l'importance des créations métaphoriques dans l'argot car ces dernières nous éclairent sur le mode de vie, la mentalité et la vision des choses des argotiers. La métaphore traduit le rapport du locuteur à la réalité qu'il exprime.

La richesse synonymique est également caractéristique de l'argot et de sa disposition à jouer sur le sens. Selon Dauzat, la filiation synonymique s'explique, d'une part, par la dimension émotive de ce parler et, d'autre part, par le renouvellement rapide du vocabulaire argotique lié à des fins cryptologiques. Prenons l'exemple du mot *tête* qui, en argot, est rattaché à tous les fruits. Le premier fut *poire* (sans doute d'après la célèbre caricature de Louis-Philippe) et de là s'en suivent des termes comme *citron*, *pomme*, *cassis*, *fraise* ou *pêche*. Prenons un second exemple : *puer* donne en argot *corner* puis *cogner*, *taper* et

¹⁶ SAINÉAN Lazare, 1972, *L'argot ancien*, Genève, Slatkine reprints.

fouetter. La dérivation synonymique jouit donc d'un grand succès dans l'argot car la clé du mécanisme est facilement discernable. En effet, il suffit de connaître le sens métaphorique de *poire* ou de *pomme* pour comprendre les autres. Dès lors, selon Marouzeau, il y a une infinité de possibilités pour désigner un terme dans la mesure où le synonyme s'insère dans une série et qu'il est expliqué par le contexte.

Notons que les filiations synonymiques sont plus développées dans les domaines auxquels les argotiers recourent le plus. Ainsi, dans le *Dictionnaire français-argot* de Lacassagne, Guiraud rencontre quatre-vingt-six termes désignant un *niais*, septante pour exprimer la *pédérastie*, soixante mots signifient *coup*, cinquante pour *prostituée*, ainsi que quarante-cinq mots sont des synonymes de *s'enfuir*.

Enfin, les métaphores, les périphrases, les synecdoques, les synonymes, les euphémismes sont autant de procédés stylistiques utilisés en argot comme dans toute langue. En revanche, le phénomène de l'ironie paraît, selon Dauzat, plus spécifique aux argots. Contrairement à certaines croyances, l'ironie ne naît pas d'un sentiment de révolte chez les malfaiteurs. En effet, la présence d'ironie et de jeux de mots se retrouve dans de nombreux argots, y compris ceux des professions honnêtes. L'ironie germe d'une prédisposition à faire de l'esprit et à se moquer des personnes ne faisant pas partie de leur milieu. Dans les argots, l'ironie s'opère essentiellement par la dégradation. Ainsi, des formations dépréciatives sont utilisées pour désigner toutes réalités, objets ou individus. Cette tendance à dénigrer prend plusieurs formes, par exemple l'animalisation de l'homme qui nous offre des termes comme *abattis* (membre), *gueule* (visage), *queue* (sexe masculin), *truffe* (nez) ou encore des verbes comme *beugler* (crier, pleurer) et *claper* (manger). Plus fréquentes encore sont les désignations péjoratives à travers un adjectif substantivé ou un substantif métaphorique rappelant un défaut ou un aspect avilissant, par exemple le *borgne* (l'œil), le *canard* (le cheval) ou la *charrette* (la voiture). Notons également le suffixe *-ard* utilisé dans l'argot moderne qui sert à conférer une connotation péjorative à un terme. Si l'ironie est abondamment utilisée dans l'argot moderne, elle était cependant réservée aux individus désagréables et malveillants dans l'argot ancien, ce qui prouve que la nature de ce procédé est moqueuse et non révolutionnaire.

1.3.3. Emprunts et influence indigène

Les emprunts à d'autres langues participent également à la formation du vocabulaire argotique. Cependant, voici ce que Victor Hugo affirme dans *Les Misérables* :

Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on trouve dans l'argot, au dessus du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des portes de la Méditerranée, de l'anglais, de l'allemand, du roman dans ses trois variétés : roman français, roman italien et roman roman, du latin, enfin du basque et du celte.

Guiraud conteste ces propos. Pour lui, l'argot ancien emprunte bel et bien du vocabulaire aux autres langues, même si ce n'est que de façon insignifiante. En réalité, l'argot ancien emprunte aux autres argots comme le *fourbesque*, argot italien, d'où viennent les termes *gonze* (un niais) ou *tartir* (tomber), ou la *germania*, argot espagnol, auquel l'argot ancien emprunte *godin* (homme riche) ou *taquin* (tricheur). Ces trois argots possèdent également du vocabulaire en commun dont on peut citer *ance* (eau), *lime* (chemise) ou *ruffle* (feu). D'un autre côté, certains termes de l'argot ancien trouvent leur origine dans des parlers non romans. Ainsi, les romanichels, présents en France depuis le XV^e siècle, donnent notamment *berge* (année), *manouche* (bohémien) ou encore *senaqui* (pièce d'or). Si l'argot ancien ne compte que peu d'emprunts dans son vocabulaire, c'est par manque de contact avec d'autres peuples mais également, selon Guiraud, à cause de la profonde xénophobie des argotiers. Guiraud distingue alors deux cas qui poussent les argotiers à l'emprunt : nommer les peuples étrangers (un *crouilla* est un Arabe, un *bougnoule* est un Noir et un *fritz* est un Allemand) et pour désigner l'argent.

En revanche, les emprunts sont bien plus nombreux dans l'argot moderne. En effet, au fil des siècles, les contacts entre les différents milieux et les différents peuples se multiplient. Déjà les Coquillards, au XV^e siècle, constituaient un groupe d'aventuriers qui comptait des Italiens et des Espagnols ayant importé certains de leurs termes. De nombreux italianismes entrent dans l'argot au XVI^e siècle grâce à la Renaissance. L'anglais, quant à lui, pénètre dans l'argot à partir du XVIII^e et XIX^e siècle. Nous pouvons noter les anglicismes suivants : *bisness*, *because*, *job*, *pedegree*, et bien d'autres. Ensuite, les différents conflits avec l'Autriche et la Prusse, au XIX^e et au XX^e siècle, ont contribué à étoffer l'argot de germanismes, surtout l'argot militaire. Ajoutons à cela que l'argot militaire se livre également à de nombreux emprunts à l'arabe venant essentiellement d'Algérie, de Tunisie et du Maroc.

Dauzat relève quelques-uns de ces termes parmi lesquels nous pouvons citer : *chouïa*, *bézeuf*, *kif-kif*, *caoua*, *toubib* ou encore *bled*.

Si, de son côté, l'argot ancien n'est pas ou peu ouvert aux emprunts, nous constatons que l'argot moderne n'hésite pas à emprunter des termes à l'italien, l'espagnol, l'anglais, l'allemand ou l'arabe. Cependant, tant l'argot ancien que moderne empruntent aux dialectes indigènes. En effet, ils contiennent tous les deux de nombreux provincialismes provenant surtout du picard et du provençal de telle sorte que, selon Guiraud, près de la moitié du vocabulaire argotique serait dialectale. Des termes comme *castagne* ou *mandale* (coup), *caraco* (romanichel), *pègre* et *comac* (comme ça) en font partie. D'un autre côté, les formes anciennes ou dialectales permettent à l'argot de renouveler son vocabulaire lorsque ce dernier se vulgarise. En effet, l'argot ne recourt quasiment jamais à la néologie. Les argotiers préfèrent aller rechercher des mots abandonnés et oubliés dans l'ancien français ou dans les dialectes. Ainsi, le mot *grisbi*, qui désigne l'argent, réapparaît dans l'usage des argotiers après avoir sombré cinquante ans dans l'oubli.

2. L'argot dans la littérature française

L'argot est un langage qui a pour vocation première d'être parlé et écouté. Pourtant il s'est continuellement écrit, plus ou moins selon les siècles, les époques et la conception qu'on en avait. Dès lors, la mise en rapport de ces deux termes *argot* et *littérature* peut paraître, pour Cellard, « quelque chose d'incongru et presque d'inconvenant » étant donné que l'argot représente « la joyeuse liberté de la parole » tandis que la littérature correspond à « la discipline sévère de l'écrit ».

Nous nous intéresserons, dans ce point, à l'utilisation de l'argot dans la littérature. L'objectif de cette section du présent travail n'est pas de faire une liste exhaustive des auteurs usant de l'argot car, en réalité, rares sont les écrivains qui n'ont jamais écrit un terme argotique dans leurs œuvres. Nous tâcherons plutôt de comprendre comment est utilisé l'argot dans la littérature en portant notre attention sur quelques auteurs clés. Cette analyse se penchera dans un premier temps sur la Littérature, dite blanche et, dans un second temps, aux

romans policiers et à la « Série noire » dans lesquels l'argot occupe une place essentielle.

2.1. Un emploi « sporadique » de l'argot dans la Littérature

Commençons par l'auteur qui nous a laissé les textes littéraires argotiques les plus anciens et les plus célèbres, François Villon. Ce dernier, enfant adopté, mène une vie de débauche teintée d'alcool, de bordels, de bagarres et d'arnaques. Il est condamné à la pendaison suite au casse de l'établissement le plus riche de Paris, le Collège de Navarre. Sa peine de mort se verra cependant remplacée par un exil de dix ans, suite auquel nous avons perdu toute trace de l'homme. L'intérêt que nous portons à Villon concerne plutôt les onze ballades qu'il a rédigées dans le jargon des Coquillards ou en jobelin. Si Villon use de l'argot dans ses ballades c'est, comme l'atteste l'hermétisme de celles-ci, à des fins cryptologiques. En effet, les ballades de Villon adressent des conseils aux Coquillards. Parmi celles-ci, la deuxième semble être un peu moins obscure que le reste du recueil. Par conséquent, certains lettrés se sont attelés à la tâche de la traduction. Voici, ci-dessous, le texte accompagné de la tentative de traduction de Guiraud :

BALLADE II	TRADUCTION DE PIERRE GUIRAUD
Coquillars enaruans a ruel Men ys vous chante que gardes Que ny laissez et corps et pel Quon fist de Collin lescailler Deuant la roe babiller Il babigna pour son salut Pas ne scauoit oingnons peller Dont lamboureux luy rompt le suc	Coquillards qui donnez dans le meurtre, Je vous dis de prendre garde Que vous n'y laissiez corps et peau. C'est ainsi que Colin l'Escailleur Fut amené à répondre à la question. Il raconta des bobards pour se sauver. Il ne savait pas dorer la pilule. A la fin, le bourreau lui rompt la nuque.
Changes andosses souuent Et tires tout droit au temple Et eschiques tost en brouant Quen la iarte ne soiez emple Montigny y fut par exemple	Donnez le change, tournez les talons sur le champ Et gagnez tout droit la colline. Décampez, en vitesse, au galop, De peur de vous retrouver la gorge pleine (d'eau). C'est ainsi que Montigny, pris, Y fut bien attaché au chevalet,

Bien atache au halle grup Et y iargonast il le temple Dont lamboureux luy rompt le suc Gailleurs faitz en piperie Pour ruer les ninars au loing A la sault tost sans suerie Que les mignons ne soient au gaing Farciz dun plumbis a coing Qui griffe au gard le duc Et de la dure si tresloing Dont lamboureux luy rompt le suc Prince erriere du ruel Et neussiez vous denier ne pluc Quau giffle ne laissez lappel Pour lamboureux qui rompt le suc	Et Dieu sait s'il avala le bouillon ! A la fin, le bourreau lui rompt la nuque. Maîtres, experts en piperie Pour allonger les coups, Gagnez la sortie en vitesse ! Pas de sang, De peur que les compagnons ne soient, au gosier, Garnis d'une corde, ainsi qu'un fil à plomb Qui saisit le niais à la gorge Et l'envoie dans les airs, loin de la terre. A la fin, le bourreau lui rompt la nuque. Prince, évitez le meurtre Alors même que vous n'auriez ni sou si maille, De peur que l'appel ne vous reste dans la gorge Pour le bourreau qui rompt la nuque.
--	---

Comme nous pouvons le lire, cette ballade raconte la mort par pendaison du coquillard Colin de Cayeux, dit l'Escailler. Ce dernier était, comme René de Montigny, un camarade de Villon.

Ces ballades, sous forme de messages codés, s'adresseraient aux Coquillards afin de les mettre en garde contre la police et la justice. Cependant, cette hypothèse est contestable et semble invraisemblable. En effet, ces ballades auraient été écrites entre 1460 et 1463, or, la plupart des Coquillards ont été pris par la justice en 1455. Ainsi, nous pouvons nous douter qu'en 1463, les coquillards encore en liberté n'avaient pas besoin des conseils poétiques de Villon pour échapper aux forces de l'ordre.

Dès lors, il faut concevoir les ballades, avant toute chose, comme un exercice poétique particulièrement érudit avant d'incarner, selon les termes de Cellard, « une sorte de “méthode à mimile” bien avant la lettre, qui peut avoir servi des années durant de texte d'épreuve et d'initiation à l'usage des candidats à l'entrée dans la grande truanderie »¹⁷.

¹⁷ CELLARD Jacques, 1985, *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*, Paris, Éditions Mazarine.

Ainsi, les ballades argotiques de Villon constituent à la fois un message et une œuvre poétique dans laquelle l'argot des Coquillards y joue un rôle important. En ce qui concerne cet argot du XV^e siècle, nous pouvons relever, pour le plaisir, ces quelques termes : *anse* (oreille), *quilles* (jambes), *arton* (pain), *galier* (cheval), *becquer* (regarder), *bazir* (tuer) ou encore les termes *auber*, *caire* et *puille* qui signifient « argent ».

Si nous avons fait un bref détour par Villon, qui méritait d'être mentionné pour son usage de l'argot, les auteurs qui nous intéressent sont davantage ceux de la littérature moderne du XIX^e et du XX^e siècle.

D'un côté, comme Villon, certains auteurs du XIX^e siècle entretiennent des rapports directs avec l'argot et le milieu des malfaiteurs. Prenons l'exemple de Pierre François Lacenaire et Vidocq, deux auteurs qui ont combiné crimes et écriture dans leur vie. Ainsi, nous distinguons une utilisation authentique de l'argot dans leurs œuvres.

En 1836, Lacenaire, criminel et « poète-assassin », publie son seul poème argotique intitulé *Dans la lunette*, dans lequel l'argot y est employé dans sa visée cryptologique afin de partager des conseils aux truands, comme cela aurait pu être le cas dans les ballades de Villon.

Dans la lunette
(à la Pègre)
Pègres traqueurs, qui voulez tous du fade,
Prêtez l'esgourne à mon dur boniment,
Vous commencez par tirer en valade,
Puis au grand truc vous marchez en taffant.
Le pantre aboule
On perd la boule,
Puis de la tôle on se crampe en rompant.
On nous roussine
Et puis la tine
Vient remoucher la butte en rigolant

Comme l'expriment les trois derniers vers, que l'on peut traduire comme ceci : « On vous livre à la police et puis la foule vient regarder la butte en rigolant », Lacenaire est

guillotiné la même année que la parution de son poème. Mais, par sa singularité, il marque et inspire des auteurs du même siècle comme Victor Hugo, Balzac, Baudelaire, Stendhal ou encore Dostoïevski.

Une autre figure importante de la littérature argotique est Eugène-François Vidocq, ancien bagnard reconverti en policier. Ce dernier laisse à la postérité ses *Mémoires*, œuvre richement garnie d'un vocabulaire argotique dans laquelle il raconte les aventures de sa vie mouvementée. Dans son *Anthologie argotique*¹⁸, Cellard extrait quelques passages qui témoignent de l'usage de l'argot dans l'ouvrage de Vidocq. Un premier extrait raconte la rencontre de la chaîne de forçats, dont Vidocq fait partie, avec le capitaine de la chaîne et son lieutenant. À ce moment, les forçats sont dans l'attente du départ vers le bagne de Brest :

Il était difficile que le capitaine, c'était Viez, ne s'enivrât pas un peu de ces hommages; cependant comme il était habitué à de pareils honneurs, il ne perdait pas la tête, et il reconnaissait parfaitement les siens. Il aperçut Desfosseux : « Ah! ah! dit-il, voilà un *ferlampier* qui a déjà voyagé avec nous. Il m'est revenu que tu as manqué d'être *fauché* à Douai, mon garçon. Tu as bien fait de manquer, mordieu! car, vois-tu, il vaut encore mieux retourner au *pré* que le *taule* ne joue au panier avec notre *sorbonne*. Au surplus, mes enfants, que tout le monde soit calme, et l'on aura le bœuf avec du persil. » Le capitaine ne faisait que commencer son inspection, il la continua en adressant d'aussi aimables plaisanteries à toute sa *marchandise*, c'était de ce nom qu'il appelait les condamnés.

Parmi le vocabulaire argotique employé dans cet extrait, nous trouvons les termes suivants : *ferlampier* (vaurien), *fauché* (guillotiné), *le pré* (marin), *le taule* (le bourreau) et *la sorbonne* (la tête).

Relevons un second extrait dans lequel Vidocq raconte son réveil dans une piteuse auberge à Lyon où il loge lors d'une errance de plusieurs mois suite à son évasion du bagne de Toulon :

A mon réveil, des mots d'une langue qui m'était familière, viennent jusqu'à moi.

— Voilà six *plombes* et une *mèche* qui *crossent*, dit une voix qui ne m'était pas inconnue; tu *pionces* encore!

— Je crois bien; nous avons voulu *maquiller à la sorgue* chez un *orphelin*, mais le *panstre* était chaud; j'ai vu le moment où il faudrait *jouer du vingt-deux*; et alors il y aurait eu du *raisinet*.

¹⁸ CELLARD Jacques, 1985, *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*, Paris, Éditions Mazarine.

— Ah! ah! tu as eu peur d'aller à l'abbaye de *Monte-à-regret*... Mais en *goupinant* comme ça, on n'*affure* pas d'*auber*.

— J'aimerais mieux faire *suer le chêne* sur le *grand trimard*, que d'*écorner les boucards*; on a toujours les *lièges* sur le dos.

— Enfin, vous n'avez rien *grinchi*... Il y avait pourtant de belles *fousières*, des *coucous*, des *brides d'Orient*. Le *guinal* n'aura rien à remettre au *fourgat*.

— Non. Le *carouble* s'est *esquinté* dans la *serrante*; le *rifflard* a battu *morasse*, et il a fallu *se donner de l'air*.

— Hé! les autres, dit un troisième interlocuteur, ne balancez donc pas tant le *chiffon rouge*; il y a là un *chêne* qui peut prêter *loche*.

L'avis était tardif; cependant on se tut. J'entrouvris les yeux pour voir la figure de mes compagnons de chambrée, mais mon lit étant le plus bas de tous, je ne pus rien apercevoir. Je restais immobile pour faire croire à mon sommeil, lorsqu'un des causeurs s'étant levé, je reconnus un évadé du bagne de Toulon, Neveu, parti quelques jours avant moi. Son camarade saute du lit... c'est Cadet-Paul, autre évadé; un troisième, un quatrième individu se mettent sur leur séant, ce sont aussi des forçats. Il y avait de quoi se croire encore à la salle n° 3. Enfin, je quitte à mon tour le grabat; à peine ai-je mis le pied sur le carreau, qu'un cri général s'élève : « C'est Vidocq !!! » On s'empresse, on me félicite.

Nous remarquons, à travers cet extrait, l'usage fréquent du vocabulaire argotique dans les dialogues. Ce procédé littéraire sera adopté par des auteurs tels que Victor Hugo, Balzac ou Eugène Sue. En revanche, dans le cas de Vidocq, l'authenticité de ce langage propre à la population des bagnes est indubitable. Expliquons quelques-uns de ces termes : *maquiller à la sorgue* signifie voler de nuit, un *orphelin* est un orfèvre, *le pantre était chaud* signifie la victime était sur ses gardes, le *vingt-deux* est un couteau, *le chêne* est le corps et *faire sur un chêne* veut dire tuer un homme, *écorner les boucard* c'est dévaliser des boutiques, un *liège* est un gendarme, *fousières, coucous et brides d'Orient* sont des tabatières, des montres et des chaînes d'or et enfin *le rifflard qui a battu morasse* signifie le bourgeois dévalisé qui a crié au secours.

Si nous avons relevé l'intérêt que certains auteurs ont porté à Lacenaire dans leurs œuvres, Vidocq, de son côté, fut une influence et une référence majeure pour les grands auteurs du XIX^e siècle. En effet, ce dernier est l'exemple sur lequel repose la création des héros connus tels que Vautrin dans *La Comédie humaine* de Balzac ou Rodolphe de Gerolstein dans *Les Mystères de Paris* d'Eugène Sue. Victor Hugo, lui, s'inspire de Vidocq pour créer trois de ses personnages dans *Les Misérables*. Ainsi, Jean Valjean incarne le bagne, Thénardier le crime et Javert l'espionnage et la police.

D'un autre côté, suite à sa vulgarisation, l'argot constitue un moyen d'expression pittoresque pour les écrivains ne faisant pas partie du milieu et ne pratiquant pas l'argot (contrairement à Villon, Lacenaire et Vidocq). De cette manière, au XIX^e siècle, l'argot suscite l'intérêt des auteurs romantiques et réalistes comme Victor Hugo, Honoré de Balzac et Eugène Sue. Avec ces auteurs il est plus correct de parler d'« argot dans la littérature » que de « littérature en argot » en raison de l'utilisation « sporadique » du vocabulaire argotique, ainsi caractérisée par Charlotte Andrieux, et par « la distanciation de ces auteurs par rapport à leurs personnages argotisants »¹⁹. En effet, chez ces auteurs, l'argot est utilisé uniquement dans des répliques de personnages, et non dans la narration, dans un objectif de réalisme. L'argot est, ainsi, placé dans la bouche de certains personnages comme un outil qui permet de souligner leur appartenance au bas-peuple et leur condition misérable. On passe alors d'un argot secret utilisé par des « auto-argotiers », pour reprendre les termes de Denise François-Geiger, à un argot réaliste. L'argot apparaît dès lors comme un artifice indispensable dans les romans réalistes, naturalistes et populistes auquel l'auteur se détache cependant en le glosant pour en offrir la traduction aux lecteurs.

Illustrons cet usage de l'argot dans la littérature du XIX^e siècle à travers un extrait du roman d'Eugène Sue *Les Mystères de Paris* (1842). Cet extrait met en scène un dialogue entre Rodolphe de Gerolstein et le Chourineur, un brigand :

Le brigand entendit ces mots.

— J'ai la *coloquinte en bringues*, dit-il à l'inconnu. Pour aujourd'hui j'en ai assez, je n'en mangerai plus ; une autre fois je ne dis pas, si je te retrouve.

— Est-ce que tu n'es pas content ? Est-ce que tu te plains ? s'écria l'inconnu d'un ton menaçant. Est-ce que j'ai *macaroné* ?

— Non, non, je ne me plains pas ; tu es un cadet qui a de l'*atout*, dit le brigand d'un ton bourru, mais avec cette sorte de considération respectueuse que la force physique impose toujours aux gens de cette espèce. Tu m'as rincé ; et excepté le Maître d'école, qui mangerait trois Alcides à son déjeuner, personne jusqu'à cette heure ne peut se vanter de me mettre le pied sur la tête.

— Eh bien ! après ?

— Après ?... j'ai trouvé mon maître, voilà tout. Tu auras le tien un jour ou l'autre ; tôt ou tard... tout le monde trouve le sien... A défaut d'homme il y a toujours bien le *meg des megs*, comme disent les *sangliers*. Ce qui est sûr, c'est que maintenant que tu as mis le Chourineur sous tes pieds, tu peux faire les quatre cent coups dans la Cité. Toutes les filles d'amour seront tes esclaves ; *ogres* et *ogresses* n'oseront pas te refuser de te faire crédit. Ah çà ! mais qui es-tu donc ?... tu *dévides* le *jars* comme père et mère ! Si tu es *grinche*, je ne suis pas ton homme. J'ai *chouriné*, c'est vrai ; parce que, quand le sang

¹⁹ SZABÓ Dávid, 2018, « L'argot dans la littérature : masque du discours ou signe de complicité ? », *Les masques du discours*, p. 67-79.

me monte aux yeux, j'y vois rouge, et il faut que je frappe... mais j'ai payé mes chourinades en allant quinze ans *au pré*. Mon temps est fini, je ne dois rien aux *curieux*, et je n'ai jamais *grinché*. Demande à la Goualeuse.

— C'est vrai, ce n'est pas un voleur, dit celle-ci.

— Alors, viens boire un verre d'*eau d'aff*, et tu me connaîtras, dit l'inconnu ; allons, sans rancune !

[...]

En réalité, ces grands auteurs du XIX^e siècle qui utilisent l'argot de façon sporadique, peu convaincante, artificielle et non authentique (Zola, Balzac, Hugo, Sue, Dumas, etc.) sont des hommes de lettres qui se sont, certes, intéressés à cette ressource linguistique et stylistique mais qui ne la maîtrisent que très mal.

Au XX^e siècle, dans son ouvrage *Voyage au bout de la nuit* (1932), Louis-Ferdinand Céline use de l'argot de façon tout à fait particulière. En effet, l'argot employé par Céline est totalement personnalisé et stylisé. À vrai dire, selon Guiraud, « il s'agit moins d'argot que d'une langue plus ou moins argotisée ». De son côté, Cellard insiste sur le fait qu'il n'y a pas une seule page de l'œuvre de Céline qui soit écrite « ni “argotiquement” ni même avec des intentions argotiques ». En fait, Céline emploie une langue pernicieuse et populaire qui emprunte à l'argot son esprit plus que ses termes. Cependant, à la différence de Victor Hugo et de ses contemporains, Céline utilise cette langue aussi bien à travers son narrateur qu'à travers ses personnages. Denise François-Geiger qualifie ainsi Céline d'auto-argotier, malgré les propos de ce dernier qui affirmait ne pas savoir ce qu'était l'argot et qu'il ne l'aimait pas, et donne un exemple dans son article²⁰ de cet argot « fantaisiste » que l'on peut observer en abondance dans *Voyage au bout de la nuit* :

Et qu'est-ce qu'on en a ? Rien ! Des coups de trique seulement, des misères, des bobards et puis des vacheries encore. On travaille ! qu'ils disent. C'est ça encore qu'est plus infect que tout le reste, leur travail. On est en bas dans les cales à souffler de la gueule, puants, suintants des rouspignolles, et puis voilà !

De nombreux écrivains et lettrés se sont donc intéressés à cet apport stylistique qu'est l'argot de sorte qu'il occupe désormais une place dans la littérature telle qu'il est possible de concevoir une anthologie des textes plus ou moins argotiques, comme l'a fait Cellard. Cependant, comme Guiraud le souligne, la littérature argotique n'existe pas. L'argot ne

²⁰ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1975, « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », Communication et langages, n°27, p. 5-27.

possède pas sa propre littérature en raison de son caractère secret et parasitaire. La littérature de l'argot dégage constamment un aspect artificiel dans la mesure où les auteurs semblent d'abord penser leur texte en français avant de le traduire en argot. De son côté, Denise François-Geiger affirme que l'auteur n'écrit jamais en argot mais qu'il utilise des termes argotiques (l'argot ne constitue qu'un fond lexical) incrustés dans une langue commune « relâchée ». Ainsi, il est pratiquement impossible que l'entièreté d'une narration soit argotique. Suivant cette logique, l'utilisation et la densité de l'argot dans une œuvre littéraire varie naturellement d'un auteur à l'autre.

2.2. Le roman policier et la Série Noire : Albert Simonin, un auteur pas comme les autres

Le polar et la Série Noire de Gallimard sont les lieux d'une nouvelle expression de l'argot. Comme nous l'avons décrit, au XIX^e siècle, l'usage de l'argot dans la littérature se fait de manière sporadique avec, en plus, une distanciation des auteurs. La conception de l'argot change du tout au tout au XX^e siècle puisqu'il devient un réel moyen d'expression littéraire comme ce fut le cas dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Face à cette légitimation de la langue parlée et de l'argot en littérature, le polar et la Série Noire en deviennent les lieux d'expérimentation.

La Série Noire est créée en 1945 par Marcel Duhamel. Comme l'affirme Marc Blancher dans une de ses études²¹, Marcel Duhamel annonce, dans son manifeste en 1948, la singularité linguistique des œuvres qui paraîtront dans la Série Noire :

Il y a aussi de l'amour – préférablement bestial – de la passion désordonnée, de la haine sans merci, tous les sentiments qui, dans une société policée, ne sont censés avoir cours que tout à fait exceptionnellement, mais qui sont parfois exprimés dans une langue fort peu académique mais où domine toujours, rose ou noir, l'humour.

Blancher ajoute qu'il faut bien évidemment entendre par « langue fort peu académique » l'argot du milieu et des malfaiteurs qui sera popularisé par la trilogie d'Albert Simonin.

²¹ BLANCHER Marc, 2011, *La Série Noire, besoin ou volonté de retraduction*, Université de Clermont-Ferrand, p. 137-145.

Marcel Duhamel assigne donc un « style » à la Série Noire fondé sur un langage argotique et oral employé aussi bien dans la narration elle-même que dans les dialogues. Initialement, Duhamel trouvait ce langage dans les *hardboiled* américains dont il traduisait les romans. Ce qui l'intéressait dans ces *hardboiled*, c'était l'usage d'une langue orale et du *slang*, l'argot anglais. Parmi les auteurs de romans noirs américains traduits par Duhamel, nous pouvons citer Dashiell Hammett, Raymond Chandler et Horace McCoy ou encore les anglais Peter Cheyney et James Hadley Chase qui empruntaient leur style aux romans américains. Mais, progressivement, les ouvrages publiés dans la Série Noire ne seront plus des traductions. En effet, le roman noir américain va être apprivoisé par des auteurs comme Albert Simonin, Auguste Le Breton ou José Giovanni pour devenir des polars à la française.

Parmi les auteurs argotiers publiés dans la Série Noire, de nombreux linguistes s'accordent à voir en Simonin un auteur qui se distingue des autres. Simonin doit sa singularité à la qualité exceptionnelle de son argot et, surtout, au fait de penser directement ses textes dans ce langage, ce qui confère à ses œuvres une authenticité que l'on ne perçoit dans nul autre roman. L'authenticité de l'argot de Simonin le différencie des écrivains comme Frédéric Dard, par exemple, qui utilisent l'argot de façon personnelle avec une création abondante de néologismes. Dans son article²², Charlotte Andrieux cite Jean-Paul Schweighaeuser, historien de la littérature policière, qui vante la qualité du style de Simonin :

[Simonin] « respire » l'argot ; il l'utilise comme sa véritable – et sa seule – « langue maternelle », mais une langue maternelle qu'il sait ciseler à la manière d'un poète. Le lecteur ne peut s'empêcher d'être étonné par la réelle beauté de certaines pages où, soudain, l'action passe au second plan pour laisser la première place à un extraordinaire lyrisme qui atteint des sommets que l'on ne soupçonnait pas chez un auteur de polar.²³

Nous pouvons également citer ce passage, relevé par Szabó²⁴, de la préface de *Touchez pas au grisbi*, écrite par Pierre Mac Orlan qui témoigne de l'originalité du roman et de la langue dans laquelle il a été rédigé :

²² ANDRIEUX Charlotte, 2018, «Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du “mitan” parisien dans le polar à la française, à l'usage des “non-affranchis” et des “gambergeologues avertis” », La marginalité dans le roman populaire, p. 183-202.

²³ Jean-Paul SCHWEIGHAEUSER, Le Roman noir français, PUF, 1984, p. 44.

²⁴ SZABÓ Dávid, 2018, « L'argot dans la littérature : masque du discours ou signe de complicité ? », Les masques du discours, p. 67-79.

à mon avis, ce roman policier peut entrer dans l'histoire littéraire des patois et des argots de métier. Pour la première fois je découvre un roman dont l'originalité certaine est d'avoir été pensé et écrit dans cette langue d'argot dont la forme la plus récente utilise souvent des images heureuses, pittoresques, indiscutables et intraduisibles en français.

Authentique, l'argot de Simonin est donc un fait littéraire unique, aussi bien dans la Série Noire que dans la Littérature. Pour ce dernier, l'argot ne constitue pas seulement un langage crypté ainsi qu'un moyen d'accentuer le réalisme de ses romans. Plus que cela, l'argot constitue pour Simonin une langue permettant d'exprimer des réalités indéterminables dans la langue classique. En effet, certaines réalités quotidiennes ne peuvent être représentées plus fidèlement qu'à travers l'argot qui, dans une autre mesure, égaye également la tristesse de l'existence grâce à l'ironie et aux jeux d'esprit qui caractérisent ce parler.

Par son écriture littéraire et argotique si singulière et qualitative, le Châteaubriand de l'argot a légitimé l'emploi de ce langage des malfaiteurs dans la littérature en dévoilant la valeur artistique de celui-ci. Certes, Simonin avait conscience des dangers d'un emploi démesuré de l'argot, pourtant c'est cette utilisation immodérée, mais authentique et sans égal, qui lui a valu l'intérêt des chercheurs et des linguistes.

ANALYSE DU CORPUS : L'ARGOT DANS « TOUCHEZ PAS AU GRISBI »

CHAPITRE 2 : MÉTHODOLOGIE

Afin d'analyser l'argot dans *Touchez pas au grisbi*, il est nécessaire de délimiter le corpus soumis à l'étude dans ce travail et d'expliquer quelle a été la méthodologie utilisée, notamment pour l'extraction des termes argotiques. Dans les pages qui suivent, nous allons donc décrire, de manière précise, la stratégie qui nous a permis de mener à bien notre entreprise.

1. Présentation du corpus

L'analyse que nous proposons dans ce travail concerne le roman *Touchez pas au grisbi* d'Albert Simonin. Notre intérêt s'est porté sur cette œuvre lorsque nous avons remarqué le peu d'études concernant celle-ci malgré sa singularité et son originalité. Soulignons tout de même l'engouement naissant que Simonin suscite auprès des linguistes ces dernières années. Ainsi, nous avons pu prendre appui sur l'article de Charlotte Andrieux « Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du “mitan” parisien dans le polar à la française, à l'usage des “non-affranchis” et des “gambergeologues avertis” », publié en 2018 et qui, d'après nos recherches, demeure l'unique travail consacré à l'analyse de *Touchez pas au grisbi* d'Albert Simonin.

La consultation de plusieurs éditions du texte a été nécessaire à l'élaboration de l'analyse à laquelle nous nous sommes attelé. D'un côté, nous avons consulté l'édition originale parue dans la Série Noire en 1953. Cette édition a été précieuse pour la réalisation de ce mémoire car elle comprend, d'une part, la préface de Pierre Mac Orlan, dans laquelle ce dernier témoigne de l'originalité exceptionnelle du roman et, d'autre part, un glossaire

argotique composé par Albert Simonin « pour faciliter aux caves la compréhension de ce qui précède ». Ainsi, nous pouvons lire dans les premières pages de cette édition que « les non affranchis sont invités à consulter le glossaire argotique en fin de volume ». Par ailleurs, la pagination des extraits relevés dans ce travail se réfère à cette édition. D'un autre côté, nous nous sommes également tourné vers l'édition de La Manufacture de livres parue en 2020 dans laquelle nous pouvons lire les trois romans qui composent le *cycle de Max le Menteur* et dont le premier est celui qui nous intéresse. Cette édition nous a été utile par la préface de François Guérif qui, ayant rencontré l'auteur de *Touchez pas au grisbi*, nous explique la façon d'être et de penser de ce dernier mais surtout, ce qui l'a motivé à concevoir cette trilogie. Tout aussi intéressante que la préface s'ensuit une interview de Simonin réalisée par François Guérif et son confrère Stéphane Levy-Klein le 9 novembre 1971. Aussi et principalement, la troisième version de *Touchez pas au grisbi* à laquelle nous avons eu recours est le récit sous forme numérisée, au format pdf. C'est par le maniement de ce format que nous avons pu facilement extraire et analyser les termes argotiques présents dans le roman.

Enfin, nous désirons mettre en lumière les travaux de Pierre Guiraud, Albert Dauzat, Lazare Sainéan mais également de Gaston Esnault qui charpentent ce travail et en constituent les fondations. Sans leurs investigations sur l'argot, ce langage passionnant serait une notion encore plus sombre et complexe qu'elle ne l'est aujourd'hui.

2. Description des démarches analytiques

2.1. Extraction des termes argotiques analysés

Dans le cadre de ce travail, nous avons procédé à l'extraction des termes argotiques présents dans le roman *Touchez pas au grisbi* d'Albert Simonin. Cependant, il convient de préciser que le recensement de tels termes peut s'avérer complexe. En effet, la frontière entre les mots argotiques, familiers, populaires ou encore vieillis demeure, à de nombreuses reprises, relativement floue. Ainsi, nous nous sommes livré à la tâche dans l'optique d'être les plus exhaustifs possible bien que la nature argotique d'un mot peut parfois être déterminée

selon la subjectivité de chacun. Dès lors, nous nous excusons d’ores et déjà si nous avons omis l’un ou l’autre terme que le lecteur de notre analyse jugera argotique.

Nous avons donc opté pour le recensement manuel avec un degré de subjectivité. Ainsi, la lecture du roman de Simonin a été effectuée sur un document pdf dans lequel nous avons, dans un premier temps, fait ressortir tous les termes qui nous paraissaient « peu académiques ». Lire le texte sur un support informatisé a grandement facilité les démarches analytiques. Une fois ces termes repérés, nous devons nous assurer de leur nature argotique. Nous avons alors consulté le glossaire argotique que Simonin propose à la suite de son texte. Cependant, ce glossaire n’offrant qu’une infime partie du vocabulaire argotique employé, nous avons évidemment dû solliciter une série de dictionnaires d’argot. Ainsi nous avons répertorié dans un document Excel l’ensemble des termes argotiques figurant dans le glossaire de Simonin et dans des dictionnaires d’argot parmi lesquels nous avons surtout consulté *Le dictionnaire de l’argot et du français populaire* aux Éditions Larousse de Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével et Christian Leclère (2006) et le dictionnaire de Jean Riverain et François Caradec intitulé *L’argot d’hier et d’aujourd’hui* (1969). Nous nous sommes également référé au *Dictionnaire historique des argots français* de Gaston Esnault (1965) et au *Dictionnaire de l’argot moderne* de Géo Sandry et Marcel Carrère (1988). D’autre part, nous nous sommes parfois orienté vers des ressources informatisées telles que l’*ABC de la langue française* (qui offre également quelques explications sur l’étymologie ou l’origine des termes argotiques), *Argoji Dictionnaire d’argot classique*, le *Trésor de la Langue Française informatisé* (TLFi), *La Langue française* et dans une moindre mesure le *Wiktionnaire*. Ainsi, les termes relevés sont ceux que nous pouvons trouver dans ces dictionnaires ou ressources informatisées. Cependant, nous avons tout de même répertorié quelques termes qui ne figurent dans aucun des dictionnaires consultés. Par exemple, nous avons jugé argotiques les termes : *brelan*, *fleurer*, *goulée*, *maldonne*, *rambour*, *traction*, etc.

2.2. Annotation des termes argotiques

Ensuite, une fois l’extraction de ces termes argotiques effectuée, nous avons entamé l’analyse de ceux-ci. Chaque lexie est examinée selon six axes, à savoir :

- la fréquence d'utilisation dans *Touchez pas au grisbi* ;
- le type d'argot dont elle fait partie ;
- le champ lexical auquel elle se rattache ;
- le procédé linguistique à la base de la création du terme/l'étymologie ;
- la catégorie grammaticale de la lexie ;
- l'éventuelle influence d'une langue étrangère à l'origine du terme.

Lemmes argotiques	Fréquences	Types d'argots	Champs lexicaux	Procédés d'argotisation et/ou étymologies	Catégories grammaticales	Influences d'autres langues
Fifrelin	1		Argent	< <i>pfifferling</i>	N	allemand
Figue	2		Sexe, corps	Métaphore	N	
Filer	64	Argot ancien		Emploi spécialisé de ce verbe très polysémique	V	
Filocher	2	Argot ancien, Argot de la guerre		Suffixation (-ocher)	V	
Fiotte	2		Mépris	< <i>fillette/fillotte</i>	N	franc-comtois
Fissa	3	Argot de la guerre		< <i>fi's-sa'a</i>	Adv	arabe
Flambe	3	Argot ancien	Argent	Apocope de <i>flambeau</i> ?	N	
Flèche	1		Argent	< <i>flatch</i> (slang)	N	anglais
Fleurer	2				V	
Flic	7	Argot ancien	Forces de l'ordre	< <i>fliege</i>	N	allemand
Flingue	27	Argot de la guerre	Armes	Apocope de <i>flingot</i> (= fusil de guerre)	N	allemand

Tableau n°1 : Aperçu de l'annotation des termes argotiques dans le fichier Excel

Lors de l'extraction des termes argotiques, nous nous sommes rapidement rendu compte que ce lexique s'organisait autour de champs lexicaux bien particuliers. Alors, nous avons décidé de dégager ceux qui se manifestaient fréquemment dans *Touchez pas au grisbi*. Ainsi, nous avons relevé les champs lexicaux suivants : la prostitution, le sexe, l'argent, la violence, les armes, l'alcool, les forces de l'ordre, le corps humain et le mépris.

Pour déterminer la fréquence d'utilisation d'un terme, nous nous sommes servi du logiciel *sketch engine* qui est capable de calculer le nombre d'occurrences pour chaque lexie d'un corpus demandé. Cependant, cet outil ne doit pas être utilisé naïvement. En effet,

certaines données fournies par le logiciel s'avèrent être erronées. À titre d'exemple, *sketch engine* atteste 23 occurrences du verbe argotique *gamberger* dans *Touchez pas au grisbi*. Or, nous avons remarqué que huit de ces occurrences étaient en réalité le nom *gamberge* et que *gamberger* n'était, ainsi, représenté qu'à quinze reprises dans le roman. Par conséquent, nous avons procédé à une désambiguïsation manuelle et à une vérification du nombre d'occurrences pour la plupart des termes argotiques afin de nous assurer de la véracité des données fournies par le logiciel. D'un autre côté, la polygraphie de certaines lexies constitue une seconde difficulté pour le logiciel. Dès lors, là où *sketch engine* considère que *rencart* (six occurrences) et *rancart* (trois occurrences) sont deux lexies différentes, nous les regroupons comme un seul terme argotique utilisé neuf fois dans le texte (bien que nous n'ignorons pas cette polygraphie qui fera, d'ailleurs, l'objet d'une remarque dans ce travail).

Par la suite, nous avons classé les termes argotiques relevés parmi les différents types d'argots suivants :

- l'argot ancien ;
- l'argot de la guerre ;
- l'argot parisien d'avant-guerre ;
- les argots à clé ;
- l'argot moderne ;

Afin d'identifier ces types d'argots, nous nous sommes appuyé sur plusieurs ouvrages. D'un côté, l'ouvrage *L'argot ancien* de Lazare Sainéan nous a été utile pour désigner les termes argotiques faisant partie du lexique de l'argot ancien tandis que l'ouvrage intitulé *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats* d'Albert Dauzat, nous a permis de dégager les termes issus, d'une part, de l'argot de la guerre et, d'autre part, de l'argot parisien d'avant-guerre. Ces deux ouvrages se sont avérés être des ressources précieuses dans la mesure où ceux-ci proposent des index dans lesquels figurent les termes argotiques liés aux types d'argots que ces deux linguistes ont étudiés. Les termes construits selon le code d'un argot à clé sont, quant à eux, plus simples à déceler. De plus, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire* de Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével et Christian Leclère (2006) indique l'appartenance d'un terme aux argots à clé tels que le *largonji*, le *javanais* ou le *loucherbem*. Concernant le *loucherbem*, notons que l'article *Louchébem : La pérennité d'un argot à clef* de Valérie Saugera révèle une étude intéressante

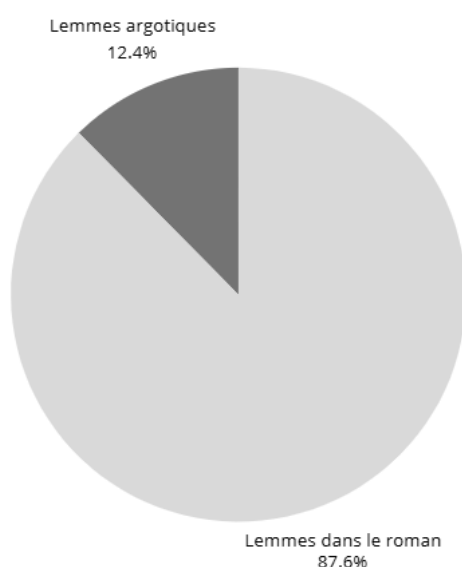
à propos de celui-ci. Enfin, l'argot moderne étant une notion vague, nous avons considéré que les termes argotiques dont la première attestation se situe au XIX^e siècle ou au XX^e siècle intégraient le lexique de ce type d'argot. En parallèle, nous avons consulté le *Dictionnaire de l'argot moderne* de Géo Sandry et Marcel Carrère (1988).

Enfin, mettons en lumière *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire* de Jean-Paul Colin, Jean-Pierre Mével et Christian Leclère. Sans conteste, ce dernier a été notre ressource la plus efficace. En effet, nous soulignons la richesse des informations présentes dans cet ouvrage. Ainsi, nous nous sommes appuyé sur celui-ci pour la vérification de la nature argotique des termes relevés, pour leurs procédés d'argotisation (suffixation, troncation, métaphore, etc.), pour les influences d'autres langues et même pour les premières attestations de ces termes (dont la majorité proviennent des travaux de Gaston Esnault). L'intérêt que nous portons à cet ouvrage découle également de son caractère relativement exhaustif. En effet, en argot, rien n'est certain mais tout est hypothétique. Dès lors, les auteurs de ce dictionnaire n'ont pas hésité à proposer les différentes hypothèses existantes quant à l'étymologie, les procédés d'argotisation ou encore aux premières attestations des termes. En nous offrant cet éventail d'hypothèses, Colin, Mével et Leclère nous laissent la possibilité de garder celle qui nous paraît la plus crédible.

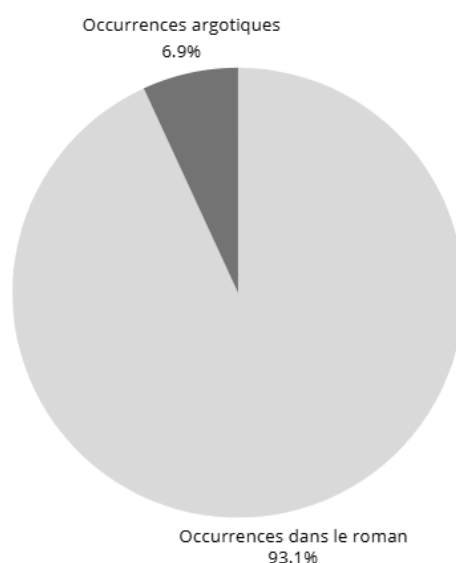
CHAPITRE 3 : DESCRIPTION DE L'ARGOT DANS « TOUCHEZ PAS AU GRISBI»

Ce chapitre sera consacré à la description de l'argot de Simonin dans *Touchez pas au grisbi*. Avant d'examiner l'emploi de l'argot dans son roman, nous nous attarderons d'abord sur l'analyse de celui-ci afin d'en dégager les caractéristiques. Nous organiserons notre analyse selon trois aspects, à savoir, premièrement, les types d'argots qui composent la langue verte de Simonin, ensuite, nous délimiterons les différents champs lexicaux de son vocabulaire argotique avant de terminer par l'inspection des procédés d'argotisation présents dans le roman.

En amont, nous aimerions illustrer le poids de l'argot dans le texte de Simonin. Pour cela, nous avons utilisé le logiciel *sketch engine* afin de répertorier l'ensemble des termes s'inscrivant dans les catégories grammaticales suivantes : nom, verbe, adjectif, adverbe, pronom et conjonction. Ainsi, le logiciel a identifié 5781 lemmes et 47 108 occurrences. De notre côté, au terme de l'extraction des lemmes argotiques que nous avons réalisé, nous recensons 715 termes d'argot pour 3233 occurrences.



Graphique n°1 : Pourcentage de lemmes argotiques parmi tous les lemmes du roman



Graphique n°2 : Pourcentage des occurrences argotiques parmi toutes les occurrences du roman

Les chiffres que ces graphiques exposent peuvent laisser penser que l'argot ne constitue qu'une maigre partie du texte. Pourtant, cette part argotique du texte suffit pour rendre la lecture complexe et hermétique. Ainsi, plus d'un lemme sur dix est argotique et près d'un mot sur quinze est écrit en argot dans *Touchez pas au grisbi*.

1. Les types d'argots

Dans la première partie du présent travail, nous nous sommes familiarisé avec cette notion de l'argot en éclaircissant les complexités qu'elle présente. Nous avons constaté qu'en réalité l'argot était pluriel. En effet, il regroupe plusieurs langages que ce soit l'argot des

malfaiteurs, les argots de métiers, l'argot moderne ou l'argot commun. Dès lors, dans ce premier point, nous analyserons le vocabulaire argotique employé par Simonin dans *Touchez pas au grisbi* afin de dégager les différents types d'argots qui composent le langage du « Chateaubriand de l'argot ».

1.1. L'argot ancien ou l'argot du milieu

Le premier type d'argot, caractéristique de la langue de Simonin dans *Touchez pas au grisbi*, est l'argot ancien qui y occupe une place non négligeable. D'un côté, les termes d'argot ancien sont nombreux dans le roman mais surtout, d'un autre côté, ce sont les mots argotiques les plus fréquemment utilisés. Précisons que, afin de déterminer les lexies appartenant à l'argot ancien, nous nous sommes référés à l'index présent dans l'ouvrage *L'argot ancien* de Lazare Sainéan, dans lequel l'auteur liste l'ensemble des termes d'argot ancien.

Illustrons l'importance de l'argot du milieu, à travers quelques chiffres. Parmi les 715 termes argotiques relevés dans *Touchez pas au grisbi* durant notre analyse du corpus, nous constatons que 112 d'entre eux intègrent la catégorie d'argot ancien. Certes, à ce niveau, seuls 15,7% des termes argotiques s'inscrivent dans le vocabulaire de l'argot ancien. Cependant, une autre donnée témoigne du poids de l'argot des malfaiteurs dans le roman de Simonin : la fréquence d'utilisation de ces termes.

En effet, si nous avons enregistré plus de 700 lemmes argotiques dans *Touchez pas au grisbi*, une bonne partie de ceux-ci n'apparaissent qu'une fois dans le texte, c'est le cas pour 252 termes argotiques. Ce chiffre atteint environ 575 termes, si l'on regroupe tous les mots argotiques qui ne se manifestent qu'à cinq reprises, au plus, dans le texte. Par conséquent, nous remarquons qu'au sein de la grande diversité des termes argotiques employés dans son texte, seule une minorité est utilisée de façon récurrente par Simonin. C'est au cœur de cette minorité que l'argot ancien trouve sa place et sa valeur.

Lemmes argotiques	Fréquences	Types d'argots
Même	80	Argot ancien

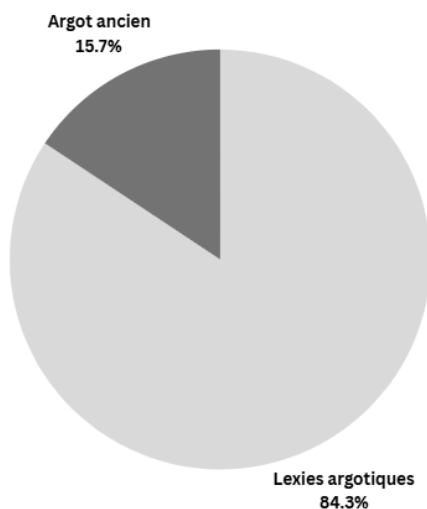
Filer	64	Argot ancien
Gonze(sse)	63	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Tirer (se)	49	
Pote	48	
Affranchir	37	Argot ancien
Condé	34	Argot ancien
Poulet	34	
Cave(tte)	33	
Mézigue/ Mézigo	32	Argot ancien
Mec	31	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Tire	30	
Planquer	29	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Pogne	29	
Brique	27	
Flingue	27	Argot de la guerre
Tronche	27	Argot ancien
Jacter	24	Argot ancien
Prime	23	Argot ancien
Sac	23	
Espingo	22	
Pige	21	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Refiler	21	Argot parisien d'avant-guerre
Vanne	21	Argot ancien

Tableau n°2 : Présence de l'argot ancien parmi les lexies argotiques les plus utilisées dans « *Touchez pas au grisbi* »

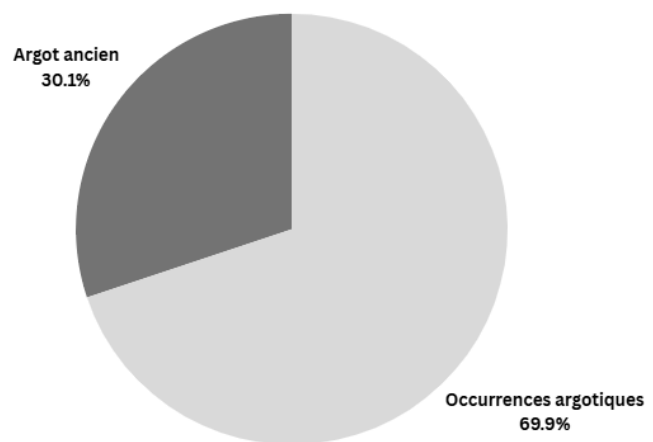
Dans le tableau ci-dessus, nous pouvons observer les termes argotiques les plus fréquemment utilisés par Simonin dans *Touchez pas au grisbi*. Les lexies figurant dans ce tableau sont celles que l'auteur a utilisées au minimum à vingt reprises dans son texte. Parmi ces dernières, treize sont des mots d'argot ancien. Nous constatons également que six des dix termes argotiques les plus employés appartiennent au lexique de l'argot ancien et que, *même*, *filer* et *gonze(sse)*, sont les mots argotiques que Simonin manie le plus dans *Touchez pas au grisbi*.

La fréquence d'utilisation des termes relevant du vocabulaire de l'argot du milieu confère une prédominance de ce type d'argot sur les autres. Nous avons, auparavant, calculé

que seulement 15,7% des lexies argotiques, dont Simonin fait usage dans son roman, font partie de l'argot ancien. Cependant, si l'on tient compte de la fréquence d'utilisation de ces lexies argotiques, nous nous apercevons du poids de l'argot ancien dans *Touchez pas au grisbi*. Ainsi, les 715 lexies argotiques présentes dans le texte de Simonin nous offrent un total de 3233 occurrences. Parmi celles-ci, 974 se rattachent à l'argot ancien, soit 30,1% des occurrences. Cela signifie que près d'un tiers des occurrences argotiques dans *Touchez pas au grisbi* proviennent de l'argot ancien.



Graphique n°3 : Pourcentage du nombre de lexies d'argot ancien parmi l'ensemble des lexies argotiques du roman



Graphique n°4 : Pourcentage des occurrences d'argot ancien parmi l'ensemble des occurrences argotiques du roman

Les deux graphiques ci-dessus illustrent l'importance de l'argot ancien dans le vocabulaire argotique de Simonin. Le graphique de gauche représente le nombre de lexies différentes, d'argot (gris clair) et d'argot ancien (gris foncé), que contient *Touchez pas au grisbi*, tandis que le graphique de droite affiche le nombre d'occurrences d'argot ancien (gris foncé) au sein de la totalité des occurrences argotiques (gris clair). Lorsque l'on observe ces deux graphiques, nous constatons le réel impact de l'argot ancien dans la langue verte de l'auteur. À présent, relevons quelques extraits qui illustrent l'utilisation de l'argot du milieu dans *Touchez pas au grisbi* :

Durant un long moment je suis resté à gamberger. J'essayais d'imaginer combien de pétées avaient bien pu se tirer dans ce paddock, la frime des gonzes, des gonzesses ; s'il y avait eu dans le nombre de ces

rencontres en guirlandes, quelques élans sincères, à la surprise... Ça avait pu se produire ! Je me suis demandé après si c'était uniquement un page voué à la bagatelle, à la bonne secousse, si par hasard la mort avait pas fait, elle aussi, son incursion surnoise, fauchant un ou deux michés trop nourris, crac, d'un coup d'anévrisme éclair ? (p.40)²⁵

De la tronche, l'envie me descendait dans tout le corps, rayonnante, me refiletant dans le buffet, à la hauteur de l'estomac, une petite crampe, douloureuse et douce à la fois, qui devenait insupportable en grandissant. Si je réagissais pas tout de suite, j'étais marron. Avec Lili, sûr, on allait se farcir une partie de bordelaise en 130, inoubliable, qui durerait jusqu'à sept plombes au moins, avec écart javanais, relance libre, quitte ou double, toutim et mèche ! Et, au bout du compte, qui serait cavé ? Le môme Max, officiel ! (p.78)

Ces deux extraits rendent compte de l'utilisation de termes d'argot ancien par le narrateur. Dans le premier passage prélevé, nous rencontrons les termes *frime* (visage), *gonzes/gonzesses* (hommes/femmes) et *michés* (clients de prostituées) qui sont des termes d'argot ancien. Pour sa part, le second extrait présente cinq termes d'argot ancien : *tronche* (tête/figure), *être marron* (privé de quelque chose), *plombes* (heures), *toutim* (le reste, l'ensemble). *Toutim et mèche* signifie « tout ce que l'on peut imaginer ») et *môme* qui est le terme argotique le plus fréquemment utilisé par Simonin dans son roman et qui signifie « enfant », « jeune homme » ou « jeune fille ». *Môme* est un mot expressif qui renvoie à l'idée de petitesse.

Si nous réfléchissons, l'utilisation constante de termes d'argot ancien dont fait preuve Simonin dans la narration de son roman est logique étant donné que son narrateur, Max le menteur, est un truand en activité dans le milieu depuis de nombreuses années. Par conséquent, l'argot ancien étant le langage des malfaiteurs, Max démontre une maîtrise naturelle de ce langage.

D'un autre côté, si Max le menteur exploite l'argot ancien à maintes reprises dans la narration, tous les personnages de l'histoire ne pratiquent pas d'instinct ce langage. L'extrait suivant relate un échange entre Max le menteur et deux policiers, Larpin et Maffieux.

Aussi sec, Larpin s'est expliqué. — Tu le croiras ou tu le croiras pas, Max, on est pas venu te chercher des histoires, mais seulement pour t'avertir. On nous a prévenus, il n'y a pas une demi-heure, j'ai pas à te dire qui, mais il y en a qui te cherchent pour te faire du mal. Il avait l'air sérieux. Je le suis devenu

²⁵ La pagination de l'ensemble des extraits relevés dans ce travail se réfère à l'édition suivante du roman : SIMONIN Albert, 1953, *Touchez pas au grisbi*, Paris, Gallimard, Série noire.

aussi. Pour le pousser un tantinet, j'ai demandé : — Et vous venez m'affranchir, comme ça, gratis, rien que par sympathie ? Vous êtes des hommes de cœur, parole ! des vrais méconnus ! Il ne trouvait plus la réplique, l'inspecteur joli. Il y a eu un petit silence gênant, puis il s'est déboutonné tout de même : — On aimerait savoir si tu penses que c'est Riton qui a buté Frédo ? J'étais soufflé. J'ai demandé : — Mais alors, vous me prenez pour Mme de Thèbes, ou bien la belle Frédina, la clairvoyante ? Je vous crois un peu mieux placés que mézigue pour l'éclaircissement des énigmes ! — On sait bien que t'es pas bavard, m'attaquait à son tour Maffieux, mais, dans cette affaire, si tu avais une idée, vaudrait peut-être mieux nous la dire, rien que pour nous obliger... tu peux pas te rendre compte de tout le travail qui nous tombe sur les bras avec ce Frédo et ses brigands... On sait être réguliers nous autres, quoi que tu en penses... Ce bavardage me fatiguait drôlement. [...]. — T'as tort, Max, m'a dit Larpin en décarrant. Et Maffieux : — T'es pas causant quand même, pour un homme sérieux. J'avais plus qu'à reboucler ma valise. (p.29)

Dans cet extrait, nous pouvons remarquer que les policiers n'utilisent pas de termes d'argot ancien dans leurs répliques si ce n'est *buter* qui signifie « tuer ». De plus, ce terme est le seul mot d'argot employé par les policiers dans cet extrait. De l'autre côté, l'argot ne se fait pas rare dans la bouche de Max le menteur, que ce soit dans ses répliques ou dans la narration. Parmi les mots d'argot employés par Max dans ce passage, quatre font partie du vocabulaire de l'argot ancien, à savoir : *affranchir* (renseigner), *décarrant* (participe présent de *décarrer* qui signifie « partir »), *reboucler* (*boucler* signifie « fermer »). Ici le terme est précédé d'un préfixe *re*) et *mézigue* qui est un pronom personnel signifiant « moi ».

Attardons-nous un instant sur le terme *mézigue*. En effet, celui-ci mérite quelques éclaircissements, d'une part, car il fait partie des dix lexies argotiques les plus utilisées dans *Touchez pas au grisbi* et, d'autre part, car il nous montre que l'argot ne limite pas son vocabulaire aux noms et aux verbes, mais que ce langage dispose également de ses propres pronoms personnels. Ces derniers, construits avec l'élément *zigue*, sont attestés à chaque personne comme indiqué dans le tableau ci-dessous.

Moi	Toi	Lui	Nous	Vous	Eux
<i>mézigue</i>	<i>tézigue</i>	<i>sézigue</i>	<i>no(s)zigue(s)</i>	<i>vozigue</i>	<i>leur(s)zigue(s)</i>

Tableau n°3 : Pronoms personnels argotiques construits avec le suffixe « -zigue »

Bien que l'origine du suffixe *-zigue* est inconnue, nous pouvons dater l'utilisation de

cette série de pronoms personnels au XVIII^e siècle²⁶. Parmi cette liste, nous retrouvons, dans *Touchez pas au grisbi*, les pronoms *mézigue*, *tézigue*, *cézigue* (orthographié comme ceci) et *noszigues*.

Enfin, dans le dernier extrait, nous pouvons observer l'utilisation de l'argot ancien dans un dialogue entre Max le menteur et Marco, jeune malfaiteur et associé de Max.

[...] — T'as turbiné avec Angelo ; je peux rien te demander contre lui... vis-à-vis d'Ali qu'est-ce que tu penses ? — Ali ? Je l'ai toujours tenu pour un faux jeton, un lèche-train et une tante. Il avait lâché ses mots spontanément. Je le sentais peser la suite. [...] — Je peux te demander un service, alors ? — Puisque je te le dis... Vas-y. — Je veux juste savoir où je peux trouver Ali à cette heure-ci ? [...] Marco réfléchissait. Ça me faisait durement tartir de ne pas même pouvoir m'arrêter dans un troquet pour discuter tranquille. Je l'ai expliqué à Marco, en m'excusant, il semblait pas m'entendre. Tout à coup, il m'a fait : — Te casse pas la tête pour les politesses... D'abord, on a pas le temps si tu veux que je te trouve Ali. Tout dépend de ce qu'il a de grisbi en fouille ; s'il est armé, on a une chance de le trouver au flambe, à la partie du Carillon. (p.146)

Dans cette discussion entre les deux truands, l'argot ancien est utilisé de part et d'autre. Notons également que Marco, bien plus jeune et moins expérimenté que Max, « avait lâché ses mots spontanément ». Cette remarque, que Max exprime dans la narration, confirme que l'utilisation de l'argot ancien se fait de façon directe et instinctive dans la bouche des malfaiteurs contrairement à certains personnages, extérieurs au milieu, comme nous avons pu le constater avec les policiers. Ainsi, dans cet extrait nous notons les mots d'argot ancien suivants : *as turbiné* (passé composé du verbe *turbiner* qui signifie « travailler », *tante* (homosexuel), *tartir* (signifie « déféquer » tandis que *faire tartir* se traduit en français par « ennuyer »), *fouille* (poche) et *flambe* (« épée » en ancien argot mais ici il s'agit d'un jeu d'argent).

Par conséquent, il est indéniable que l'argot ancien soit mis en valeur dans ce roman. Et la manipulation fréquente de ces termes n'est nullement hasardeuse. En effet, rappelons que le désir de Simonin est d'exposer au lecteur, à travers un polar à la française et avec le plus de réalisme possible, le milieu de la pègre française à Paris. Dès lors, utiliser le langage argotique des malfaiteurs, c'est-à-dire l'argot ancien, est la meilleure façon d'immerger le lecteur dans ce milieu afin de transmettre les us et coutumes des truands avec authenticité.

²⁶ COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

L'auteur en fait, par ailleurs, une utilisation logique en mettant ce vocabulaire essentiellement dans la bouche des malfrats.

Comme le souligne Charlotte Andrieux dans son article²⁷, pendant la lecture de *Touchez pas au grisbi*, le lecteur est plongé dans un texte dont la langue peut lui paraître obscure. Cependant, à travers ce langage inconnu de la plupart des lecteurs, Simonin parvient à créer une atmosphère particulière. Il n'est dès lors point nécessaire de comprendre l'intégralité des mots. Andrieux utilise ces termes : « Le lecteur "non-affranchi" finit par se laisser bercer par ce nouveau langage, un peu comme l'air de jazz lancinant ». Ainsi, de la même manière que lorsque nous écoutons une musique dont nous ne comprenons pas les paroles, le texte de Simonin, par l'originalité et l'authenticité de son langage argotique, saisit le lecteur en le plongeant dans une ambiance réaliste du milieu de la pègre française.

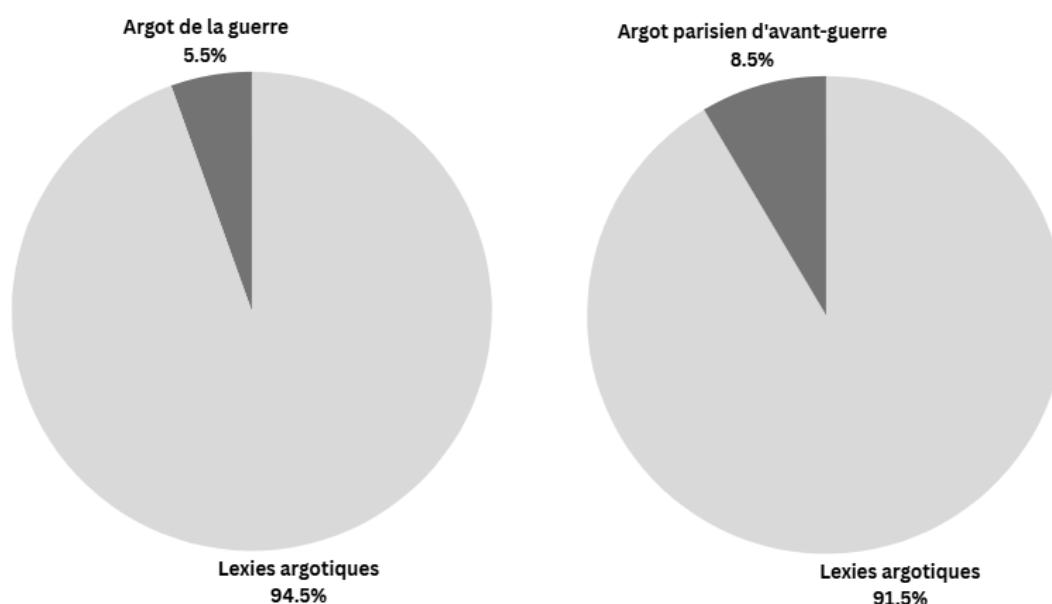
1.2. L'argot de la guerre et l'argot parisien d'avant-guerre

La guerre est une circonstance qui favorise la création lexicale. En effet, les soldats se retrouvent confrontés à de nouvelles réalités qui engendrent l'élaboration inconsciente d'un nouveau vocabulaire, souvent argotique. Ainsi, nous nous intéresserons, dans ce point, à l'importance de la guerre dans le développement de l'argot et dans quelle mesure l'argot de la guerre a-t-il influencé le vocabulaire argotique de Simonin dans son roman. L'analyse de cette variété d'argot présente dans *Touchez pas au grisbi* nous permettra, également, de distinguer un autre langage argotique, à savoir l'argot parisien d'avant-guerre. Afin de repérer et de dégager les termes argotiques, présents dans le roman de Simonin, s'apparentant à ces types d'argots, nous nous sommes basé sur les travaux d'Albert Dauzat et plus particulièrement sur son ouvrage *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats* à la fin duquel nous pouvons trouver un index comprenant près de deux mille lexies argotiques qui ont pu être observées lors d'une enquête réalisée durant la première guerre mondiale.

²⁷ ANDRIEUX Charlotte, 2018, «Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du "mitan" parisien dans le polar à la française, à l'usage des "non-affranchis" et des "gambergeologues avertis" », La marginalité dans le roman populaire, p. 183-202.

En effet, la première guerre mondiale, comme toutes les guerres, a été un événement qui a permis la création ou plutôt le développement d'un argot propre aux soldats selon Dauzat. En France, cette guerre n'a pas formé un argot mais elle a été un facteur d'enrichissement et d'amplification de l'*argot des casernes* déjà existant. Ainsi, dans le vocabulaire argotique de la guerre relevé lors de l'enquête de Dauzat en 1917, il y a un fond originel formé par l'argot des casernes et l'argot parisien qui offrent la majorité des termes.

Dans *Touchez pas au grisbi*, nous avons décelé une soixantaine de mots d'argot parisien et une quarantaine de termes issus de l'argot de la guerre, soit une centaine de lexies argotiques pour ces deux catégories réunies.



Graphique n°5 : Pourcentage du nombre de lexies d'argot de la guerre parmi l'ensemble des lexies argotiques du roman

Graphique n°6 : Pourcentage du nombre de lexies d'argot parisien d'avant-guerre parmi l'ensemble des lexies argotiques du roman

Pour ce qui est des mots d'argot de la guerre, nous avons constaté qu'ils sont généralement peu fréquemment utilisés dans le roman de Simonin. Parmi ces lexies, seulement quatre d'entre elles ont été employées plus de dix fois dans le texte : *flingue* (arme à feu) est utilisé 27 fois, *taule* (« chambre » ou « prison ») 18 fois, nous trouvons le verbe *gaffer* (« regarder », « surveiller ») à 14 reprises et le terme *toubib* (médecin) apparaît 12 fois. Ce dernier terme, provenant de l'arabe, nous montre que l'argot militaire, comme toutes les langues, emprunte du vocabulaire aux parlers avec lesquels il entretient des contacts. De ce fait, nous rencontrons, dans l'argot de la guerre, des mots issus de l'italien, de l'espagnol, de

l'allemand ou encore de l'arabe. Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi* nous notons une pluralité de termes d'argot de la guerre d'origine étrangère : *toubib*, *caoua* (café), un *chouïa* (un peu), *crouillat* (désignation raciste de l'Arabe d'Afrique du Nord) et *fissa* (vite) proviennent de l'arabe. De son côté, l'allemand a donné les termes *flingue* et *gaffer* (ce dernier serait issu de l'ancien allemand *kapfen*). Notons également le terme *moujingue* (enfant) qui, selon Dauzat, est une resuffixation populaire du mot espagnol *muchacho*. Pour ce dernier terme, Esnault y voit plutôt le masculin de la forme *moujasse* (fillette) qui serait d'origine régionale.

La guerre a donc permis aux autres langues de pénétrer dans l'argot des soldats français qui n'ont pas hésité à emprunter le vocabulaire de ces langues qu'ils côtoyaient quotidiennement. Mais d'un autre côté, Dauzat attire notre attention sur le fait que la guerre a également favorisé la réapparition de certains vieux mots d'argot ancien ayant sombré dans l'oubli à Paris. Parmi ces termes, que nous relevons dans *Touchez pas au grisbi*, nous pouvons citer *jaffe* (« soupe » mais signifie « repas », comme nous pouvons le constater dans l'extrait ci-après, dans le roman de Simonin), *limace* (chemise) ou encore *gaille*, orthographié *gail* dans le texte qui nous intéresse, qui signifie « cheval ». Ainsi ces termes font partie du vocabulaire de l'argot des malfaiteurs et, par leur renaissance, intègrent le lexique de l'argot de la guerre. D'un autre côté, en plus d'avoir offert un souffle nouveau à ces mots d'argot ancien, la guerre leur a garanti une diffusion importante, ce qui explique leur présence dans le roman de Simonin publié trente-cinq ans après la Première Guerre mondiale.

Il n'y avait qu'à mater leurs frimes détendues pour comprendre que leur argent était bien employé. La bonne jaffe et les tutus honnêtes, absorbés au calme, en dégustant, ça devait profiter ; vous pousser sans un pli aux quatre-vingts bergeres, un peu plus facilement que les yaourts et la carotte râpée des arnaqueurs ! (p.217)

Si l'argot ancien resurgit dans l'argot de la guerre, nous avons également constaté que de nombreux mots d'argot ancien faisaient partie de l'argot parisien. En effet, sur 61 termes d'argot parisien prélevés dans *Touchez pas au grisbi*, nous comptons 23 mots d'argot ancien soit 37,7% de ces termes. Selon Dauzat, partout et depuis toujours, les mots de la langue des malfaiteurs s'infiltraient dans le langage du peuple. Notons également que ce transfert de vocabulaire a été favorisé et largement diffusé par le biais de la guerre. C'est ainsi que nous pouvons remarquer ce pourcentage élevé de termes d'argot ancien dans l'argot parisien utilisé dans le texte de Simonin. Nous pouvons citer quelques-uns de ces termes : *lourde* (porte),

châsses (yeux), *pioncer* (dormir), *raisiné* (sang), *bidoche* (viande) et bien d'autres.

Si le terme *bidoche* est utilisé à Paris pour désigner la viande, l'extrait qui suit nous révèle l'existence du terme d'argot parisien *barbaque* qui revêt la même signification. Dans *Touchez pas au grisbi*, Simonin emploie les deux termes. Il convient dès lors de s'interroger sur la synonymie de ces deux lexies et de déterminer s'il existe une nuance qui conditionne l'usage de l'une ou de l'autre. D'après Dauzat, *barbaque* est un vieux terme d'argot parisien qui, bien qu'il soit connu dans la capitale, était bien moins utilisé que *bidoche*. En réalité, *barbaque* serait un mot des abattoirs de Paris. Dauzat remarque qu'une nuance différenciait ces deux lexies durant la guerre. Tandis que les soldats employaient *bidoche* pour parler de la viande, *barbaque* renvoyait à de la viande de mauvaise qualité, endossant ainsi une valeur péjorative. Cependant, *barbaque* se défait de cette nuance négative suite à la grande diffusion que lui a offerte la guerre. Notons également l'origine inattendue de ce terme qui proviendrait du roumain *berbec* (mouton) que l'on prononce *barbec*.

J'étais sur le point de me tirer, découragé par l'odeur ; la vieille m'a agafé au passage. — T'arrives pile, Max, elle m'a chuchoté, j'en ai à te raconter ! Lola ! t'es au courant ? Comme je disais non, à voix haute cette fois, et d'autorité, elle a lancé : — Je te fais marcher une entrecôte ? Je savais que j'y toucherais sans doute pas, à sa barbaque ; j'ai accepté quand même. (p.235)

Je ne croisais que des ménagères gentilles et les bistrots par leurs portes grandes ouvertes soufflaient des bonnes bouffées, moitié pastaga, moitié bidoche rissolante, avec une pointe d'ail et d'oignon qui, loin d'être écœurante, devenait dans l'air frais plutôt apéritive. (p.123)

Ainsi, nous constatons que, désormais, les termes *bidoche* et *barbaque* sont deux mots d'argot parisien qui désignent une même réalité. En effet, les synonymes ne sont pas rares dans l'argot. Cette synonymie, plutôt abondante, dont peut faire preuve la langue verte, atteste l'étonnante inventivité et créativité de celle-ci. Nous reviendrons ultérieurement sur ce sujet intéressant qui mérite d'être développé.

Enfin, certains termes d'argot parisien sont utilisés à de nombreuses reprises par Simonin dans son roman tels que *refiler* (« donner », « transmettre »), *se marrer* (rire), *carrée* (chambre), *canard* (« journal » mais aussi « cheval ») ou encore *bagnole* (voiture). De même que l'argot ancien est employé à profusion par Simonin en raison de sa volonté de réalisme, il est dès lors cohérent que l'argot parisien soit également omniprésent dans ce roman dont

l'intrigue se déroule à Paris. Nous remarquons aussi que parmi les termes d'argot parisien les plus fréquemment manipulés par l'auteur, la majorité trouve son origine dans l'argot ancien.

Lemmes argotiques	Fréquences	Types d'argots
Gonze(sse)	63	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Mec	31	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Planquer	29	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Pige	21	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Refiler	21	Argot parisien d'avant-guerre
Marrer (se)	19	Argot parisien d'avant-guerre
Lourde	18	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Carrée	16	Argot parisien d'avant-guerre
Châsse	16	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Canard	15	Argot parisien d'avant-guerre
Frangin(e)	15	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Balancer	14	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Plombe	13	Argot ancien, Argot parisien d'avant-guerre
Bagnole	12	Argot parisien d'avant-guerre
Pompe	10	Argot parisien d'avant-guerre

Tableau n°4 : Termes d'argot ancien parmi les mots argotiques parisiens les plus utilisés dans le roman de Simonin

1.3. Les argots à clé

Bien que son usage ne soit pas aussi important que l'argot ancien ou l'argot parisien d'avant-guerre, il est tout de même intéressant de noter la présence des argots à clé, dont nous distinguons plusieurs variétés, dans *Touchez pas au grisbi*.

L'argot à clé le plus pratiqué dans notre texte est le largonji qui est, d'après Dauzat²⁸, une innovation survenue à la fin du XIX^e siècle dans l'argot contemporain des malfaiteurs

²⁸ DAUZAT Albert, 1928, Les Argots : caractères, évolution, influence, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux ».

tandis que ce dernier se mélange au langage populaire de Paris. Cependant, si cet argot à clé se manifeste dans l'argot des malfaiteurs parisiens à cette période, il est pourtant antérieur à cela puisque nous pouvons observer quelques termes créés selon le codage du largonji chez Vidocq comme *Lorcefé* (prison parisienne de La Force) ou *linspré* (prince). Nous n'avons pas connaissance de la date de création de cet argot à clé, élaboré dans un but purement cryptologique, mais nous pouvons affirmer que sa généralisation se produit au cours de la seconde moitié du XIX^e siècle par les bouchers de la Villette à Paris.

Dans son article *Louchébem : La pérennité d'un argot à clef*, Valérie Saugera explique la construction du codage du Louchebem, le largonji des bouchers.

La clef du louchébem se décline en trois étapes : (1) substituer la première consonne d'un mot à la consonne /l/ [5] : boucher > loucher ; veau > leau ; (2) déplacer cette première consonne à la fin du mot : loucherb ; leauv ; (3) ajouter un suffixe choisi dans un inventaire fermé d'une dizaine de suffixes [6] : loucherb + -em > loucherbem [luʃebɛm] ; leauv + -ik, -em ou -ok > leauvik [lovik], leauvem [lovɛm] ou leauvok [lovøk], [...] la déformation des mots en louchébem s'opère sur leur production orale et non orthographique.²⁹

Par ailleurs, Saugera précise, dans son article, que le louchebem était parlé, au XIX^e siècle, dans les abattoirs ainsi que dans les marchés aux bestiaux de la Villette et des Halles de Paris. De cette manière, les bouchers de Paris élaborent leur propre argot sur la base du code du largonji déjà existant et qui se diffuse, par la suite, dans l'argot du milieu et des truands.

Ce langage codé passe donc dans l'argot des malfaiteurs et dans le langage parisien de l'époque. Dauzat remarque également que ce procédé a été utilisé dans l'argot de la guerre par les soldats parisiens.³⁰ Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi*, nous comptons un total de seulement neuf lexies argotiques construites selon le code du largonji, à savoir : *lerche* (cher), *lardeuss* (pardessus), *lope* (homosexuel) est une apocope de *lopaille* qui est le largonji de *copaille* signifiant « copain », *loquedu* (individu ou chose méprisable) provient de *loque-du-toc* étant le largonji infixé de *toqué* ou *tocard*³¹, *en loucedoc* (« discrètement »,

²⁹ SAUGERA Valérie, 2021, « Louchébem : La pérennité d'un argot à clef », *La Linguistique*, n°57, p. 137-164.

³⁰ DAUZAT Albert, 1928, *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux ».

³¹ COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

largonji de « en douce »), à *loilpé* (« nu », largonji de « à poil »), *loche* (chauffeur de taxi) serait potentiellement le largonji tronqué de « cocher », *lafs* (fortifications de Paris) correspond à la prononciation faubourienne de *lorf* étant le largonji de for(tifs) et enfin *louchebem* (boucher) qui appartient à l'argot du même nom (le louchebem), c'est-à-dire le largonji des bouchers parisiens.

D'un autre côté, bien que sa présence soit quantitativement réduite, nous notons l'utilisation du javanais, autre argot à clé, dans *Touchez pas au grisbi*. Seuls les termes *gravosse* (grosse) et *chagatte* (« chatte » dans le sens de « sexe féminin ») représentent le javanais dans le texte de Simonin. La clé de cet argot est l'ajout de la syllabe -av-, -va- ou -ag- dans un mot. Quant à l'origine du javanais, les linguistes ne s'accordent pas. Tandis que Guiraud le croit provenir de l'Extrême-Orient, Esnault y voit le langage codé des prostituées et des malfrats dès 1857.³²

Notons également que le peu de termes construits suivant les codes de ces argots à clé sont peu fréquemment utilisés par l'auteur. Comme nous le montre ce tableau, le mot d'argot à clé le plus employé dans *Touchez pas au grisbi* est *lerche* qui ne revient qu'à cinq reprises dans le texte. Par ailleurs, la somme des occurrences pour ces lexies n'atteint que le maigre total de 30 unités.

Lemmes argotiques	Fréquences	Types d'argots
Lerche	5	Largonji
Gravosse	4	Javanais
Lardeuss	4	Largonji
Lope	4	Largonji, Argot parisien d'avant-guerre
Loquedu	4	Largonji
En loucedoc	3	Largonji
À loilpé	2	Largonji

³² COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

Chagatte	1	Javanais
Lafs	1	Largonji
Loche	1	Largonji
Louchebem	1	Louchebem

Tableau n°5 : Termes argotiques construits selon le code d'un argot à clé dans « Touchez pas au grisbi »

Après une analyse de l'emploi de ces quelques lexies, nous observons que l'entièreté de celles-ci surviennent lors du discours narratif de Max, à l'exception du terme *gravosse*. En effet, ce terme, utilisé quatre fois, désigne autant de fois Marinette, la femme de Pierrot. Le couple possède le Mystific qui est le cabaret, situé à Pigalle, dans lequel se produisent Lola et Josy, les petites amies de Max et Riton. Ce terme est utilisé une fois dans la narration par Max alors que ce dernier évoque un mot de remerciement qu'il adresse à Marinette tandis que les trois autres occurrences de ce terme sont prononcées par Pierrot pour nommer sa femme.

- Un beau petit sujet que c'était, la gravosse, qu'il disait toujours, Pierrot, les jours de confidences. (p.87)
- Si tu nous versais l'apéro, gravosse, a suggéré Pierrot (p.180)
- T'as pas à t'excuser, tu as fait drôlement plaisir à la gravosse... (p.205)

D'ordinaire, la finalité du codage est cryptologique. En effet, Guiraud explique³³ que le code permet de déformer un mot, le temps d'un instant, afin qu'il paraisse obscur à ceux qui ne doivent pas savoir. Les termes de largonji ont donc été construits comme des mots secrets avant de se lexicaliser, et de se diffuser sous une certaine forme. En revanche, le javanais semble différent du largonji dans son essence dans la mesure où il revêt davantage une fonction ludique que cryptique. Selon certains, il s'agirait plus d'une bricole enfantine. De cet avis, Lucien Rigaud écrit ceci en 1878 : « Il y eut un moment une telle fureur de javanais qu'on vit paraître un journal entièrement écrit dans ce langage stupide ».³⁴ Le terme *gravosse*, issu du javanais, peut donc être perçu comme un terme léger, enfantin, que Pierrot a l'habitude d'employer pour désigner sa femme. Un surnom en somme. Ce terme n'est jamais employé dans une situation qui nécessite la discrétion des malfaiteurs conversant de leurs activités.

³³ GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?.

³⁴ COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

1.4. L'argot moderne ou l'argot commun

Si nous constatons la présence de l'argot ancien dans le roman de Simonin, il est clair qu'il ne constitue qu'une part minoritaire du lexique argotique employé. En effet, Simonin, argotier et passionné, possède un répertoire bien plus étendu. Ses connaissances en argot ancien sont remarquables mais, comme nous avons pu l'analyser, l'argot des malfaiteurs ne constitue pas la majorité des lexies argotiques présentes dans *Touchez pas au grisbi*. Ainsi, la majeure partie des mots d'argot utilisés par Simonin appartient plutôt à l'argot moderne ou à ce que l'on appelle également l'argot commun.

En effet, au XIX^e siècle, le langage de la pègre se vulgarise et entre dans le langage populaire. La diffusion de l'argot des malfaiteurs est due à la dissolution des bandes vivant à l'écart de la société. Désormais, le truand opère individuellement et n'est plus marginalisé. Par conséquent, comme Dauzat l'affirme³⁵, son langage se défait de son individualité et s'incorpore soudain au langage du peuple parisien. Évidemment, l'influence et la pénétration de lexique se fait dans l'autre sens. Nous voyons alors des mots d'argot qui se forment à partir des mots existants dans le langage populaire.

D'un autre côté, l'un des facteurs qui a joué un rôle non négligeable dans le développement du lexique de l'argot commun est l'immigration à Paris. En effet, comme le remarque Goudaillier dans son article³⁶, Paris, pareillement aux autres grandes villes de France, regroupait un ensemble de populations venant d'ailleurs. De cette façon, l'introduction de nouveaux mots provenant d'autres cultures engendre un foisonnement lexical et ces termes servent de ressources à l'argot pour l'enrichissement de son vocabulaire. L'argot commun se dessine alors suite à la rencontre de ces mots étrangers, des termes argotiques (traditionnel ou de métiers) et des termes populaires, Goudaillier l'explique ainsi :

³⁵ DAUZAT Albert, 1928, *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux ».

³⁶ GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La Linguistique*, n°38, p. 5-23.

Les formes argotiques et les formes non légitimées dites « populaires » de la langue française se rejoignent et c'est une des raisons qui ont permis alors aux mots des argotiers, des jargonneux de tel ou tel « petit » métier de passer du statut d'argot particulier à celui d'argot commun avant même de transiter par l'intermédiaire de la langue familière vers la langue française circulante, voire la langue académique, celle que l'on peut aussi écrire, y compris à l'école. (GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La Linguistique*, n°38, p. 7.)

À l'inverse de l'argot ancien, l'argot commun emprunte beaucoup aux langues étrangères. Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi*, nous pouvons distinguer un grand nombre de termes argotiques qui ne trouvent pas leurs origines dans le français ou dans les parlers dialectaux. Voyons ici quelques-uns de ces termes d'argot moderne qui puisent leurs sources dans des parlers étrangers et dont la première attestation n'est pas antérieure au XIX^e siècle.³⁷

Termes argotiques	Significations	Premières attestations	Provenances
<i>Driver</i>	Conduire	1935	Anglais (<i>To drive</i>)
<i>Calecer</i>	Posséder sexuellement	1952	Espagnol (<i>Calzarse a una</i>)
<i>Pécore</i>	Paysan	1925	Italien (<i>Pecora</i>)
<i>Chouraver</i>	Voler	1938	Romani (<i>Tchorav</i>)
<i>Schbeb</i>	Détenu homosexuel	1912	Arabe (<i>Chbeb</i>)
<i>Bougnoule</i>	Étranger de couleur (connotation raciste)	1890	Wolof (<i>Bou-gnoul</i>)
<i>Schlinguer</i>	Sentir mauvais	1846	Allemand (<i>Schlingen</i>)
<i>Caïd</i>	Chef	1921	Arabe (<i>Qā'id</i>)
<i>Goumi</i>	Matraque	1946	Allemand (<i>Gummiknüppel</i>)
<i>Because</i>	Parce que	1947	Anglais (<i>Because</i>)
<i>Que t'chi'</i>	Rien du tout	1952	Romani (<i>tchî</i>)
<i>Banco</i>	D'accord	1854	Italien (<i>Banco</i>)

Tableau n°6 : Aperçu de la présence des influences étrangères dans le vocabulaire argotique utilisé par Simonin dans « *Touchez pas au grisbi* »

Non exhaustif, ce tableau n'offre qu'un petit aperçu de la présence des influences étrangères dans le vocabulaire argotique utilisé par Simonin dans *Touchez pas au grisbi*. À

³⁷ Les données présentes dans le tableau ont été recueillies dans le *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire* de Colin, Mével et Leclère, publié en 2006.

travers ces quelques termes, nous remarquons que l'argot, depuis le XIX^e siècle, n'hésite pas à construire de nouveaux termes à partir de mots étrangers. Cette ouverture au monde extérieur et ce contact avec les autres cultures (immigrations, guerres, etc.) est une des différences majeures entre l'argot moderne et l'argot ancien. En effet, avant le XIX^e siècle, l'argot était la langue d'une société close, coupée du monde extérieur³⁸. Par conséquent, le vocabulaire de ces truands était préservé des influences étrangères. Ainsi la quasi-totalité des termes d'argot ancien trouvent leur origine dans le français ou dans les patois et les termes dialectaux. Cette transformation de l'argot le rend étranger à lui-même de telle sorte qu'il paraît, pour certains, méconnaissable au XIX^e siècle. Dans son ouvrage *L'argot ancien*, Lazare Sainéan souligne le caractère vieilli de l'argot ancien :

Ce vocabulaire lui-même devint bientôt archaïque et quelques années plus tard, en 1841, un ancien détenu en parlait dans ces termes : «Le glossaire publié par Vidocq est presque à l'argot moderne ce que la langue de Froissart est à celle du XIX^e siècle.»

Dès lors, paru en 1953, il est logique que l'essentiel du vocabulaire argotique exposé dans *Touchez pas au grisbi* fasse partie du lexique de l'argot commun, métamorphosé depuis le XIX^e siècle. Simonin utilise un argot qu'il connaît, qu'il a entendu et qu'il pratique. Ainsi, authentique et réaliste, Simonin offre dans son roman l'argot employé par les malfaiteurs du XX^e siècle qui mêle l'argot ancien à un argot moderne défait de son isolement initial.

2. Les champs lexicaux du vocabulaire argotique

Maintenant que nous avons exploré les différents types d'argots présents dans *Touchez pas au grisbi*, nous allons continuer l'analyse de l'argot de Simonin en en distinguant les différents champs lexicaux. Il est, effectivement, indéniable que le vocabulaire argotique a ses thématiques, ce qui rend son usage bien plus fréquent dans certains domaines.

³⁸ GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?.

2.1. Le « mitan » et la vie de voyou

Le champ lexical le plus largement représenté par l'argot dans le roman de Simonin est sans conteste l'ensemble des activités qui se rapportent à la vie de voyou et au milieu. En effet, comme le souligne Denise François-Geiger³⁹, aux temps des apaches, l'argot des malfaiteurs était « socialement “typé” ». Cela signifie que l'argot de ces derniers se construisait autour de certains thèmes qui composaient leur quotidien. Nous analyserons alors dans les prochaines pages certaines de ces thématiques ancrées dans les habitudes des truands.

2.1.1. La prostitution

Le premier champ lexical que nous allons aborder est le monde de la prostitution. En effet, le proxénétisme est une activité centrale dans la vie du pégriote parisien. Dans son article⁴⁰, Rosa Cetro qualifie le XIX^e siècle et le XX^e siècle d'« âge d'or de la criminalisation de la prostitution en France » dans la mesure où le milieu et la prostitution sont étroitement liés. À cette époque, les prostituées exercent surtout dans des maisons closes, sous le protectorat des malfaiteurs. Ces derniers endossent ce rôle de souteneur dans un objectif purement lucratif.

Ainsi, l'argot voit son vocabulaire s'enrichir de nombreux termes désignant les réalités de cet univers comme les prostituées, leurs clients ou bien les souteneurs. De cet enrichissement lexical, il nous semble obligatoire de s'intéresser à la richesse de ce dernier et à la généreuse synonymie caractéristique de l'argot. Le thème de la prostitution est donc largement représenté dans l'argot et, pour donner une idée de la richesse synonymique et de la créativité des argotiers concernant ce champ lexical, notifions que dans le cadre d'une étude sur la langue française du crime aux XIX^e et XX^e siècles⁴¹, Cetro relève 88 termes argotiques désignant la prostituée et 19 mots relatifs au souteneur.

³⁹ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1991, « Panorama des argots contemporains », *Langue Française*, n°90, p.6.

⁴⁰ CETRO Rosa, 2015, « Quel héritage de l'argot de la prostitution dans les dictionnaires contemporains? », *Argotica*, n°1, Volume 4, p.41-55.

⁴¹ CETRO Rosa, 2008, « La langue française du crime au XIX^e et au XX^e siècles », *Mémoire de Master non publié*, Université de Pise.

Pour revenir au roman de Simonin, nous avons relevé six termes traduisant le souteneur (*alevin, barbeau, barbillon, barbiquet, hareng et marloupin*), trois pour le client de la prostituée (*branque, miché et micheton*) et 18 désignent la prostituée elle-même :

<i>Abatteuse</i>	<i>Gonzesse</i>	<i>Pépée</i>
<i>Bandeuse</i>	<i>Gouine</i>	<i>Poupée</i>
<i>Béguineuse</i>	<i>Marmite</i>	<i>Pute</i>
<i>Bourrin</i>	<i>Mistonne</i>	<i>Souris</i>
<i>Cocotte</i>	<i>Morue</i>	<i>Tapineuse</i>
<i>Gisquette</i>	<i>Nénesse</i>	<i>Trotteuse</i>

Dès lors, nous observons que l'argot possède beaucoup de mots qui traduisent, finalement, peu de choses ou d'êtres. Dauzat remarque alors que, en plus du besoin de renouvellement de son vocabulaire, l'aspect expressif et émotif de l'argot joue un rôle considérable dans la richesse synonymique de ce langage⁴². Ainsi, les réalités qui suscitent l'intérêt de l'argotier et des malfaiteurs se voient nommées, ou surnommées, de multiples façons. C'est le cas pour la prostituée, l'argent ou encore le policier.

D'un autre côté, il faut mettre en lumière les nuances que portent ces synonymes. Ils ne sont pas tous équivalents. Dans son article⁴³, Cetro attire notre attention sur le haut degré de spécialisation concernant les termes argotiques qui désignent la prostituée.

Outre le sème « vendre son corps », relatif à l'exercice de la prostitution, la plupart des unités lexicales analysées contiennent des sèmes relatifs à des qualités ou à des défauts des prostituées (comme le sème « beauté », par exemple), à l'âge, aux éventuelles spécialisations pratiquées, etc. (CETRO Rosa, 2015, « Quel héritage de l'argot de la prostitution dans les dictionnaires contemporains? », *Argotica*, n°1, Volume 4, p.46.)

Ainsi, *abatteuse* se pare d'un sens de haut rendement, la *tapineuse* ou la *trotteuse* est la prostituée qui racole sur les trottoirs, la *bandeuse* est sensuelle, la *cocotte* est élégante et les termes *gisquette, gonzesse, midinette* ou *mistonne* sont infantilissants.

⁴² DAUZAT Albert, 1928, *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux ».

⁴³ CETRO Rosa, 2015, « Quel héritage de l'argot de la prostitution dans les dictionnaires contemporains? », *Argotica*, n°1, Volume 4, p.41-55.

Enfin, en ce qui concerne le souteneur, notons la fréquente métaphore rapprochant celui-ci à un poisson. Cette métaphore donne naissance à un exemple de la dérivation synonymique si souvent utilisée dans l'argot. Comme l'explique Dauzat, ce phénomène est « une attraction de sens, qui s'observe surtout en cas de métaphore »⁴⁴. Ainsi, lorsqu'un terme acquiert une signification particulière en argot, les synonymes de ce dernier peuvent contracter la même valeur sémantique. Alors, si en argot un *maquereau* est un souteneur, nous trouvons dans *Touchez pas au grisbi* les termes *hareng*, *alevin*, *barbeau* et ses variantes diminutives *barbillon* et *barbiquet* qui désignent la même réalité.

2.1.2. L'argent

Le second champ lexical qui jouit d'une remarquable abondance de termes argotiques dans *Touchez pas au grisbi* est l'argent, qui occupe une place capitale dans le quotidien des malfaiteurs. Dès lors, ces derniers ne manquent pas d'esprit pour en parler sous différents termes, bien souvent de nature cryptologique. Lors de l'analyse du roman de Simonin, nous avons relevé les 19 lexies argotiques suivantes se rapportant à l'argent :

<i>Artiche</i>	<i>Fric</i>	<i>Pion</i>
<i>Brique</i>	<i>Grisbi</i>	<i>Pognon</i>
<i>Cash</i>	<i>Joncaille</i>	<i>Raide</i>
<i>Cigue</i>	<i>Oseille</i>	<i>Raidillard</i>
<i>Fifrelin</i>	<i>Osier</i>	<i>Rond</i>
<i>Flèche</i>	<i>Peso</i>	<i>Sac</i>
		<i>Talbin</i>

Bien entendu, des nuances sémantiques différencient parfois ces termes. Ainsi, une *brique* correspond à dix mille francs, des *cigues* forment une somme de vingt francs, un *fifrelin* est une pièce de petite valeur, le terme *flèche* renvoie à une pièce de cinq centimes, la *joncaille* exprime l'or, un *raide* (ou *raidillard*) est un billet de mille francs, un *rond* est une pièce tandis qu'un *talbin* est un billet de banque et un *sac* est une somme d'argent

⁴⁴ DAUZAT Albert, 1928, *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux », p.137.

correspondant à mille francs.

Arrêtons nous un instant sur le terme *grisbi*, qui, quant à lui, resurgit sous la plume de Simonin. De fait, comme nous l'avons expliqué précédemment dans ce travail, en quête de renouvellement de son lexique, l'argotier privilégie les formes anciennes et oubliées à la néologie. C'est dans cette optique que Simonin remet le terme *grisbi* en circulation, pourtant abandonné depuis plusieurs décennies. Outre la renaissance que le Chateaubriand de l'argot offre à ce terme, ce dernier intéresse également par son étymologie incertaine. Plusieurs hypothèses subsistent comme par exemple l'ajout d'un étrange suffixe *-bi* au mot *griset* signifiant pièce de monnaie. Ou bien ce terme proviendrait-il de *crispy* traduisant l'argent dans le slang, l'argot anglais ? Toutefois, l'étymologie la plus probable, selon plusieurs linguistes, semble rapprocher ce terme au pain, pouvant être à la fois gris et bis. Cette dernière hypothèse ajouterait ainsi *grisbi* à la liste des termes désignant l'argent qui s'inscrivent dans une logique sémantique associant l'argent et la nourriture, comme l'explique Louis-Jean Calvet⁴⁵ :

De blé à pognon en passant par *douille*, *carme*, *galette*, *biscuit*, *oseille*, *grisbis* (pain gris et bis), *fric* (de fricot), on a ainsi une bonne douzaine de termes argotiques pour l'argent mais une seule matrice sémantique qui égale l'argent à la nourriture et que l'on retrouve bien sûr dans des expressions comme *gagner son pain* ou *gagner son beefsteak*.

D'un autre côté, nous pouvons inclure d'autres termes dans ce champ lexical tels que *blot* (prix), *comptée* (paiement), *dèche* (misère), *fade* (part de butin), *flambe* (jeu d'argent), *tondu à zéro* (ruiné) ou bien les verbes *affurer* (gagner de l'argent) et *jongler* (perdre de l'argent) ou encore *carmer*, *casquer*, *décher* et *douiller* qui signifient « payer ».

2.1.3. La violence

Être au finish, c'est être violent. Cette violence est au cœur du troisième champ lexical omniprésent dans le vocabulaire argotique du milieu. En effet, querelleurs, les malfaiteurs aiment se *voler dans les plumes* (se battre). Le conflit, la bagarre et les altercations pimentent

⁴⁵ CALVET Louis-Jean, 1991, « L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud) », *Langue Française*, n° 90, parlures argotiques, p. 40-52.

leur quotidien. Plusieurs termes d'argot désignent d'ailleurs la rixe dans *Touchez pas au grisbi*. Ainsi, nous rencontrons *castagne*, *cortausse*, *rébecca*, *rif* ou *riflette* et *rodéo*.

Nous prendrons la violence sous deux formes différentes : frapper et tuer. D'un côté, dans le roman de Simonin, le pégriote n'est pas avare de coups, il donne des *coups de savate*, des *coups de pompe*, des *coups de latte*, des *coups de manchette*, des *coups de razif*, des *coups de ratiche*, des *coups de melon* et des *coups de boule* auxquels nous pouvons ajouter les *bourrepifs* et les *mandales*. Il est donc clair que, dans le milieu, on hésite pas à *assaisonner*, *cornancher*, *emplafonner* ou *sataner*, c'est-à-dire frapper, ou alors à *arquepincer* (empoigner), à *arrimer* (immobiliser), à *chabler* (cogner), à *cravater* (étrangler), à *crocher* (agripper), à *fourrer* (tabasser), à *taloche* et à *tarter* (gifler) son détracteur. En face, la victime *morfle* (encaisse).

D'un autre côté, le malfaiteur est également un assassin. Dès lors, nous avons relevé différentes manières de dire « tuer » dans *Touchez pas au grisbi* comme *assaisonner*, *buter*, *flinguer*, *lessiver*, *ratatiner*, *refroidir*, *repasser* et *seringuer*.

Terminons ce point en mentionnant les outils qui facilitent la pratique de la violence : les armes. Ainsi un fusil se dit *calibre*, *flingue*, *pétoire*, *seringue* ou *soufflant* et le couteau devient un *lingue*, une *rapière* ou une *saccagne*. Notons également le terme *goumi* qui signifie « matraque ». Enfin, les munitions sont, d'une part, appelées *bastos*, de Bastos qui était un fabricant de cigarettes à Alger, on y voit alors un jeu de mots sur cartouche et cigarette. Et d'autre part, elles peuvent s'exprimer sous le terme de *valda*, un emploi métaphorique de pastilles pour la gorge.

2.1.4. L'alcool

Outre les trois champs lexicaux que nous venons d'analyser, d'autres domaines viennent compléter le vocabulaire du voyou. Par exemple, dans le milieu, on fréquente les bars, les tavernes et les maisons closes dans lesquelles on se réunit, on discute et, surtout, on boit. Le malfaiteur parisien aime l'alcool, c'est un *picoleur*. Ainsi, *prendre un pot* (boire un

verre) ou bien *écluser* (boire beaucoup) et *se poivrer* (se saouler) demeurent des habitudes dans leur vie de débauche. Dès lors, Simonin partage avec ses lecteurs quelques-uns de ces termes désignant les boissons enivrantes parmi lesquels nous pouvons citer *boutanche* (bouteille), *beaujolpif* (Beaujolais) *champ'* (champagne), *chopine* ou *chopote* (bouteille ou verre de vin), *guindal* ou *gorgeon* (verre à boire), *litron* (bouteille d'un litre de vin) et *sirop* (boisson alcoolisée). Et, lorsque le truand exagère sur la consommation d'alcool, il lui arrive d'être *rond* ou *muraille* (saoul). De plus, si cet état devient permanent, il devient alors un *bibart* (ivrogne).

2.1.5. Les forces de l'ordre

Le dernier champ lexical attaché à la vie de voyou que nous avons relevé est l'ensemble des réalités qui se rapportent aux forces de l'ordre. En effet, les membres du milieu entretiennent des liens étroits avec la police ou la prison. Dans la mesure où l'argotier innove et développe son vocabulaire sans retenue pour désigner des êtres ou des choses qui l'intéressent, l'agent de police se voit attribuer une série de synonymes argotiques parmi lesquels nous trouvons, dans le roman de Simonin, *condé* et *poulet*, qui sont les deux termes les plus utilisés par l'auteur, *bourre*, *flic*, *indic*, *poulaga* et *sergot*. La *cognerie* est la gendarmerie et la *Maison poulaga* le commissariat de police. D'autre part, il arrive souvent aux malfaiteurs de se faire *taper aux fafs* (contrôler les papiers d'identité), de se faire *agrafer* ou *harponner* (arrêter) lors d'une *rafle* (arrestation en masse) et même *enchtiber* (emprisonner). Ils tenteront alors de fuir, mais, eux, diront plutôt *calter*, *décarrer*, *riper*, *se faire la malle*, *se casser*, *se tailler*, *se tirer* ou encore *se trisser*. Mais, lorsqu'ils échouent, ils *sont marrons* ou ils *sont pommes* (être arrêté).

Le milieu carcéral, de son côté, inspire également les argotiers. La prison devient alors le *bing*, la *centrouze*, le *gniouf* ou la *taule*. Dans leur *cellote* ou *pistole* (cellule), ils se font *brider* (enchaîner) et ils rencontrent plusieurs personnes telles que le *fagot* (prisonnier), le *maton* (gardien de prison) et le *mouchard* (dénoncateur).

2.2. Le corps humain

Ensuite, nous remarquons que Simonin passe de nombreuses fois par l'argot pour désigner le corps humain. Nous avons relevé 56 lexies argotiques nommant les diverses parties du corps, pour un total de 237 occurrences. Parmi ces termes, les plus fréquents sont *pogne* (main), *tronche* (tête), *gueule* (« visage » ou « bouche »), *châsses* (yeux) et *bouille* (figure). Sur ces cinq lexies, nous constatons que trois d'entre elles qualifient la tête. En effet, l'argot regorge de termes pour désigner cette partie du corps. Dans *Touchez pas au grisbi* nous rencontrons également ceux-ci, qui s'additionnent aux trois lexies précédemment citées : *patate*, *cassis*, *chou*, *pêche*, *poire*, *cigare*, *trognon*.

Lorsque nous observons cette multitude de termes qui désignent la même réalité, nous nous demandons ce qui pousse Simonin à utiliser un terme plutôt qu'un autre. Il s'avère que comme pour désigner la prostituée ou l'argent, les différents synonymes qui signifient « tête » portent une nuance qui oriente le choix de l'argotier en fonction de ce qu'il veut transmettre comme idée.

Ainsi, nous remarquons l'aspect péjoratif et dépréciatif du terme *gueule* qui renvoie, par ailleurs, à l'animal. Comme nous pouvons le voir dans ces extraits, cette nuance dévalorisante qu'enfile le mot est souvent appuyé dans *Touchez pas au grisbi* par l'ajout d'un adjectif soulignant la laideur ou l'aspect méprisable du visage.

J'ai d'abord vu le poste, un combiné pick-up, impec, et, auprès, sur le divan, Angelo, en bras de chemise, sa sale gueule figée un peu pâle, les yeux bouclés. (p.25)

Dans son sabir, Ali a proposé : — On pourrait s'occuper d'abord des femmes ! Ils se sont tirés en discutant. J'imaginai sa sale gueule boutonneuse de pirate syphilitique. (p.115)

Je ne me souvenais pas de les avoir rencontrés, mais me gravai bien en mémoire leurs vraiment sales gueules. [...] Le plus grand, un secco, du genre osseux qui me débecte le plus, c'était le Ramon. Sa gueule de chèvre vicieuse et son costard gris souris m'ont aussitôt semblé deux cibles idéales. (p.191)

Je l'ai vu tendre les bras comme pour repousser le radiateur, sa vilaine gueule ouverte, pareille à un chien qui essaie de mordre, avec deux dents d'or qui scintillaient au fond. (p.194)

Quant à lui, le terme argotique *tronche* est également un mot de mépris qui, selon Balzac, est « destinée à exprimer combien la tête devient peu de chose quand elle est coupée ». ⁴⁶ En effet, nous pouvons constater dans les passages suivants la nuance d'insignifiance et de peu de valeur qu'incarne la tête lorsqu'elle est exprimée avec ce terme, sans pour autant revêtir l'aspect sale et abject véhiculé par le mot *gueule*.

Les tantes avaient dû lui marteler méthodiquement la tronche à mon pauvre pote, pour le faire accoucher. (p.162)

Depuis le jour où Riton m'avait signalé un coup d'arraché possible sur cinquante briques, durant le minutage de l'affaire, sa mise au point, et jusqu'à maintenant, bien des occasions de penser à ce grisbi s'étaient succédé dans ma pauvre tronche. (p.206)

Dans la rue de Vanves, personne ne nous filait le train. On a dû marcher jusqu'à l'avenue du Maine pour trouver un bahut convenable, une traction noire, toute neuve. Le chauffeur, avec sa tronche de gentil voyou pour petite commerçante, ne s'est pas gouré sur nos zigues. (p.13)

Les autres termes, comme *bouille*, *poire*, *cassis* ou *pêche* ne transmettent pas cette condition méprisable ou apparence hideuse. Ces termes sont plutôt employés dans des situations plus légères et selon une analogie de forme avec la tête. Précisons que *bouille* est une apocope de *bouillotte* (tête) d'où vient l'analogie. Comme l'illustre ces extraits, l'usage de ces termes n'a pas pour objectif de déprécier les visages qu'ils désignent ou d'en communiquer un certain dégoût.

Ses cheveux noirs montés en chignon réveillaient mon vieux goût pervers pour les vicelardes reposantes, qui sont bien souvent les meilleures affaires avec leur petite bouille candide, mais aussi les plus dangereuses. (p.78)

Lorsqu'on a prévenu la mère qu'elle sortait avec moi, fallait voir sa bouille, épanouie de joie. (p.128)

J'avais pris ma liasse de talbins à la main, déployée en éventail et, doucement, à petits coups, je m'en rafraîchissais la poire, comme nos daronnes faisaient dans les bals, jadis. (p.239)

⁴⁶ COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

Notons que le terme *poire* est surtout utilisé par Simonin lorsque la tête est la cible d'un coup ou d'une quelconque atteinte.

J'arrivais en haut de la rampe, face à la sortie, lorsque j'ai dégusté les phares en pleine poire. J'en étais si saisi, que tout de suite j'ai eu mon P. 38 en pogne, et une brusque accélération du pouls, il faut aussi l'avouer. (p.22)

Pour les petits boulots un peu craintifs, il devait faire impression, le samedi soir, au musette de son coin, et son coup de latte, ça pouvait aussi être assez tarte à déguster, quand il portait en pleine poire, tel qu'il a essayé de me le décocher. (p.111)

Si la tête est la partie du corps qui jouit de la plus grande créativité et inventivité dans *Touchez pas au grisbi*, les autres membres sont, bien entendu, également exprimés au moyen de termes argotiques. *Pogne* est d'ailleurs le terme désignant une partie du corps le plus utilisé dans le roman, avec ses 29 occurrences. Moins utilisé, nous trouvons également le terme *louche* qui, comme *pogne*, signifie « main ». Ensuite, *châsses*, *quinquets* et *sabords* sont les yeux, *feuilles* et *portugaises* les oreilles et *tarin*, *pif* ainsi que *truffe* renvoient au nez et sont munis d'une dimension de mépris quant à la grosseur ou à l'aspect de ce dernier. Les cheveux sont argotiquement appelés *tifs* ou *douilles*, les moustaches sont les *charmeuses* et la barbe devient la *barbouse*. Ajoutons que le dos se nomme *paletot* ou *râble* et que les jambes sont appelées *gambilles* ou *cannes*.

D'un autre côté, l'argot se montre également fécond dans la création de termes désignant les parties génitales ainsi que les parties « sexualisées » du corps humain. Ainsi, nous relevons dans *Touchez pas au grisbi*, les mots *queue* et *chinois* qui désignent le pénis, les *burnes* et les *joyeuses* sont les testicules et, concernant le sexe féminin, l'argot nous offre les termes suivants dans le roman de Simonin : *chagatte*, *figue* et *cramouille*. Le postérieur fait l'objet de l'innovation argotique à travers des termes tels que *baba*, *baigneur*, *pétoulet*, *valseur* sans oublier les *miches* qui désignent les fesses. L'anus, quant à lui, se trouve nommé par les termes *ogneul* et *proz*. Et enfin, les seins sont : *les roberts*, *les jumeaux* ou *les rotoplos*.

Nous nous apercevons alors que l'argot est, comme le dit Goudaillier⁴⁷, une transgression langagière qui permet de contourner certains tabous de la société. Ainsi, plusieurs formes argotiques se positionnent comme des « stratégies d'évitement, de contournement des interdits et tabous sociaux », selon les termes du professeur de linguistique, à travers leurs formes crypto-ludiques, créées si souvent par jeux de mots, traits d'esprit, métaphores et autres procédés linguistiques.

2.3. Le mépris et les injures

Comment parler des champs lexicaux de l'argot sans évoquer le mépris ? En effet, rien de tel qu'un mot argotique pour exprimer la déconsidération. Ainsi, ironique, l'adepte du milieu méprise, sans modération, tout individu ne faisant pas partie de sa caste afin d'affirmer, comme le dit Guiraud, sa supériorité et « le choix volontaire de sa condition ».⁴⁸ Insistons tout de même sur l'ironie du truand qui le différencie de l'homme du peuple dont le mépris est guidé par la jalousie et la haine.

Nous relevons donc une pléthore de termes argotiques méprisants ou teintés d'une dimension péjorative et dévalorisante. Nous en avons déjà distingué quelques-uns tels que *gueule* pour le visage et *truffe* pour le nez (l'animalisation de l'homme étant un procédé de dévalorisation), *bourre* pour le policier (image de l'âne), *fifrelin* pour l'argent sans valeur, sans parler des termes qui désignent la prostituée.

Afin de conférer un aspect dépréciatif à une chose ou à un être, soit l'argotier use de son esprit créatif à travers l'usage de la métaphore, soit il ajoute le fréquent suffixe *-ard* que nous rencontrons par exemple avec *mouchard*, *papelard*, *bonnard*, *raidillard* ou *sauciflard*.

Outre les termes de mépris s'appliquant à quiconque tels que *branque*, *cave*, *demi-sel*, *empafé*, *fumier*, *lèche-train*, *loquedu*, *pante* ou encore *traîne-lattes*, certains champs lexicaux se prêtent particulièrement aux mépris des pégriots. D'un côté, le malfaiteur ne manque pas

⁴⁷ GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La Linguistique*, n°38, p. 5-23.

⁴⁸ GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?, p.48.

d'imagination pour désigner l'homosexuel au moyen de termes argotiques méprisants tels que *empapaouté*, *empétardé*, *englandé*, *fiotte*, *gonzesse*, *jaquette*, *lope*, *pédé*, *pédale*, *pédoque*, *tante* ou *tantouse*. D'un autre côté, les femmes sont également victimes de cette ironie méprisante des hommes du milieu qui les appellent *bonniche*, *gravosse*, *gonzesse*, *greluche*, *midinette*, *môme*, *pépée*, *perruche* et *ravelure*.

Si ces termes sont utilisés par les malfaiteurs pour affirmer leur supériorité par rapport à ces personnes, nous estimons, en revanche, que l'aversion prend le dessus sur l'ironie pour les termes argotiques qui désignent les individus ayant d'autres origines ethniques. Nous rejoignons donc ici l'idée de Guiraud qui qualifie les hommes du milieu de profondément xénophobes. Ainsi nous relevons, dans *Touchez pas au grisbi*, les dénominations raciales suivantes : *amerloque* (américain), *bicot*, *bique*, *crouille*, *crouillat*, *raton* et *tronc* désignent le maghrébin, *bougnoule* (étranger « de couleur »), *chinetoque* (chinois ou asiatique en général), *rabouin* (romanichel) tandis que le méditerranéen est appelé *caraco* (l'italien ou l'espagnol), *espingo* ou *espingouin* (espagnol)

Toutefois, comme Denise François-Geiger⁴⁹, nous croyons qu'il serait dommage de se limiter à une vision diminutive de l'argot en le considérant comme un lexique bêtement outrageant et insultant. Loin de cette conception que l'on pourrait se faire, nous sommes convaincu que l'argot forme une ressource linguistique fascinante qui a d'ailleurs su attirer la curiosité de nombreux écrivains en vertu de ses qualités de créativité et d'esprit.

2.4. Au cœur d'une esthétique de l'oralité

Ce sous-point sera consacré au style familier que Simonin adopte dans l'écriture de *Touchez pas au grisbi* car c'est une esthétique qui accueille volontiers le recours aux termes argotiques. En effet, comme nous l'avons déjà mentionné dans ce travail, Denise François-Geiger déclare que l'auteur ne peut écrire, dans son entièreté, une œuvre en argot. Par conséquent, ce dernier va plutôt insérer son lexique argotique au sein d'une langue dite «

⁴⁹ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1975, « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », Communication et langages, n°27, p.8.

relâchée » et peu académique.

Dans un article⁵⁰, Natacha Levet considère que la transgression stylistique établie par l'oralité est un « écho direct » à la transgression criminelle mise en scène dans les romans noirs. Cette oralité tire son inspiration, d'une part, des auteurs de *hardboiled* américains et, d'autre part, du roman prolétarien qui donne la parole au peuple. De son côté, Céline ébranle la sphère littéraire par sa plume avant-gardiste. Dès lors, nous observons dans les romans noirs français et dans *Touchez pas au grisbi*, une langue oralisée, aussi bien dans son lexique que dans sa syntaxe, favorable au développement de l'argot.

Nous pouvons remarquer, par le biais de plusieurs passages extraits du roman de Simonin, différentes stratégies linguistiques qui permettent de rendre ce style familier et oral :

1) La suppression de la particule négative « ne »

Celle-ci est évidente dans la mesure où elle se présente dès la lecture du titre. Ainsi, souvent mais non systématiquement, Simonin omet la particule négative « ne ».

— Désolée de pas pouvoir t'affranchir, Max ; mais vrai, j'sais rien... et j'suis là à te raconter ma vie !...
Tu vois, c'est toi qui te trompes ; on est toutes les mêmes, des saladières et pas autre chose ! (p.66)

Certains passages illustrent ce caractère non systématique de l'omission de la particule négative « ne », comme nous pouvons le constater dans les extraits suivants :

Quitter la Franchecaille, passer une frontière, dès maintenant, ça devait pas être du tout cuit. Je ne pensais évidemment qu'au départ régulier, cabine première ou clipper. Je ne me sentais plus taillé pour les passages clandestins, les franchissements de défilés dans la neige, les cheminements dans les sierras, les épopées de galvaudeux, quoi ! (p.136)

J'aimais pas ce procédé ; par respect pour Riton d'abord, et aussi parce que je craignais qu'on ne le repêche pas tout de suite. (p.198)

⁵⁰ LEVET Natacha, 2024, « Du polar “amerloque” au roman de langue verte : enjeux génériques du style “roman noir” », Fabula / Les colloques, « Polar et styles d'époque. Styles du roman policier ».

2) Le passé surcomposé

Le second procédé de familiarisation du discours que nous avons relevé est l'utilisation du passé surcomposé. Nous pouvons donc observer certains verbes conjugués avec un double auxiliaire :

Quand je lui ai eu expliqué ce que je voulais, il a rappelé Marinette. (p.88)

Comme nous étions sur une ligne bien fréquentée, et en première, dès que tout le monde a eu calé ses abattis (p.210)

3) Les interrogatives et les relatives construites avec « que »

— Comment que t'as appris qu'il était repassé et que les condés te le mettaient sur le paletot ? (p.94)

Où qu'il est Angelo, le capitaine des gouines ? (p.108)

— Max ! J'ai bonni ça comme autre chose, pour lui filer les flubes... Comment que tu veux, mon pote, que je sache ! (p.200)

4) Les élisions

T'as peut-être eu raison, mais faudrait qu'y se tire vite maintenant, qu'on arrange ce bordel... (p.49)

— T'es pas prudent, Max, qui m'a fait dans l'ascenseur, y a une fumée terrible dans le coin. (p.82)

Il était pas si cave, le gars ; c'aurait fort bien pu m'arriver (p.85)

C'que je comprends pas, c'est l'entrée des caracos dans le cirque ! (p.173)

5) Les interjections

En effet, utiliser des interjections permet de communiquer des réactions involontaires ou des émotions sincères, ce qui en fait une ressource linguistique idéale pour colorer un texte d'oralité.

[...] quant aux limaces, ils les exigeraient en popeline frissonnante, et un chouaye soyeuse, pardon !... (p.45)

— C'est si chaud, Max ? — J'y pense pas, j'ai fait, mais mieux vaut prévoir, hein ? (p.188)

[...] et puis, il a les portugaises un tantinet ensablées, j'te jure. Comme constipé des feuilles, j'ai jamais rencontré son pareil... Tiens ! (p.201)

6) La ponctuation

Enfin, la ponctuation est la dernière stratégie d'oralisation que nous avons identifiée. Comme pour les interjections, l'écrivain peut se servir de la ponctuation en tant que marqueur d'oralité afin de transmettre les sentiments et les émotions des personnages. Dans *Touchez pas au grisbi*, nous constatons que Simonin utilise souvent les points de suspension ou les exclamatives pour parvenir à ces fins.

J'en avais rien à foutre à la fin, de l'amitié... J'en avais clas et reclas d'excuser éternellement tout le monde. Qui me pardonnait, à moi ? Personne ! (p.138)

Je pouvais compter sur vingt berges de durs, raide comme balle... et vingt berges, ça se fait pas sur une jambe ! (p.178)

J'imaginai sa main crispée sur le goudou, dans la poche de son imper, prête sans doute à lui caresser le cervellet au passage à notre petit pote... Qui semblait avoir compris, entre nous ! (p.193)

Combinés, ces différents marqueurs linguistiques permettent donc à Simonin de construire un texte teinté d'oralité au sein duquel l'argot, « artefact de langage populaire oralisé »⁵¹ d'après Natacha Levet, y trouve naturellement sa place.

2.5. L'argot et les catégories grammaticales

Comme nous l'avons signalé dans le premier chapitre de ce travail, l'argot constitue un lexique. Ainsi, l'argot ne possède pas sa propre grammaire ou prononciation qui sont celles de la langue d'usage sur laquelle l'argot se fixe pour créer son vocabulaire. Cependant le

⁵¹ LEVET Natacha, 2024, « Du polar "amerloque" au roman de langue verte : enjeux génériques du style "roman noir" », Fabula / Les colloques, « Polar et styles d'époque. Styles du roman policier ».

lexique de ce langage spécial s'avère être complexe et complet.

En effet, lorsque nous qualifions l'argot de « lexique », nous pouvons penser que seuls des noms communs établissent le vocabulaire de la langue verte. Et pourtant, la création argotique s'étend bien au-delà de cette catégorie grammaticale, bien qu'elle soit la plus représentée dans le lexique argotique. Ainsi, tout de même majoritaires, les noms communs constituent près de 61,5% des termes argotique employés dans *Touchez pas au grisbi* loin devant les verbes qui, eux, correspondent à 20,8% et les adjectifs (7%). Il est donc clair que les noms communs et les verbes représentent l'essentiel du lexique argotique dans le roman de Simonin, formant plus de 80% de ce vocabulaire. Malgré cela, il ne faut pas oublier les autres catégories grammaticales certes moins présentes mais tout aussi importantes.

Ainsi, notons que l'argot possède même ses propres pronoms personnels. En effet, rendre les pronoms personnels incompréhensibles aux personnes extérieures au milieu était un des meilleurs moyens, pour les malfaiteurs, de crypter leurs propos et leurs intentions. Les curieux ne pouvaient alors deviner quel truand était impliqué dans les casses, meurtres ou autres activités criminelles. De cette façon, les pronoms personnels jouissent d'une grande diversité de formes. Les auteurs de *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*⁵² nous offrent un tableau particulièrement intéressant, que nous reprenons ci-dessous et dans lequel nous trouvons les différentes formes sous lesquelles les pronoms personnels se déclinent.

	Moi	Toi	Lui	Nous	Vous	Eux
1	<i>mézigue</i>	<i>tézigue</i>	<i>sézigue</i>	<i>no(s)zigue(s)</i>	<i>vozigue</i>	<i>leur(s)zigue(s)</i>
2	<i>mézigo</i>	<i>tézigo</i>	<i>sézigo</i>	<i>nozi(n)guo</i>	?	?
3	<i>mézi</i>	<i>tézi</i>	<i>sézi</i>	<i>nosis</i>	<i>vosis</i>	?
4	<i>mézière</i>	<i>tézière</i>	<i>sézière</i>	<i>nozière</i>	<i>vozière</i>	<i>sézières</i>
5	<i>messière</i>	<i>tessière</i>	?	?	?	?
6	<i>mes-cols</i>	<i>tes-cols</i>	<i>ses-cols</i>	?	?	?
7	<i>mézingand</i>	<i>tézingand</i>	<i>sézingand</i>	<i>nouzingand</i>	<i>vouzingand</i>	?

⁵² COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

8	?	?	?	nouzailles	vouzailles	sézailles
9	monorgue	tonorgue	sonorgue	notre orgue	?	leur orgue
10	mon gnasse	ton gnasse	son gnasse	nos gnasses	vos gnasses	leur gnasse
11	mon nière	ton nière	son nière	?	votre nière	leur nière
12	maouzi	taouzi	saouzi	?	?	?

Tableau n°7 : Les pronoms personnels argotiques

Parmi ces douze manières d'utiliser les pronoms personnels en argot, nous en retrouvons trois dans *Touchez pas au grisbi*. Simonin utilise les formes suivantes dans son roman : *mézigue*, *tézigue*, *cézigue*, *noszigues*, *mézigo*, *mécolle* et *sécolle*.

Il est intéressant de remarquer la variation orthographique de *cézigue*, *mécolle* et *sécolle*. Il semble, dès lors, utile de rappeler que l'argot est une langue orale, ce qui explique la fréquente polygraphie des termes qui forment son vocabulaire. Ainsi, plusieurs termes argotiques dans *Touchez pas au grisbi* sont écrits de manières différentes par Simonin, au sein du même texte. Parmi ces termes, nous pouvons notamment citer : *Aller au refill/refile* (vomir), *Rambiner/Rembiner* (« réparer », « arranger »), *Rancart/Rencart* (rendez-vous) ou encore *au flan/au flanc* (par hasard). Fermons cette brève parenthèse sur la polygraphie en argot et revenons sur l'utilisation des pronoms personnels argotiques par Simonin.

Datant du XVIII^e siècle, la première série, construite avec le suffixe *-zigue*, est la plus utilisée par l'auteur. Cependant, nous constatons la présence de *mézigo* dont le procédé de formation est attesté au XIX^e siècle par Raspail. Enfin, les formes *mécolle* et *sécolle*, s'inscrivent dans la sixième série qui serait un procédé de création des camelots au début du XX^e siècle, probablement construite sur base de *collants*. Nous remarquons donc que Simonin utilise les formes les plus récentes et délaisse les formations plus anciennes telles que les séries trois et cinq datant du XVI^e siècle ou bien les séries sept et huit qui sont attestées dès le XVII^e siècle.⁵³

Enfin, nous avons également relevé dans le vocabulaire argotique de *Touchez pas au*

⁵³ COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

grisbi des adverbes tels que *bécif* (tout de suite), *fissa* et *presto* (vite), *franco* (franchement), *d'autor* (d'autorité), à *loilpé* (tout nu) ou encore des interjections, à savoir : *maccache* (impossible), *maldonne* (utilisée pour exprimer une incompréhension ou un échec), *pardi* (bien-sûr), *banco* (d'accord) ou *gy* (oui).

3. Les procédés d'argotisation

Dans ce dernier point dédié à l'analyse et à la description de l'argot de Simonin dans *Touchez pas au grisbi*, nous nous focaliserons sur les procédés que l'auteur a mis en œuvre afin de façonner son lexique argotique.

3.1 Une langue singulière par son authenticité

Le premier aspect de la création lexicale argotique que nous aimerions aborder est l'originalité de la langue. Sur ce point, nous avons décidé d'opposer le mode opératoire de Simonin à celui d'auteurs tels que Frédéric Dard ou Louis-Ferdinand Céline ayant, par leurs plumes, marqué le paysage littéraire argotique.

D'un côté, Frédéric Dard doit le succès de sa célèbre série des San-Antonio, longue de cent cinquante romans, à l'utilisation de nombreuses ressources du français baroque. Ainsi, au moyen de ses jeux de mots, de ses calembours, de ses contrepèteries et de ses néologismes, Frédéric Dard innove et déforme ; il joue avec la langue. Parmi ses divers procédés linguistiques, nous constatons également la présence de l'argot dans ses romans. Cependant, les connaissances argotiques de Frédéric Dard se montrent plus fragiles que ses capacités déformatrices et innovatrices. En effet, les propos de Jacques Cellard nous laissent penser que le créateur du commissaire San-Antonio semble quelquefois manier l'argot maladroitement.

L'argot tient sa place dans ce concert décousu. Elle n'est pas dominante comme dans les « polars »

d'Auguste Le Breton (*Du rififi chez les hommes*, 1976), ou d'Albert Simonin (*Touchez pas au grisbi*, 1953). Et l'argot de San-Antonio, qu'on devine plus lyonnais que parisien, n'est pas toujours exempt d'erreurs de détail.⁵⁴

D'un autre côté, comment évoquer l'élaboration d'un langage personnalisé sans parler de Louis-Ferdinand Céline ? Ainsi, selon Guiraud, l'auteur de *Voyage au bout de la nuit* se construit une langue « entièrement personnelle » qui emprunte son esprit acerbe à l'argot. Nous pouvons, dès lors, parler d'argot dans l'œuvre de Céline tandis que ce dernier n'ait été traversé d'aucune intention argotique. L'œuvre de Céline est argotique dans son inspiration et dans son tempérament plus que dans son lexique.

Si ces deux auteurs ne font qu'un usage minime de l'argot dans leurs œuvres, nous les retrouvons cependant dans plusieurs ouvrages dédiés à l'argot. En fait, Dard et Céline intriguent par leur langage stylisé et personnalisé dans lequel l'argot y prend part. Cette caractérisation de la langue s'opère dans une logique de révolte et de critique du système.

Contemporain de ces deux figures, Simonin s'en différencie. En effet, unique par la qualité de son argot, la langue de Simonin n'est aucunement individualisée. À vrai dire, l'objectif de Simonin est à l'opposé de Dard et Céline. Ainsi, il ne cherche pas à mettre en place un « argot très perso »⁵⁵, au contraire, il veut imiter le langage des malfaiteurs afin de conférer à son roman une couleur réaliste. Simonin utilise l'argot qu'il a entendu notamment lorsqu'il était chauffeur de taxi de nuit à Paris. Son but n'est pas de jouer avec la langue et de la déformer à la manière de Frédéric Dard, mais plutôt de rendre un parler avec le plus d'authenticité possible, grâce à l'usage étendu de l'argot ancien, afin d'immerger au mieux le lecteur dans l'atmosphère mafieuse. Avec Simonin, l'argot devient un miroir offrant le reflet d'une façon de penser et d'une perception de la réalité plutôt qu'une simple ressource linguistique permettant de styliser sa langue en vue de l'expression d'une certaine révolte.

Contrairement à Frédéric Dard qui n'hésite pas à innover et à recourir à la néologie dans ses romans, Simonin n'invente rien. En tant qu'argotier confirmé, ce dernier préfère, comme nous l'avons mis en lumière avec le terme *grisbi*, récupérer des termes argotiques

⁵⁴ CELLARD Jacques, 1985, *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*, Paris, Éditions Mazarine, p.427.

⁵⁵ Formulation utilisée par Jacques Cellard dans son *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours* pour qualifier la langue de Frédéric Dard.

oubliés lorsqu'un renouvellement lexical s'impose plutôt que de procéder à la néologie.

Ainsi, là où certains rendent leur langue unique par la déconstruction et l'artificialisation, le génie de Simonin se manifeste dans la mesure où sa singularité découle simplement d'une authenticité inégalée.

3.2. Les figures de styles

Comme nous l'avons expliqué précédemment dans ce travail, l'argot multiplie les procédés de création, ou plutôt de renouvellement, de son lexique afin de conserver son caractère hermétique et mystérieux. Ainsi, nous analyserons ici les figures de style les plus utilisées dans le vocabulaire argotique de *Touchez pas au grisbi*. Cependant, rappelons également que l'argot n'invente rien dans la mesure où son vocabulaire prend ses racines dans le vocabulaire de la langue générale dont les argotiers déforment les mots. Dès lors, l'unique création et invention de l'argot réside dans son ingéniosité métaphorique.

3.2.1. La déformation sémantique

Cette ingéniosité métaphorique, nous la retrouvons dans le roman de Simonin. En effet, la métaphore est l'apanage de l'argot ancien, c'est-à-dire des malfaiteurs, dont l'élaboration du vocabulaire repose essentiellement sur la déformation sémantique. Et, comme nous l'avons analysé, Simonin confère une place considérable à l'argot ancien dans *Touchez pas au grisbi*. Dès lors nous pouvons relever quelques termes métaphoriques de l'argot ancien tels que *coton* (*c'est coton* signifie « c'est difficile »). Cet emploi métaphorique provient des tisserands pour qui le coton représentait une contrainte), *feuilles* (oreilles), *louche* (main), *quilles* (jambes), *rond* (sou) ou *tarte* (gifle) sont des emplois métaphoriques basés sur l'analogie de forme, le *raisin* ou *raisiné* désigne le sang selon une analogie de couleur, *refroidir* (tuer) car la mort retire au corps vivant sa chaleur ou encore *fagot* qui désigne un forçat, ces derniers étant groupés comme des fagots.

L'argot, étant un langage expressif et technique, se caractérise donc par un vocabulaire imagé. Ainsi, les argotiers n'ont jamais cessé de démontrer leur imagination dans la création métaphorique que l'on distingue également dans l'argot moderne. De manière non-exhaustive, nous pouvons citer ces termes relevant aussi d'un emploi métaphorique : *sabord* (oeil), *écluser* (boire), *lattes* (jambes), *poire* (tête), *valda* (balle de fusil), *traîneau* (voiture), *portugaises* (« oreilles », analogie de forme avec les huîtres portugaises), *trappe* (bouche) ou encore *emmerder* (« ennuyer » ou « mépriser »).

De surcroît, d'autres figures de style permettent la déformation sémantique, notamment la métonymie. Si la métaphore repose sur un rapport de ressemblance entre deux réalités, la métonymie rapproche deux notions selon une relation logique. Ainsi un *valseur* est un postérieur, un *sac* renvoie à de l'argent en désignant le contenu par le contenant, *lourde* est un emploi métonymique de l'adjectif pour désigner la porte, le *calibre* est une arme à feu (désignée par le diamètre du projectile avec l'ellipse du chiffre), les *joyeuses* sont les testicules ou encore *couper le sifflet à quelqu'un* (faire taire quelqu'un) est un emploi métonymique de l'objet, mis en relation avec le gosier humain.

Enfin, nous aimerions également mentionner les nombreuses animalisations de l'être humain utilisées par Simonin. En effet, comparer l'Homme à un animal est un moyen fréquent en argot pour transmettre une nuance de mépris. Ces animalisations concernent souvent les parties du corps humain avec des mots comme *abattis*, *gueule*, *pattes*, *queue*, *tarin* ou *truffe*. Mais parfois, l'individu est directement comparé à l'animal comme nous pouvons le lire dans cet extrait :

Le plus grand, un secco, du genre osseux qui me débecte le plus, c'était le Ramon. Sa gueule de chèvre vicieuse et son costard gris souris m'ont aussitôt semblé deux cibles idéales. Faudrait, je le sentais, lui passer au moins deux chargeurs pleins dans le coffret et dans le cassis, rien que pour la joie de faire ricocher les balles sur les os, dans tous les sens ! Le Miquel, il me plaisait bien aussi, ce trapu au front bas, dont je distinguais les tifs raides comme crin, mais brillantines au maximum. Il devait y avoir des bûcherons et des charbonniers chez ses grands dabs, des hommes des bois ! Cézigue, son genre sanglier recommandait de le toucher au foie, avec du gros calibre. (p.191)

Si l'animalisation est un procédé récurrent pour dévaloriser une chose ou un individu, au contraire, l'humanisation confère de l'importance comme nous pouvons l'apercevoir dans cet extrait qui a retenu notre attention :

Ils disaient vrai tous les deux ; l'un et l'autre également prêts à tout pour le grisbi. Eux et leurs petits potes. Pareils Angelo-la-Tante et Josy-la-Peau de-Vache ; pareils Ali-le-Fumier et ses ordures d'espingos ; pareil Riton qu'avait même pas su se tenir en homme avec sa môme, dès qu'il s'était senti assez de grisbi ; pareils Marco et sa petite Wanda, si honnête, mais qu'hésitait pas à se faire enjambrer par le bonhomme grisbi ! pareille aussi la môme Lulu sans doute, qu'attendait patiemment chez moi que je rabatte, avec mon grisbi ! (p.238)

En le qualifiant de *bonhomme grisbi*, Simonin confirme la puissance et l'influence de cet argent autour duquel s'articulent les activités du milieu. Dépassant ainsi sa condition d'objet inanimé, Simonin élève le *grisbi* à un niveau de considération comparable, voire supérieur, aux personnages du récit.

3.2.2. La déformation morphologique

La déformation morphologique se développe surtout à partir du XIX^e siècle, c'est-à-dire dans l'argot moderne. Pourtant, comme cet argot moderne, l'argot ancien pratique la substitution formelle par la suffixation. En effet, certains suffixes d'origines dialectales détiennent une valeur sémantique et s'appliquent dans l'argot du milieu. Dans *Touchez pas au grisbi*, nous trouvons quelques-uns de ces termes créés suivant cette « suffixation sémantique » tels que *boutanche* (-anche), *bidoche* et *filocher* (-oche), *lansquiner* (-quin) ou encore *papelard* (-ard). Mais il est clair que la suffixation, comme la déformation morphologique en général, s'intensifie dans l'argot moderne. La suffixation devient alors, selon les propos de Guiraud, « entièrement libre » et ne se limite plus à certains suffixes dialectaux. Les suffixes se multiplient, selon Sainéan, de façon « fantaisiste et arbitraire » contrairement au procédé « conscient et systématique » de l'argot ancien. Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi*, Simonin tire parti de cette grande diversité de suffixes selon cette tendance « aventureuse »⁵⁶ de l'argot moderne. Parmi ces termes, nous pouvons citer : *duraille*, *joncaille*, *muraille*, *poiscaille* et *truandaille* (-aille⁵⁷), *barbouse*, *matouser*, *piquouse* et *tantouse* (-ouse), *salingue* et *sourdingue* (-ingue), *Amerloque* et *pédoque* (-oque), *carambouiller* et *pestouille* (-ouille),

⁵⁶ Terme utilisé par Lazare Sainéan dans son ouvrage *L'argot ancien* pour désigner les allures de l'argot moderne « qui se prêtent mal à un classement méthodique. »

⁵⁷ Bien que le suffixe -aille soit d'origine dialectale et pourvu d'un sens, Guiraud nous explique dans son ouvrage *L'argot* que certains de ces premiers suffixes parasites que nous retrouvons dans l'argot ancien sont employés « comme de simples éléments déformateurs » dans l'argot moderne.

marloupin (-pin), *jalmince* (-mince), *Chinetoque* (-toc), *mistoufle* (-oufle), *seulabre* (-abre), et bien d'autres.

Le second procédé de déformation formelle souvent utilisé par Simonin dans *Touchez pas au grisbi* est la troncation. Cette dernière peut s'effectuer soit sous la forme de l'apocope, qui consiste à supprimer la fin du terme, soit sous la forme de l'aphérèse qui porte son élision sur le début du terme.

Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi* nous pouvons relever de nombreuses apocopes telles que *artiche* (artichaut⁵⁸), *bada* (badaboum), *bing* (bignouf), *blase* (blason), *bourre* (bourrique), *came* (camelote), *flingue* (flingot), *indic* (indicateur), *page* (pageot) ou encore *pédé* (pédéraste). Notons également la complexité de certains termes tels que *lope* qui est une apocope de *lopaille*, ce dernier étant le largonji de *copaille* obtenu par une suffixation péjorative de « copain ». Les argots à clé tels que le largonji, le louchebem ou le javanais sont également un procédé de substitution formelle. Cependant, nous ne nous attarderons plus sur ces codes qui ont déjà fait l'objet d'une analyse plus approfondie précédemment dans ce travail.

Moins nombreuses que les troncations par apocope, dont les quelques termes que nous avons cités ne représentent qu'un aperçu, nous trouvons dans le roman de Simonin des cas de troncation par aphérèse comme l'attestent ces termes : *bougnat* (charbougnat), *gniouf* (bignouf), *nénesse* (aphérèse et redoublement de *ménasse*), *perlout* (Semperlout) et *troquet* (mastroquet). Aussi, certains termes peuvent être doublement tronqués, comme nous pouvons le remarquer avec le terme *strass* qui est à la fois une aphérèse et une apocope du mot « administration ».

Si la troncation est un procédé couramment employé dans l'argot moderne, Guiraud souligne tout de même dans son ouvrage *L'argot* que Vidocq propose une vingtaine de lexies créées par la troncation. Parmi celles-ci, nous trouvons dans *Touchez pas au grisbi* les termes *d'autor* (d'autorité), *châsses* (châssants) et *à perpète* (à perpétuité). Ces termes d'argot ancien

⁵⁸ Concernant les apocopes et les aphérèses mentionnées, les termes placés entre parenthèses ne sont pas les traductions du terme relevé mais le terme ayant subi la troncation en question. Ici, *artiche* est l'apocope de *artichaut* qui est une métaphore signifiant l'argent.

font alors partie des premiers qui apparaissent dans l'argot selon le procédé de la troncation.

3.3. L'influence des autres langues et les emprunts

Précédemment, nous avons remarqué que les termes d'argot pouvaient provenir de divers parlers, dialectes ou langues. Ainsi, parmi les lexies argotiques relevées dans le roman de Simonin, 145 proviennent, ou plutôt proviendraient (la provenance d'un terme argotique est souvent obscure et donc hypothétique), d'autres langues. Les influences extérieures représenteraient alors environ 20% des termes argotiques présents dans *Touchez pas au grisbi*.

D'une part, l'argot ancien emprunte soit aux argots étrangers tels que le fourbesque (argot italien), la germania (l'argot espagnol) le calão (argot portugais) ou le slang (argot anglais) soit développe son vocabulaire selon des sources dialectales. En effet, les dialectes de France ont contribué à l'alimentation et au renouvellement du lexique argotique. Dans *Touchez pas au grisbi*, nous trouvons quelques termes d'argot ancien dont les origines découlent d'un patois, par exemple : *baratin* et *vanne* (provençal), *froc* (francique), *jaffe* (gaulois), *pante* (mot du Sud-Est), *trèpe* (savoyard) ou *turbiner* (Nord de la France).

D'autre part, si près de 20% de l'argot dans *Touchez pas au grisbi* provient d'ailleurs c'est par l'utilisation de l'argot moderne. En effet, nous avons observé que Simonin ne s'est pas limité à l'emploi de l'argot des malfaiteurs. Ainsi, une grande partie de son lexique argotique date du XIX^e et du XX^e siècle. L'argot moderne, contrairement à l'argot ancien, emprunte beaucoup. Cela est lié aux contacts établis entre plusieurs populations en France, notamment par les guerres et les immigrations que ces siècles ont connues. Cette ouverture au monde extérieur permet de nombreux emprunts à l'anglais, à l'italien, à l'espagnol, à l'allemand, à l'arabe ou encore au gitan dont nous présentons quelques exemples dans le tableau n°6 lorsque nous avons procédé à l'analyse de l'argot moderne dans le roman de Simonin. Outre ces nombreux emprunts aux langues étrangères, l'argot moderne recourt abondamment aux provincialismes comme l'argot ancien. Dès lors, nous pouvons relever quelques termes qui illustrent cette influence indigène des dialectes dans l'argot moderne de

Touchez pas au grisbi. Le provençal donne les termes *baccara*, *baleste*, *comacos*, *fader*, *fourguer* et *tortore*, du picard proviendraient *arnaque*, *bagnole*, *burnes*, *gambilles*, *gaviot* et *mahousse*, le normand donne *blèche*, *charre* et *gouine*, le poitevin est à l'origine des termes *loupiote* et *riper*, auxquels nous pouvons ajouter une série de termes de provenances dialectales tels que *bicher*, *bignole*, *castagne*, *claper*, *fiotte*, *gail*, *marida*, et bien d'autres.

3.4. Les locutions

L'argot est souvent qualifié de lexique, mais c'est aussi un langage imagé qui offre de nombreuses locutions et expressions. Nous avons observé dans ce travail que l'argot était un lexique complexe, formé de noms mais également d'autres catégories grammaticales telles que des adverbes, des interjections ou encore des pronoms personnels. Néanmoins, par ces locutions, l'argot dépasse, en quelque sorte, son statut de lexique. Plus qu'une simple lexie, les locutions mettent à disposition un autre moyen à l'argotier de s'adonner à son goût pour les jeux d'esprit et les emplois métaphoriques ou ironiques. Ainsi, dans *Touchez pas au grisbi* nous avons identifié 68 locutions argotiques. Parmi celles-ci, nous pouvons en relever quelques-unes telles que *battre à Niort* (nier) construite sur un jeu de mots entre « nier » et « Niort », *rouler les mécaniques* qui signifie « marcher en roulant les épaules », *la mettre en veilleuse* (se taire) est une création des chauffeurs de taxi qui désirent échapper à l'attention de la police, *en avoir épais* qui signifie avoir des regrets est une expression utilisée par des ouvriers qui travaillent avec précision tels que les tailleurs de pierres ou les métallurgistes, *ne pas mettre les chaussettes à la fenêtre* est une création des femmes de maisons qui signifie être ravi d'un acte amoureux avec un nouveau partenaire ou encore *mettre les adjas* (s'enfuir) qui trouve sa source dans le terme romani *dja* signifiant « va ! ».

CHAPITRE 4 : ANALYSE DE L'EMPLOI DE L'ARGOT DANS «TOUCHEZ PAS AU GRISBI»

L'analyse des lexies argotiques à laquelle nous nous sommes livré dans le chapitre précédent a révélé une cohérence dans la construction de l'argot utilisé par Simonin. En effet,

Touchez pas au grisbi étant un roman de truands parisiens du XX^e, on y trouve logiquement de l'argot ancien, propre aux malfaiteurs, qui s'illustre dans les champs lexicaux qui représentent les réalités de leur quotidien, mélangé à de l'argot parisien et de l'argot moderne du XIX^e et XX^e siècles.

Dans ce dernier chapitre, nous nous intéresserons à l'emploi de cet argot dans le roman. À travers l'analyse d'extraits, nous tenterons alors de découvrir si, comme pour son élaboration, l'argot jouit d'un maniement authentique et cohérent que ce soit par le narrateur ou par les personnages.

1. Un emploi non-systématique de l'argot

Lorsque nous lisons le roman de Simonin, nous nous apercevons rapidement que l'emploi de l'argot n'y est pas systématique. Par exemple, nous pouvons trouver les termes *bagnole*, *charrette*, *hotte*, *tire*, *traîneau* et *traction* mais, parfois, nous lisons aussi le terme français « voiture ».

Droit, il fonçait vers le bar, tout seul au volant de sa traction. J'ai quand même gaffé avant de démarrer, si une autre voiture l'escortait pas. Le temps de franchir le carrefour et de m'engager dans la montée, Ramon était déjà descendu de sa hotte. (p.224)

Cette utilisation non-systématique nous invite donc à nous questionner sur les fonctions du vocabulaire argotique dans le roman. Constitue-t-il une simple alternative synonymique au vocabulaire français, et inversement ? Simonin choisit-il la forme de façon hasardeuse ou bien l'emploi de l'argot est-il raisonné ?

Nous devons alors rappeler les propos de Denise François-Geiger qui affirme qu'il est difficile de rencontrer un texte entièrement rédigé au moyen du vocabulaire argotique, ce dernier n'étant qu'un fond lexical qui se développe au sein d'une langue commune qui lui sert de base⁵⁹. Cependant, le fait de rencontrer un même signifié tantôt sous la forme

⁵⁹ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1975, « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », Communication et langages, n°27, p. 5-27.

argotique et tantôt sous la forme de la langue commune (ici le français) nous pousse à nous interroger, dans ce chapitre, sur les raisons qui motivent Simonin à privilégier une forme au détriment d'une autre.

1.1. L'argot dans la relation entre l'auteur et le lecteur

Dans son article⁶⁰, Dávid Szabo propose une analyse intéressante des fonctions de l'argot chez Simonin. Nous avons pris appui sur ce travail afin de développer les propos qui suivent dans ce point.

Ainsi, Szabo est frappé par la cohabitation, dans *Touchez pas au grisbi*, d'un style littéraire « au sens traditionnel du terme » et de la fréquence des termes argotiques. Cette omniprésence de l'argot pourrait servir à compliquer la compréhension de certaines parties du texte pour les lecteurs non initiés au langage de la pègre. L'argot dans *Touchez pas au grisbi* prendrait alors une fonction cryptique, caractéristique de l'argot des malfaiteurs. Cependant, vouloir crypter le texte semble assez paradoxal pour un auteur de polar qui aurait plutôt intérêt à être compris par un cercle de lecteurs le plus vaste possible. Dès lors, Simonin a réalisé un glossaire argotique à la fin de son roman, « pour faciliter aux caves la compréhension de ce qui précède ». Notons tout de même que ce glossaire est loin d'être exhaustif et n'offre qu'un minimum de termes nécessaires aux non-affranchis. De plus, la stratégie du glossaire en fin d'ouvrage, plutôt que d'utiliser des notes de bas de pages, peut rapidement décourager le lecteur par les incessantes vérifications. Ainsi, Szabo estime que la réalisation de ce glossaire n'est pas suffisante pour reconnaître une réelle préoccupation quant à la compréhension de son texte par un public large. De son côté, selon Charlotte Andrieux, « Simonin joue avec son lecteur au jeu du crypté/décrypté » en ne mettant à disposition qu'une partie des clés de la compréhension.

Quant à nous, nous pensons que Simonin a mis en place une seconde stratégie pour faciliter la compréhension de certains passages de son roman. Ainsi, nous avons remarqué

⁶⁰ SZABÓ Dávid, 2018, « L'argot dans la littérature : masque du discours ou signe de complicité ? », *Les masques du discours*, p. 67-79.

que, si les termes de la langue académique se partagent le texte avec le vocabulaire argotique, quelquefois, ceux-ci se retrouvent quasiment juxtaposés dans le texte pour désigner un même signifié. Ces extraits illustrent la proximité qui peut exister entre une lexie argotique et sa traduction française.

Il existe des gens, paraît-il, que ça déprime de s'éveiller dans une chambre inconnue. Moi, qui ai dormi dans pas mal de carrées, souvent, au contraire, en ouvrant les châsses sur un décor nouveau, ça me file l'impression de repartir à zéro, d'être au premier épisode d'une vie moins tarte, sans complications, pleine de réussites surprenantes. (p.39)

Il a pas bêché, pas protesté, quand j'ai parlé de deux briques. (p.148)

— Montez, il a fait à voix haute, les lourdes sont bouclées. Au point où nous en étions, la discrétion avait plus cours. Si des mecs nous attendaient derrière les portes, en moins de rien, il allait y avoir du potin dans la strass. (p.160)

Ils ont pas eu beau schpile, les alevins. Pour sa représentation d'adieu, le même Max a sorti le grand jeu. (p.239)

Dès lors, bien que la fonction cryptologique soit identifiable dans la relation entre l'auteur et le lecteur, elle ne demeure pas la fonction principale en raison des deux moyens mis en œuvre par Simonin pour aider, dans une certaine mesure, le lecteur en difficulté. L'usage de l'argot ne servirait donc pas à crypter le message, comme l'affirme Szabo, mais servirait davantage à trier le lectorat révélant ainsi une fonction identitaire. À travers l'utilisation de ce langage argotique, Simonin renforce ses liens avec l'ensemble des lecteurs pour qui la compréhension de l'argot ne pose pas de problème. Ainsi, l'auteur et ses lecteurs marquent leur adhésion à une communauté en dissuadant les non-affranchis ne maîtrisant pas ce langage obscur. Toutefois, comme nous l'avons observé, Simonin offre des clés, certes incomplètes, aux « caves ». Par conséquent, selon Charlotte Andrieux, le texte de Simonin est également à la portée du lecteur néophyte dans la mesure où ce dernier n'est pas tenu de comprendre tous les mots de l'œuvre pour pouvoir l'apprécier. En effet, Andrieux souligne que l'intelligibilité de l'ensemble du vocabulaire argotique importe moins que ce que l'on ressent lorsque nous les lisons. Simonin plonge le lecteur en immersion dans une atmosphère révélant la mentalité des malfaiteurs à laquelle le lecteur non-initié à l'argot profite inévitablement.

1.2. L'argot et le narrateur

Dans la littérature, l'argot a souvent été utilisé dans les répliques des personnages du bas peuple pour donner une impression de réalisme, notamment dans l'œuvre de Victor Hugo, Eugène Sue ou encore Honoré de Balzac. En revanche, la narration en argot, avec une prise en charge de l'argot par le narrateur, est un cas rare voire exceptionnel. Dans *Touchez pas au grisbi*, le narrateur est incarné par un malfaiteur : Max le menteur. Ainsi, en plaçant la narration dans la bouche d'un membre expérimenté du milieu, Simonin, fidèle à son désir d'authenticité, truffe la narration d'argot. De cette manière, il se détache des auteurs romantiques et réalistes qui cherchent à se distancier de leurs personnages argotiers en ne faisant qu'un usage « sporadique » de l'argot et uniquement au sein des dialogues.⁶¹ En effet, comme l'affirme Charlotte Andrieux, Simonin ne manie pas seulement l'argot par l'intermédiaire des personnages de son roman. L'argot, dans *Touchez pas au grisbi*, n'incarne pas un simple outil linguistique permettant de conférer aux dialogues un aspect réaliste. Plus que ça, le roman de Simonin est écrit et pensé en argot et est, ainsi, omniprésent dans la narration du texte.

Il me restait à me tirer discrètement pour éviter l'invitation de Marinette, qui allait encore me servir un déjeuner à m'anesthésier pendant deux heures. En me rendant chez Lili, je gambergeais sur la drôlerie de la situation, l'étrangeté du turbin que j'étais obligé de faire. Un condé passant la revue de ses indics, et mézigue, c'était presque le même blot. Pas tout à fait, parce que ces messieurs de la maison j't'arquepince, ils devaient avoir plus de facilité. A preuve que je me suis cassé le nez à la lourde de Lili. Normalement, je peux le dire sans prétention, elle aurait dû m'attendre. Tintin ! j'avais beau carillonner, personne bougeait dans la case ! C'est une voisine qui m'a prévenu. (p.122)

Seulement, on pouvait difficilement l'escamoter, Riton, sans affranchir Annette sa frangine, et sur la discrétion des gonzesses, j'avais plus lerche d'illusions. Même Nana, on la tenait à l'écart de ce coup foireux ; je la connaissais trop bandeuse pour pouvoir m'y fier. La plus régulière, dès qu'elle prend un matz à la chouette, faut qu'elle lui raconte sa vie ; là est le péril. J'ai repris les canards, pour tuer le temps. Je me croûtonnais à mort. Le va-et-vient, dans la taule, des gonzes et des mistonnes, chacun préoccupé de sa petite idée fixe, les uns de reluire au mieux, les autres d'affurer le grisbi maximum, me donnait cette impression étourdissante que j'ai souvent ressentie dans les gares de province, en regardant les gens se casser dans toutes les directions avec leurs petits bagages, vers des trucs qui les attirent mais qu'on a toujours peine à imaginer, sauf bien sûr pour ceux qu'on voit déambuler en bandes inquiètes avec une mastard couronne en perles violettes « A notre tante regrettée »... (p.176)

⁶¹ ANDRIEUX Charlotte, 2018, «Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du "mitan" parisien dans le polar à la française, à l'usage des "non-affranchis" et des "gambergeologues avertis" », La marginalité dans le roman populaire, p. 183-202.

Ces deux extraits illustrent l'usage fréquent de l'argot par le narrateur. De plus, l'argot utilisé par le narrateur n'est pas seulement l'argot moderne, ou commun, pouvant être compris plus facilement par les lecteurs. Simonin charge d'argot ancien la langue de son truand narrateur. Ainsi, dans les deux passages ci-dessus, nous pouvons relever les mots d'argot ancien suivants : *condé*, *mézigue*, *blot*, *arquepincer*, *lourde*, *affranchir*, *frangine*, *gonze(sse)*, *taule*, *affurer*, *truc* et *tante*.

C'est par cet emploi abondant de termes argotiques par le narrateur que le roman de Simonin est unique. En effet, la majeure partie des occurrences argotiques se présentent, à vrai dire, dans la narration. D'ailleurs, de nombreux termes parmi lesquels nous pouvons citer de manière non-exhaustive *limace* (chemise), *page* (lit), *barbiquet* (jeune souteneur), *louche* (main), *jactance* (parole), *bouille* (visage), *talbin* (billet), *blot* (prix), *lardeuss* (pardessus) ou encore *bada* (chapeau) ne sont utilisés que par le narrateur et non par les personnages. D'un autre côté, si nous nous penchons sur les dix lexies argotiques les plus utilisées dans *Touchez pas au grisbi*, nous constatons qu'elles sont surtout employées par Max le menteur, dans la narration (ou dans ses répliques).

Termes argotiques les plus employés dans le roman	Occurrences totales dans le roman	Occurrences énoncées par Max le menteur
<i>Môme</i>	80	72
<i>Filer</i>	64	57
<i>Gonze(sse)</i>	63	57
<i>Tirer (se)</i>	49	36
<i>Pote</i>	48	38
<i>Affranchir</i>	37	32
<i>Condé</i>	34	32
<i>Poulet</i>	34	27
<i>Cave</i>	32	26
<i>Mézigue</i>	31	31

Ce tableau nous prouve donc que la prise en charge de l'argot par le narrateur n'est pas insignifiante. Simonin confie la narration de *Touchez pas au grisbi* à un narrateur, argotier et membre du milieu, qui se plaît à employer l'argot sans pudeur, de manière authentique et non calculée ou traduite sur base du français. Par cette entreprise, Simonin se montre novateur dans la sphère littéraire en assumant pleinement l'usage de ce langage dans son roman.

1.3. L'argot et les personnages

L'analyse de l'emploi de l'argot dans *Touchez pas au grisbi* ne peut se faire, ni même s'imaginer, sans examiner la manipulation du langage argotique par les différents personnages du roman. En effet, dans *Touchez pas au grisbi*, le narrateur n'est pas le seul à maîtriser la langue verte. L'argot trouve également sa place dans les répliques des multiples protagonistes.

Pour procéder à cette analyse, nous diviserons les personnages en trois groupes, à savoir : les affranchis (les malfaiteurs), les caves et les femmes.

1.3.1. Les affranchis

La première catégorie de personnages sur laquelle nous nous sommes penché est la caste des malfaiteurs. Notons que nous incluons dans ce groupe le Gros Pierrot, tenancier du Mystific, car ce dernier, ami de Max et Riton, entretient des liens étroits avec le milieu.

Le roman de Simonin met en scène une multitude de malfaiteurs que nous pouvons scinder en sous-groupes. En effet, ceux-ci ne partagent pas tous les mêmes caractéristiques. Nous distinguons, d'une part, les truands expérimentés, appartenant à la vieille école, tels que Max le menteur, Riton (ami de Max) ainsi que le Gros Pierrot. D'autre part, il y a les jeunes malfrats de la bande d'Angelo (bande adverse à celle de Max) comme Marco, Fifi-le-Dingue ou encore Henri-les-Gants-Blancs. Nous pouvons également discerner des malfaiteurs aux

origines étrangères tels que Ali et Kabeb auxquels nous pouvons ajouter Miquel et Ramon, deux truands espagnols sans attache avec le milieu.

Sans surprise, les aînés du milieu maîtrisent l'argot et l'utilisent souvent dans leurs répliques. Nous avons analysé précédemment le langage de Max le menteur, le narrateur, dans lequel l'argot y prend une place plus que significative. De même, son acolyte Riton recourt constamment à l'argot lorsqu'il s'exprime.

Tout se mêlait dans mon esprit. Pierrot a dû me secouer dur pour que j'aille au téléphone. Ça n'arrangeait rien, cette vape, parce qu'au bout du fil, Riton s'impatiait. — Je voulais être sûr qu'il n'y avait pas de coup fourré, il m'a expliqué, je voulais entendre ta voix, parce que ta petite môme qui s'amène comme ça, sans me connaître, mais un peu rencardée quand même, hein ! ça aurait pu être encore un vanne. — Elle est repartie ? — Penses-tu... Elle est contre moi dans la cabine ; tant que j'étais sûr de rien, je l'ai pas languée. — Tu lui as pas fait trop peur ? — Un petit rien quand même... Hein, mignonne... Rassurés l'un et l'autre, ils devaient commencer à frotter. J'entendais Nana rire de la gorge comme une tourterelle. [...] Vingt-cinq minutes plus tard j'entrais dans Romainville. En filant un coup de phare, je les ai découverts qui m'attendaient, planqués tous les deux dans un coin d'ombre au pied du château d'eau, pareils à des mômes du coin occupés au jeu de touche-pipi, en se roulant des saucisses. — J'ai pas voulu remonter chez ma frangine, m'a expliqué Riton. Nana, elle semblait gênée, quand même ! (p.92)

Il changeait de frime, Riton, depuis le début de la conversation. Son teint, plutôt coloré d'habitude, pâlisait. Il a eu un curieux rictus de la bouche, une grimace rapide et vilaine au possible, avant de dire : — Le rôle de la peau de vache, qu'elle joue... Le rôle de l'ordure. — Vous étiez en pétard ? j'ai demandé, pour l'aider. — Penses-tu, même pas ! — Alors ? — Alors ? Alors, Max, faut que je te dise tout, j'ai plus le droit de te cacher les choses... Je suis le dernier des cavillons, le dernier des paumés, la reine des cloches et, je te le dis, la reine des salopes aussi, pas un homme ! Il avait à peine élevé le ton, mais à sa manière d'articuler les mots, à sa façon de se rabaisser devant moi, je comprenais qu'il souffrait drôlement. Il a repris vite, craignant sans doute de ne pas pouvoir dire : — Avec Josy, je me suis tenu comme un cave... Je l'ai prise à la bonne ; j'étais en confiance. Elle sait tout. — Tout ? Faut me dire quand même quoi, Riton ? Osant plus lever les yeux sur moi, il regardait son whisky qu'il faisait tourner dans son verre. — Oui, j'en étais venu à l'affranchir de tout, comme les pantes font avec leurs gonzesses, le soir à la rentrée de leur turbin, en leur expliquant les affaires en train, les chances qu'ils ont de prendre de l'oseille bientôt... Pour les faire patienter sans doute, qu'elles se tirent pas... — Et tu lui as dit quoi, à Josy ? — Tout, que je te dis. — Notre truc aussi, Riton ? Il a fait oui de la tête, et on s'est tus. (p.94)

Ces deux extraits dévoilent le vocabulaire que deux membres du milieu emploient lorsqu'ils communiquent ensemble. Ainsi, dans ce dialogue entre Max le menteur et Riton, nous relevons une série de termes argotiques dont plusieurs appartiennent à l'argot ancien (*vanne*, *môme*, *rencarder*, *planquer*, *frangine*, *frime*, *cave*, *affranchir*, *pante*, *gonzesse* et *truc*).

Comme Max le menteur et Riton, le Gros Pierrot est un argotier confirmé ainsi qu'un connaisseur de l'argot ancien. Cependant, l'emploi de termes d'argot ancien semble moins fréquent que chez ses amis malfaiteurs Max et Riton. En effet, le Gros Pierrot n'est pas un malfrat. Nous observons tout de même qu'il a connaissance de ce langage, comme l'illustrent les extraits suivants, car il fréquente d'ordinaire les membres du milieu qui côtoient la maison close dont il est le tenancier.

La tortore tenait une telle place dans l'existence de Pierrot, que refuser de jaffer en sa compagnie lui apparaissait comme un affront mortel ; il restait de l'époque où on prenait le temps de vivre, de déguster les choses. Je devais accepter. J'ai prévenu : — Il me faudra en plus un caoua un peu corsé, j'ai encore à sortir... je turbine à la tâche en ce moment ! — Sérieux ? Ça le démontait visiblement, Pierrot, qu'à mon âge, j'en sois encore à jouer les patrouilleurs de l'aube. Il m'a pas caché sa façon de penser. — T'as pas été raisonnable, Max, qu'il me reprochait. T'as toujours eu un goût vicieux pour les complications, les entourloupettes à la manchiquoise... Les coups à épisodes, on croirait que ça te fait reluire. Sans ça, tu devrais être retiré depuis dix piges au moins, avec tout le pognon que tu as pris... Y a des hommes qui quimpent par manque de gamberge ; toi, c'est la gamberge qui te paume ! (p.31)

— Faudrait libérer la carrée, j'ai dit. — Pas avant trois ou quatre plombes du mat, a estimé le gros, si tu es décidé pour quelque chose ? En loucedoc, je lui ai fait oui de la tête. (p.183)

J'en écrasais à fond quand Pierrot est venu me secouer. — Quelle heure il est ? j'ai demandé, complètement sonné. — Midi moins le quart, mec, mais on graine tout de suite ! Une telle hâte pour la tortore, chez Gros Pierrot, c'était pas courant. Il s'est expliqué : — Faut qu'on fonce à ma campagne... Ton raton, on l'a oublié ! Tu vois pas qu'y quimpe aussi ? — T'as dit qu'il pouvait tenir deux ou trois jours. Le Gros haussait les épaules, découragé. — Max ! J'ai bonni ça comme autre chose, pour lui filer les flubes... Comment que tu veux, mon pote, que je sache ! (p.200)

Ces trois personnages sont ceux chez qui nous rencontrons le plus de termes et d'occurrences argotiques. Ainsi, l'abondance de termes d'argot, et plus précisément d'argot ancien, dans les répliques d'un personnage semble être un indice concernant l'expérience que ce dernier possède dans le milieu. Toutefois, il est clair que ces truands expérimentés ne sont pas les seuls à manier l'argot dans leur langage.

Le second groupe de malfaiteurs auquel nous nous sommes intéressé est l'ensemble des jeunes truands faisant partie de la bande d'Angelo. Pour ces derniers, nous avons remarqué que le lexique argotique est employé moins naturellement que chez les vétérans du mitan.

C'était pas un battant. Comme je le braquais, il a tout de suite obéi. Je l'ai prévenu : — Ta tire, t'en as pas besoin pour le moment ; on a à jacter tous les deux, viens un peu par là.

Du bout du flingue je lui indiquais la direction de Bagnolet. On avait qu'à traverser le boulevard pour se trouver dans ce qui subsistait encore de la zone, un endroit discret, avec quelques cabanes de chiftirs, des gens réputés pas curieux. Ça l'emballait pas. J'ai répété, un peu plus sec : — Allons viens ! je te dis. Il hésitait toujours. — J'ai quelque chose à prendre dans la voiture. — Quoi donc, petite tête... Pas un flingue par hasard ? Il se décidait pas, faisant non de la tête. — Quoi alors ? — De la drogue, il a avoué. Si je la laisse là et qu'une ronde ait idée de fouiller un peu, je suis marron ! — C'est pour Angelo, cette came ? — Bien sûr. — File-la-moi, alors, je la confisque. Ce coup, il résistait plus. J'ai tout de suite eu les quatre boîtes en fouille... (p.106)

Dans cet extrait, nous pouvons lire un échange entre Max le menteur et Henri-les-Gants-Blancs. Le contraste entre le langage des deux hommes se perçoit immédiatement. En effet, nous remarquons l'absence d'argot dans les répliques du jeune truand si ce n'est la locution *être marron* (être pris sur le fait) qui fait, toutefois, partie du vocabulaire de l'argot ancien. De son côté, Max multiplie les termes argotiques lorsqu'il communique avec son interlocuteur. Notons également que, là où Max emploie l'argot *tire* et *came*, Henri-les-Gants-Blancs dit plutôt « voiture » et « drogue ».

Nous observons un cas similaire lors d'un dialogue entre Max et Fifi-le-Dingue. En effet, ce dernier, nouveau dans le milieu comme Henri-les-Gants-Blancs, semble ne pas encore maîtriser l'argot tel un véritable *affranchi*. L'extrait suivant témoigne de l'absence d'argot dans les prises de parole du malfrat débutant.

J'y pensais, justement, lorsque les petits malveillants se sont amenés. Par la cage de l'ascenseur, la voix de Fifi montait jusqu'à moi : — C'est au quatrième, qu'il affirmait, je suis déjà venu. C'était vrai. Mais ils ne sont pas arrivés jusque-là. Je les ai stoppés pile dans leur boîte, entre le troisième et le quatrième. Il y a eu un petit silence quand la mécanique s'est arrêtée, puis Fifi a demandé : — Qu'est-ce qui se passe ? J'avais eu la main heureuse. La cabine se trouvait bloquée de façon idéale pour la conversation. [...] Je leur ai parlé doucement : — Y se passe que vous êtes à ma pogne ! Ma voix, venant d'en dessous, les a légèrement surpris. Comme Fifi pliait un peu les genoux pour se pencher, je lui ai conseillé de se tenir droit : — Et calme, j'ai ajouté, parce que parole d'homme, le premier qui se baisse, je le flingue !... Ici, c'est une maison convenable, honorablement habitée ; rien qu'à l'annuaire, vous pouvez déjà repérer un toubib, un avocat et une artiste lyrique, en plus de mézigue... et personne comprendra jamais ce que vous pouviez venir y faire à cette heure-ci, enfouraillés à zéro comme des méchants. — On voulait seulement te dire un mot, Max, au sujet de Riton, te demander son adresse... Il manquait pas de souffle, le Fifi. J'ai dit : — Vous vouliez uniquement me refiler quelques valdas dans le tronc, comme les pédales que vous êtes... (p.16)

Quant à lui, Marco se distingue des autres malfaiteurs. En effet, celui-ci semble

manipuler le langage argotique beaucoup plus aisément et « spontanément » malgré son rang de novice dans le milieu.

[...] — T'as turbiné avec Angelo ; je peux rien te demander contre lui... vis-à-vis d'Ali qu'est-ce que tu penses ? — Ali ? Je l'ai toujours tenu pour un faux jeton, un lèche-train et une tante. Il avait lâché ses mots spontanément. (p.146)

Nous nous apercevons qu'ici, le narrateur souligne la spontanéité avec laquelle le jeune truand s'exprime dans un langage empreint d'argot. D'ailleurs, à plusieurs reprises dans le roman, le narrateur vante les qualités de Marco, le dégageant ainsi de l'ensemble des truands qu'il méprise et discrédite si souvent. Pour donner un exemple, nous pouvons citer cette phrase de Max qui exprime sa vision sur le personnage de Marco : « Dans le fond, j'avais de la peine pour lui, le seul de l'équipe à peu près honnête, avec une bonne mentalité, l'unique respectable ».⁶²

Enfin, au champ', quand même on a risqué quelques allusions à ce qui s'était passé. J'ai demandé : — Suzanne a dû faire un drôle de suif auprès d'Angelo, que tu m'aies pas laissé étendre ? Marco s'est mis à se marrer doucement. Il plissait les yeux. — Pas trop, il m'a expliqué, parce qu'elle a plus le poids qu'elle avait, y a encore un mois... Angelo est en train de la lessiver, j'ai l'impression, et elle le sent bien... Elle fait des salades folles. Ce soir, elle prétendait pas aller marrer ; il a fallu que je l'accompagne... Angelo craignait qu'elle lui file le train. (p.61)

— Tirons de ce quartier, Max, et vite-vite, parce que ça fume considérablement pour tézigue par ici... T'es un vrai ennemi public à ce qu'il paraît ? — Raconte-moi, j'ai demandé, en me marrant, parce que sa présence à Marco, elle me mettait toujours l'humeur à la bonne. (p.145)

— Il semble encore un peu tôt pour te montrer, a fait remarquer Marco... Si je dois faire quelque chose à ta place, affranchis-moi, que j'y aille ? Il était chouette, ce même, tout plein de bonne volonté. Seulement, dans la vie, c'est jamais les choses importantes qu'on peut faire exécuter par les autres. (p.168)

Nous pouvons observer, dans les extraits ci-dessus, le vocabulaire argotique employé par Marco. Ce dernier semble connaître et utiliser instinctivement le langage cryptique des malfaiteurs malgré sa jeunesse, ce qui, peut-être, conditionne la bonne impression qu'il laisse paraître à Max. En fait, Marco est une exception dans cet ensemble de jeunes truands qui ne connaissent pas grand chose du milieu et de son langage.

⁶² SIMONIN Albert, 1953, *Touchez pas au grisbi*, Paris, Gallimard, Série noire, p.47.

La troisième catégorie de malfaiteurs que nous traiterons dans cette analyse est composée des truands venant d'ailleurs, ceux que Max le menteur appelle les *espingos*, les *crouillats* ou encore les *biques*.

Dans le texte, Max le menteur qualifie de sabir la langue dans laquelle Ali s'exprime. Pourtant, lorsque nous observons les répliques de ce dernier, nous constatons qu'il s'exprime dans un français ordinaire, pour ne pas dire académique.

Dans son sabir, Ali a proposé : — On pourrait s'occuper d'abord des femmes ! (p.115)

— Mon ami Riton a disparu, et tu sais comment, salope !... J'ai pas l'intention de me salir les pognes à te caroubler jusqu'à ce que tu me dises où il est... Le coup est bien simple ; tu resteras ici jusqu'à ce que je l'aie retrouvé. Si tu jactes pas tout de suite, on a pas de temps à perdre, on boucle les lourdes, et on part à sa recherche... Tu te rends compte de ce que ça peut durer, sans renseignements ! Au hasard ? Alors... Tu jactes ? — Oué, oué... — Qui était avec toi, à Montreuil ? — Miquel et Ramon. — Lesquels ? Des Miquel et des Ramon, on en compte au moins dix de chaque... — Miquel-la-Balafre, et Ramon-de-Toulouse, celui que les Espagnols appellent aussi le colonel. D'un clin d'œil, Marco venait de me signifier qu'il connaissait. — Et où on les trouve habituellement, ces pédoques ? — Aux « Planètes », faubourg Montmartre, ou bien à l'heure du dîner, chez David, rue Geoffroy-Marie. — Où vous avez emmené Riton ? — Chez le cousin de Miquel, qui vend des voitures à la casse dans Nanterre, j'sais pas le nom de la rue... La maison est au fond du terrain, au milieu des ferrailles. Y a un grand hangar en bois à gauche, quand on entre. — Josy est là aussi ? Je demandais ça, au flan. Je suis tombé pile. Ali a hoché la tête pour dire oui, la surprise lui coupait la parole. — Et vous l'avez un peu chatouillée pour qu'elle parle ? — Elle savait rien, c'est pour ça qu'on est montés chercher Riton ; elle nous a donné l'adresse... — Et Riton, il a jacté, lui ? Vous l'avez assaisonné, hein ? dis-le, ordure ! — Non, je te le jure, je te le jure, Max... Ramon voulait, mais Miquel l'a défendu, à cause de son cousin. — T'as rien remarqué d'autre qui puisse nous guider pour retrouver la cabane ?... Réfléchis, c'est ton intérêt... Rappelle-toi : tu restes ici, comme tu es, jusqu'à ce que j'aie récupéré Riton ! Il essayait de se souvenir ; l'effort se lisait sur sa tronche, à son front bas plissé, dans ses yeux sombres durcis. Il a avoué d'un coup : — J'sais pas lire... Mais je crois qu'il y a une grande affiche en bois au dessus de la porte rouge avec des lettres noires, et des vieilles bagnoles peintes dessus !... C'est dans une rue à gauche en venant de Paris. (p.154)

Cet extrait reprend une discussion entre Max le menteur et Ali. Nous trouvons des marques d'oralité dans le langage de ce dernier, notamment par des élisions telles que « J'sais pas lire... ». À travers ce procédé linguistique et la caractérisation de sabir, nous comprenons qu'Ali ne maîtrise pas la langue française parfaitement (il avoue ne pas savoir lire) et qu'il la parle avec un accent notable. Par ailleurs, cette fragilité linguistique que l'on devine s'accompagne d'une absence d'argot dans ses prises de parole et d'une méconnaissance totale de l'argot ancien. Nous citerons alors Denise François-Geiger qui affirme que « la

connaissance de l'argot exige une excellente connaissance de la langue commune qui lui sert de support, de telle sorte que, lors de l'apprentissage d'une langue étrangère, c'est l'un des derniers domaines que l'on puisse manier avec aisance ». Ainsi, l'entreprise de Simonin consistant à dépourvoir le sabir des truands étrangers d'argot prend alors sens et s'avère raisonnée.

A son pas dansant, lorsque Marco a débouché de la place, j'ai compris qu'il y avait du bon. Il m'a éclairé, vite : — Je me gourais pas, Ali est à table depuis plus d'une heure, à faire un schproume terrible... Lui qui mégote plutôt d'ordinaire, il arrête pas de mettre ce soir. On entend que sa gueule... Banco... Banco... Banco... A croire qu'il a fait un encaisseur cet après-midi ! (p.148)

Tout de même, relevons cet extrait dans lequel nous observons l'utilisation de l'interjection argotique *banco* par Ali dont nous estimons cependant que l'emploi ne nécessite pas une connaissance fine de l'argot.

D'un autre côté, les *espingos jactent* comme les *crouilles* dans *Touchez pas au grisbi*. En effet, comme nous l'avons deviné pour Ali, nous pouvons lire, dans l'extrait ci-dessous, que Ramon « jactait le français [...] avec un accent affreux qui déformait toutes les syllabes ». Nous remarquons de nouveau une absence d'argot dans le langage de l'espagnol qui, ne maîtrisant pas correctement le français, ne peut s'exprimer en argot.

Ramon, je l'ai pas eu si facilement. « De la part d'un ami », j'avais pourtant précisé au taulier ; ça devait pas paraître vraisemblable. Il s'est enfin amené. Il jactait le français d'une voix sourde et rauque, détestable au possible, avec un accent affreux qui déformait toutes les syllabes. J'ai attaqué brutal, sans m'annoncer : — J'ai entendu dire que tu donnes deux cents sacs pour connaître le nom de l'homme qui a buté ton pote ? — Peut-être bien ! T'es au courant ? — T'en donnes pas cent de mieux, si je te dis en même temps qui a repassé le petit Ali ? — T'es sûr de ce que tu avances ? Qui tu es ? — T'as pas besoin de me connaître encore, parce qu'entre nous, je suis pas sûr que tu aies la loi avec ceux qui sont dans le coup ; je veux pas les avoir sur les bras... Tout ce que je te demande, c'est trois cents sacs, le lendemain que tu les auras mis en l'air, si tu réussis, promesse d'homme ? — Comment que tu veux que je sache si tu dis vrai ? — Quand je t'aurai donné les noms, tu comprendras... Tu montes jusqu'à trois cents ? Il hésitait. Ça faisait pas mon blot. Enfin, il s'est décidé. — Promis, il a fait, trois cents sacs le lendemain... Qui c'est ? — Angelo, de Montmartre, celui qui a repris l'équipe du petit Frédo, et Bastien un de ses gonzes. — Et où je peux les trouver ? — Au bar d'Angelo, rue Coustou, le premier en montant à droite, en venant du boulevard de Clichy... Tu vois où c'est ? — ... Oui !... Mais, à toi, ils ont fait une incorrection ? — Un peu ! Mais ça m'intéresse aussi de toucher trois cents raides... Oublie pas, c'est promis ! Je le sentais devenir réticent. Il a hésité quelques secondes avant de répondre : — Promis ! Viens me demander chez David demain soir ; puisque tu téléphones, tu connais. (p.221)

En revanche, notons que Max le Menteur continue à employer son vocabulaire

argotique lorsqu'il converse avec des individus qui semblent ne pas le maîtriser. Par ailleurs, si Ramon n'utilise pas d'argot dans ses répliques, il semble n'éprouver aucune difficulté à comprendre les propos de Max, truffés d'argot. Relevons également le terme argotique *sac* énoncé par Ramon qui l'utilise après que Max l'ait employé à deux reprises dans la conversation. L'espagnol connaît-il ce terme ou bien le répète-t-il à la suite de son interlocuteur ? Il ne serait pas étonnant que des termes aussi fréquemment utilisés dans le milieu soient connus par les truands étrangers. En effet, les termes qui désignent des réalités du milieu, comme l'argent, sont utilisés tant de fois qu'un apprentissage sérieux ne serait pas nécessaire pour les retenir.

Dès lors, Simonin nous prouve avec son roman, qu'il veut authentique dans les dialogues et réaliste dans les situations, que faire partie du milieu ne signifie pas maîtriser l'argot. Comme toute langue, l'argot nécessite un apprentissage, s'acquiert et se développe avec l'expérience ainsi que par les relations entretenues.

1.3.2. Les caves

Si nous avons observé que l'emploi de l'argot ne se faisait pas systématiquement au sein des *affranchis*, l'argot demeure une réalité bien complexe pour les *caves*. Ces derniers représentent l'ensemble des personnages ne faisant pas partie du milieu.

Premièrement, l'argot est absent du vocabulaire du médecin. Nous avons relevé deux extraits dans lesquels le milieu fait appel au médecin. Dans le premier extrait, le patient est Max tandis que dans le deuxième le médecin examine Riton.

Le toubib s'est amené presque aussitôt ; c'était un voisin, un peu pote de la maison, client peut-être à l'occasion. [...] Le gonze a commencé par la tronche. Il me la pétrissait doucement, puis plus fort, de plus en plus fort ; j'avais peine à ne pas crier. — De ce côté-là, pas de dégâts, qu'il a déclaré, ça doit être douloureux, mais ça passera vite. Au poitrail, il a gaffé de près. — Il était pas mal affûté votre fil de fer, qu'il a remarqué — au flan — vous avez dû joliment saigner. — Plutôt, docteur, j'ai reconnu, et je ne me sens pas très baleste, c'est ça le plus contrariant, car je dois voyager de nuit en voiture, une étape de cinq cents bornes, seul ; j'aimerais pas tourner de l'œil en route, faudrait un truc pour me regonfler. Il a sifflé, surpris : — Cinq cents kilomètres, ça me semble beaucoup, dans votre état ! — Collez-lui un petit doping, docteur, a suggéré Pierrot. — Pas avant une heure. De toute façon, je n'ai pas ce qu'il faut

avec moi. Pendant qu'il me placardait une douzaine d'agrafes, on a convenu que je l'attendrais en poussant une ronflette d'une petite heure. (p.51)

— Vous supposez qu'il aurait été drogué ?... Avec quoi ? — Ça, docteur, on peut pas vous le dire, a fait le Gros, on a juste vu la seringue et trois ampoules vides, mais c'est tout ce qu'on sait... Il est mal en point, notre pote ? — C'est une histoire dont je préfère ne pas me mêler... Votre malade, je ne l'ai pas vu, hein ? — D'accord, doc. — A l'examen, il semblerait qu'on lui ait injecté un barbiturique, du penthotal ou quelque chose de similaire, mais à une dose si invraisemblable qu'au cas où il s'en sortirait, il a toute chance de demeurer complètement abruti. — Vous rigolez pas, docteur ? — J'en ai pas envie. Il entravait à moitié, sans qu'on l'affranchisse, ce mec. Nous montrant à la saignée du coude les traces d'aiguilles, il a expliqué : — A la première piqûre, cet homme a dû se débattre, la veine est presque éclatée, voyez l'hématome... Ensuite, il devait être moins remuant... Du travail d'amateur, certainement, il a conclu ; on avait quelque chose à lui faire avouer ? — Ça se pourrait encore, j'ai fait. — Dans ce cas, je suppose que ceux qui l'ont ainsi massacré en ont été pour leurs frais ; à la première dose, il devait déjà être hors d'état de s'exprimer intelligiblement... A la seconde, c'était le coma. Si on a été jusqu'à trois !... (p.167)

Bien que le docteur soit « un voisin, un peu pote de la maison, client peut-être à l'occasion », nous observons qu'il n'emploie aucun terme argotique. Les relations que ce dernier entretient avec le *mitan* ne sont qu'occasionnelles et non essentielles dans son quotidien. D'ailleurs, le médecin désire ne pas être mêlé à ces histoires de malfaiteurs, comme nous pouvons le lire dans le deuxième extrait. Ainsi, il n'a nul besoin d'apprendre, de connaître ou de maîtriser l'argot puisque c'est un *cave* qui souhaite le rester.

D'un autre côté, certains *caves* entretiennent des relations étroites avec les malfaiteurs de telle sorte que ces fréquentations avec le milieu rythment leur vie. Nous faisons ici allusion aux deux policiers Larpin et Maffieux dont le rôle, dans *Touchez pas au grisbi*, est de surveiller les aventures de Max et ses compères.

D'ailleurs, je ne veux pas te faire rire plus longtemps à ma santé, tiens, prends le journal ; tu trouveras tous les détails. Il se rebiffait, le Larpin, d'une voix coupante, et me jetait son mauvais regard en me tendant son canard. (p.211)

Si le policier Larpin utilise le terme « journal », Max le menteur, lui, emploie le terme argotique *canard*. Cet extrait est donc un nouvel exemple de ces rapprochements que Simonin opère quelques fois, dans son roman, entre un terme argotique et sa traduction française. Par ailleurs, l'extrait illustre également la différence de maîtrise de l'argot entre le narrateur et le personnage en question.

Cependant, bien que l'usage de l'argot ne soit pas comparable aux membres du milieu, nous observons que Larpin et Maffieux connaissent et utilisent certains termes du vocabulaire argotique.

— Salut Max, m'a dit Larpin en calant tout de suite la porte avec son pied, on ne te dérange pas trop ? Derrière lui, Maffieux, son équipier, se fendait doucement la terrine. Mieux valait pas grimacer ; j'ai vanné : — Me déranger, vous plaisantez, entrez donc boire un coup, je pends justement la crémaillère ; vous pouvez vous vanter d'avoir du flair, vous ! — Pas mal, pas mal, merci, me chambrait Larpin... Ça te surprend pas un peu notre visite ? — De marloupins de votre espèce, faut tout attendre, j'ai répondu, à la rigolade. Mais le ton y était pas. — Toi, Max, t'es en pétard qu'on t'ait logé... C'est notre rôle ; t'as pas à nous en vouloir... d'ailleurs on vient en amis. C'était toujours Larpin qui parlait ; je me suis mis à me marrer. — Tu vois ce que je te disais, qu'il a fait à son pote, c'est un incrédule. Je venais de sortir la grande fine, la Napoléon. J'emplissais les ballons, essayant de masquer le tremblement de ma main. On a trinqué. Aussi sec, Larpin s'est expliqué. — Tu le croiras ou tu le croiras pas, Max, on est pas venu te chercher des histoires, mais seulement pour t'avertir. On nous a prévenus, il n'y a pas une demi-heure, j'ai pas à te dire qui, mais il y en a qui te cherchent pour te faire du mal. Il avait l'air sérieux. Je le suis devenu aussi. Pour le pousser un tantinet, j'ai demandé : — Et vous venez m'affranchir, comme ça, gratis, rien que par sympathie ? Vous êtes des hommes de cœur, parole ! des vrais méconnus ! Il ne trouvait plus la réplique, l'inspecteur joli. Il y a eu un petit silence gênant, puis il s'est déboutonné tout de même : — On aimerait savoir si tu penses que c'est Riton qui a buté Frédo ? J'étais soufflé. J'ai demandé : — Mais alors, vous me prenez pour Mme de Thèbes, ou bien la belle Frédina, la clairvoyante ? Je vous crois un peu mieux placés que mézigue pour l'éclaircissement des énigmes ! — On sait bien que t'es pas bavard, m'attaquait à son tour Maffieux, mais, dans cette affaire, si tu avais une idée, vaudrait peut-être mieux nous la dire, rien que pour nous obliger... tu peux pas te rendre compte de tout le travail qui nous tombe sur les bras avec ce Frédo et ses brigands... On sait être réguliers nous autres, quoi que tu en penses... (p.28)

— J'te croyais mort, Max ! La voix de Larpin, je commençais à la connaître. Il se couchait jamais, ce poulet ; j'allais lui en faire la remarque. — Pourquoi que tu voudrais que je sois mort ? j'ai dit avant. — On a trouvé ta voiture boulevard de Clichy, percée comme une écumoire, et avec pas mal de sang sur les coussins... On pensait que tu étais dedans au moment de la bagarre. — Faut croire que non, tu vois... Toujours intact, le même Max ! C'est simplement des voyous qui me l'ont emballée hier soir, sous votre pif, pendant qu'on discutait chez Tonio... Avoue que la propriété est mal défendue ! Voyant bien que je le chambrais pas, il m'a fait observer : — T'aurais dû porter plainte tout de suite. Imagine que pour te nuire, histoire de te mouiller, quelqu'un s'en soit servi pour monter sur un casse, ou faire un coup fumant ? Il était pas si cave, le gars ; c'aurait fort bien pu m'arriver et c'était peut être d'avoir fait un bon carton dessus qui les avait dégoûtés de garder ma Vedette jolie. Elle devenait un peu voyante. — Si tu te presses un peu, tu peux encore la récupérer au commissariat, m'a affirmé Larpin, elle est devant. Tu veux que j'aille avec toi, pour faire plus vite ? J'ai accepté. J'ai eu raison ; même avec ses tôles percées elle valait encore son pognon. (p.84)

Ainsi dans les deux extraits que nous avons relevés ci-dessus, nous comptons quelques lexies argotiques employées par les policiers telles que *être en pétard* (être énervé), *loger* (déterminer précisément le domicile d'un malfaiteur), *buter* (tuer), *se mouiller* (se compromettre) ou encore *fumant* (remarquable). Nous constatons alors que, bien que rare,

l'argot est présent dans le vocabulaire des policiers de Simonin. Cette modeste connaissance du langage des malfaiteurs est certainement due aux fréquentes altercations entre les forces de l'ordre et les truands, contrairement au médecin. Nous remarquons d'ailleurs que Max ne modifie pas sa manière de parler lorsqu'il s'adresse aux policiers. Il utilise l'argot et, à force, ses interlocuteurs le comprennent. Pourtant, l'essence de l'argot est de crypter le message surtout pour les forces de l'ordre. Mais le vocabulaire argotique employé par Larpin et Maffieux provient de l'argot moderne si ce n'est le terme d'argot ancien *buter*, ce dernier ayant tout de même connu une vulgarisation et une diffusion importante au point de ne plus être secret au XX^e siècle.

Juste, on sonnait à ma lourde. J'ai demandé : — Qui est là ? Qu'est-ce qui se passe ? — Police ! N'ayez pas peur, m'a répondu le gars. — C'est vrai, vous pouvez ouvrir, monsieur, m'a encore certifié le concierge. Là, j'ai débouclé les verrous. Sur le palier qui empestait la poudre et les gravats, les bastos avaient ricoché au petit bonheur. — Personne n'a essayé de forcer votre porte ? m'a demandé un flic. J'ai dit non et je me suis avancé, pour me rendre compte. — Regardez pas, c'est pas joli, m'a prévenu encore le poulet. Ils pissaient le raisiné, mes trois croquemitaines, et on entendait plus leurs grandes gueules lancer des défis. Dans le coma qu'ils étaient, et pas prêts à balancer mon nom à l'interrogatoire. — Ils venaient sûrement faire un mauvais coup, m'a expliqué le pipelet, mais, dame ! ici, c'est une maison bien surveillée ; la preuve ! (p.19)

Parlant de moi, la concierge devait dire : — Le monsieur du septième, le veuf, celui qui est dans l'industrie chimique, en province. (p.27)

Enfin, le dernier *cave* que nous mettrons en exergue est le *pipelet* (le concierge) de la résidence de Max le menteur. Celui-ci, travaillant au sein d'une habitation bourgeoise, s'exprime au moyen d'un langage tout à fait académique et dépourvu d'argot. Nous remarquons également, dans le premier extrait, que les policiers n'utilisent aucun terme argotique contrairement à Larpin et Maffieux, ces derniers étant continuellement en relation avec le milieu afin de résoudre les crimes des malfaiteurs ou de déjouer les combines de ceux-ci. Dès lors, à l'exception de ces deux agents de police, dont l'auteur admet qu'ils ne sont pas si *caves*, nous observons que les non-affranchis dans *Touchez pas au grisbi* ne sont, logiquement, pas initiés à l'argot.

1.3.3. Les femmes

Le troisième et dernier groupe de personnages auquel nous nous sommes intéressé concerne les femmes dans *Touchez pas au grisbi*. Afin d'analyser l'utilisation de l'argot chez celles-ci, nous les avons réparties en deux sous-groupes que sont, d'une part, les prostituées et, d'autre part, celles qui ne cherchent pas à se faire entretenir.

D'un côté, parmi les *tapineuses*, nous nous sommes penché sur deux cas, à savoir : Josy, danseuse-entraîneuse au Mystific et régulière de Riton, et Suzanne, amie d'Angelo.

De m'entendre lui parler doucement, ça la ramollissait, la tigresse ; elle m'a lâché : — T'es marrant ! Môme ! Môme, que tu dis !... C'est pas garanti ! depuis un mois y me mène une drôle de vie. Y m'en casse plus une, comme si j'étais fautive... Pourtant mes semaines, crois-moi, je peux les aligner avec celles de n'importe quelle femme dans Montmartre, et même dans Paris ; j'ai pas de chaleurs !... Pour moi, y veut me doubler... Même une belle comptée maintenant, il en a rien à foutre... Mais je te jure, si je la pique, la morue, elle va y avoir droit, à la croix des vaches, et pas en histoires ! — T'as idée de qui c'est ? — Rien que des doutes encore, une pote à moi les a vus ensemble... Elle a brusquement cessé de parler, pour me regarder durement. Puis, et à son ton j'ai senti qu'elle s'était ressaisie, elle m'a dit : — Désolée de pas pouvoir t'affranchir, Max ; mais vrai, j'sais rien... et j'suis là à te raconter ma vie !... Tu vois, c'est toi qui te trompes ; on est toutes les mêmes, des saladières et pas autre chose ! (p.65)

— T'es beau, toi, Max. Rentrer ! Où ça ? Je suis virée ! — Virée ? Tu me chabres, ou tu te fais des idées ? — Je te dis qu'Angelo m'a sciée, c'est clair ? Il a même pas eu le courage de me le dire en face. Il a envoyé Marco me prévenir... Et quand je suis passée chez lui, il était tiré... Virée comme une cavette !... Virée comme une connasse !... J'ai même pas pu le voir, lui parler, y devait être chez sa morue ! (p.125)

Quand Josy, pétardière, lui avait lancé à mi-voix : — Frédo ! oubliez-moi un peu ! j'ai rien à foutre de vos vannes au sirop... Si vous voulez vous payer un cacheton avec moi, j'ai un répondant à qui il faut le dire... Riton, vous connaissez peut-être ? (p.41)

Seulement elle m'a vu, s'est approchée, m'a demandé : — T'as vu Riton ? — Non, et toi ? Il a pas appelé, rien fait dire ? Elle avait perdu son sourire d'attraction et je la trouvais un peu pâle. J'ai continué : — Qu'est-ce qui se passe, affranchis-moi, y a rien de nouveau par ici ? — Non ! les flics nous ont pas lâchées la nuit dernière, c'est à peine si on a pu travailler. (p.55)

Les deux premiers extraits reprennent des échanges entre Suzanne et Max le menteur tandis que les deux suivants fournissent des répliques de Josy. Nous observons que les termes argotiques ne sont pas rares dans les prises de parole de ces prostituées. Nous comptons même plusieurs mots d'argot ancien tels que *môme*, *doubler* (tromper), *affranchir*, *vanne* et *flic*. Cette maîtrise du lexique argotique peut s'expliquer par les liens étroits établis entre ces

prostituées et les membres du milieu. En effet, comme nous l'avons expliqué précédemment dans ce travail, aux XIX^e et XX^e siècles, le monde de la prostitution demeure assujéti au milieu dans la mesure où les malfaiteurs prennent les filles de joie sous leur protection, en tant que souteneur. Dès lors, nous supposons que ce rapprochement engendre la diffusion du langage argotique au sein des prostituées.

D'un autre côté, Simonin ne met pas seulement des prostituées en scène dans son roman. Nous trouvons d'autres femmes telles que Lulu, la barmaid du bar d'Angelo ou Marinette, tenancière du Mystific et épouse du Gros Pierrot.

Dans l'extrait suivant, nous observons que Lulu n'utilise aucun terme argotique dans sa discussion avec Max. Si Lulu est en contact avec des membres du milieu, ces contacts sont certainement moins nombreux et moins intimes que dans le cas de Josy et Suzanne. De plus, comprenant le langage de Max sans difficulté apparente, il est probable que Lulu connaisse l'argot. Cependant, cette dernière se doit de rester professionnelle et, ainsi, converser avec les clients dans un français académique.

Mes bonnes intentions, Lulu s'en méfiait, et pas qu'un peu. Elle devait les prendre pour un prélude à une danse soignée ; je m'étais montré à elle sous un trop vilain jour ! J'ai insisté : — Tu vas pas refuser de prendre un pot avec moi ? — Boire avec les clients, c'est mon métier... Ce vanne, accompagné d'un regard sauvage, mettait au point nos rapports. J'ai malgré tout demandé : — T'as du champ' au frais ? du brut ? Elle a regardé la pendule. — J'ai que des bouteilles, et je ferme dans dix minutes. — Mets-en toujours une, on la boira le rideau baissé... A moins que t'aies le trac de te trouver seule avec moi, ou que ça te dégoûte trop ? Maintenant, c'est la porte qu'elle regardait. — T'attends du monde, ou bien tu veux me faire peur ? — Je veux pas te faire peur, et j'ai pas peur de toi non plus, mais je préfère qu'il n'y ait pas d'histoires quand je suis seule. (p.112)

Enfin, Marinette n'emploie pas toujours l'argot dans ses répliques comme nous le remarquons dans les deux premiers extraits, ci-dessous. Néanmoins, elle semble très bien maîtriser ce lexique si souvent utilisé par son mari (le Gros Pierrot) et par son ami de longue date Max le Menteur.

Marinette entrait à ce moment. Demander l'avis des gonzzesses était pas dans les coutumes du gros, mais ce coup, il a pris Marinette à témoin : — Tu l'entends cette pomme, qui veut nous quitter pour aller jouer les hors-la-loi dans la nature ?... Tout ça parce qu'il a la Poule aux miches ! Elle groumait dur, madame ! Sans plaisanter, elle m'a dit : — Si tu fais ça, Max ! Parole de femme, je t'adresse plus jamais la parole de ma vie. (p.137)

La lourde a claqué, puis Marinette est entrée, annonçant : — Tous ces messieurs sont partis bien contents ; les familles seront heureuses, ce soir ! — Si tu nous versais l'apéro, gravosse, a suggéré Pierrot. (p.180)

— Qu'est-ce que t'en penses de Nana, comme mentalité ? — Bonne, très bonne. — Tu réponds pour elle ? — Ça dépend pour quoi ? Elle se tournait vers moi. — Tu veux nous l'emballer, Max ? — S'agit pas de ça, la gosse, a charrié Pierrot, t'as la déformation professionnelle maintenant, faut que tu fasses des mariages à tout bout de champ ! Non, il a repris, sérieux, Max a besoin d'elle pour aller dans un endroit où on ne sait pas trop ce qu'elle peut trouver : les condés sans doute ! Qu'elle se goure pas, qu'elle ait pas le trac, qu'elle feinte et, si par un coup malheureux on l'interrogeait, qu'elle batte à Niort... Elle peut faire ça ? — Tu penses ! Elle manque pas de vice ; faut seulement que ça lui plaise. — Si Max lui demandait ? — Je pense pas qu'elle refuse, elle semble l'avoir à la bonne. — Marinette, j'ai prévenu, elle peut être tirée deux, trois heures, ça va te chanstiquer ton service ? — Te fais pas de mouron pour ça, Max, décide-la d'abord, je me charge du reste... Mais elle arrivera pas avant cinq heures, je te préviens. (p.88)

— Des gonzesses que tu nous cites-là, Max, a fait Marinette, j'en connais quelques-unes, et y a vraiment pas de quoi en faire un monde !... Bonnes mômes, accrocheuses, de la santé, de la mentalité ; je te l'accorde, oui. Mais rien sous la permanente ! Pas un pion de gamberge ! Des vraies abatteuses, mais pas des gisquettes de classe !... Riton, c'était ça son faible, croyez moi, il a toujours mal choisi ses femmes. (p.181)

Dans ces deux derniers extraits, qui illustrent le langage de la tenancière du Mystific, nous pouvons relever une série de termes argotiques, à savoir : *emballer*, *l'avoir à la bonne*, *se faire du mouron*, *môme*, *pion*, *gamberge*, *abatteuse* et *gisquette* qui témoignent de l'aisance dans laquelle Marinette est capable d'utiliser le langage des malfaiteurs, bien qu'elle ne l'emploie pas de façon systématique.

Ainsi, à travers l'observation de ces différents extraits, nous constatons que Simonin est attentif au locuteur concernant l'emploi de l'argot afin que ce dernier jouisse d'une utilisation réaliste et authentique. L'auteur module le recours à l'argot en fonction de chaque personnage en prenant en compte son appartenance ou non au milieu, l'expérience acquise au sein de celui-ci et les relations entretenues avec les malfaiteurs. D'autre part, nous pouvons également affirmer que le narrateur maîtrise l'argot mieux que n'importe quel autre personnage du roman. Cette particularité fait du roman de Simonin une œuvre unique qui se place aux antipodes des autres textes littéraires qui placent l'argot dans la bouche des personnages et qui marquent un détachement vis-à-vis de ceux-ci par une narration dans un français académique.

1.4. L'argot et la situation

Tous les personnages n'emploient donc pas l'argot de la même manière en raison d'une connaissance variable de ce langage selon le protagoniste. Enfin, pour terminer ce chapitre sur l'emploi non-systématique de l'argot dans *Touchez pas au grisbi*, nous tâcherons d'analyser son utilisation en fonction de la situation d'énonciation dans laquelle le locuteur se positionne.

En effet, comme l'explique Denise François-Geiger dans son article⁶³, nous trouvons quelques fois dans la littérature un recours à l'argot en fonction du thème et dans un « souci d'harmonisation stylistique ». La linguiste donne alors un exemple de Jean Valjean qui, malgré sa maîtrise du vocabulaire argotique, n'utilise pas ce langage lorsqu'il s'adresse à l'évêque de Digne, Mgr Myriel :

J'ai encore tout mon argent. Depuis quatre jours je n'ai dépensé que vingt-cinq sous que j'ai gagnés en aidant à décharger des voitures à Grasse. Puisque vous êtes abbé, je vais vous dire, nous avons un aumônier au bagne. Et puis un jour, j'ai vu un évêque, Monseigneur, qu'on appelle. C'était l'évêque de la Majorie à Marseille. C'est le curé qui est sur les curés. Vous savez, pardon, je dis mal » cela, mais pour moi c'est si loin ! Vous comprenez, nous autres...

François-Geiger continue en affirmant que l'utilisation de l'argot dans la littérature est rare en raison des difficultés qu'il peut poser aux lecteurs quant à la compréhension du texte. Dès lors, Pierre Mac Orlan écrit ceci : « Les œuvres littéraires pensées et écrites dans un quelconque langage d'argot sont rares. », et *Touchez pas au grisbi* intègre ce maigre ensemble d'œuvres littéraires pensées et écrites en argot.

Ainsi, pensé en argot et non en français, le texte de Simonin dévoile une utilisation omniprésente de l'argot par le narrateur, dans la quasi-totalité des situations. En effet, nous avons observé dans les extraits relevés précédemment que les membres du milieu tels que

⁶³ FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1975, « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », Communication et langages, n°27, p. 5-27.

Max ou le Gros Pierrot ne renoncent pas à l'emploi du vocabulaire argotique, y compris lorsqu'ils s'adressent au médecin ou aux policiers Larpin et Maffieux.

Nous pouvons alors affirmer que les interlocuteurs des argotiers n'influencent aucunement le langage de ces derniers dans *Touchez pas grisbi*. Nous relèverons, tout de même, cette rare réplique de Max le menteur, téléphonant aux policiers, dans laquelle l'argot est absent afin de masquer sa condition de malfaiteur ainsi que son appartenance au milieu.

La porte de la cuisine, qui donnait sur l'escalier de service, je l'ai calée avec la valoché. J'ai foncé sur le téléphone, au salon et appelé le 17, en lâchant le paquet, à l'émotion : — Allô ! Police-secours, j'ai dit... Vite, y a des hommes armés dans l'ascenseur du 23 de la rue Guy-Tanec... Vite, envoyez du monde, ça a l'air de vrais gangsters ! (p.18)

En revanche, s'il est impossible de relever une page du livre exempte d'argot, certains passages présentent une utilisation plus modérée de ce langage. En effet, nous remarquons un amincissement de la fréquence d'utilisation de termes argotiques, voire la disparition de ces derniers, lorsque l'argotier se trouve dominé par des émotions attendrissantes. Dans le premier extrait, Max le menteur est soigné par Nana avec une grande délicatesse qui contraste avec la souffrance que lui inflige sa blessure. Max est alors touché par la tendresse des mains de la jeune femme qui le séduit. La douceur de la scène est renforcée par l'absence de l'argot.

Il était pas là, le Gros ; c'est Nana qui m'a ouvert. — On commençait à être inquiets, qu'elle m'a fait, sérieuse, puis à la rigolade... Mais je vois ce que c'est : monsieur découche ! J'avais vraiment pas de temps à accorder à la bagatelle. Je le regrettais, vrai. Je venais tout juste pour faire toilette, me raser, et rafraîchir mon pansement. À cause des agrafes et de la plaie qu'il fallait tamponner à l'alcool, Nana m'a aidé. Ça a été un moment de grande dépravation. A l'effet que me faisait le contraste de ses mains douces et de la brûlure du pansement, je me suis demandé si j'avais pas par hasard un vice nouveau ? J'ai sûrement encore manqué là une chouette révélation. Mais je pouvais vraiment pas m'attarder. (p.79)

D'un autre côté, l'usage de l'argot semble amplifié par la colère. Dans l'extrait ci-dessous, nous observons une grande quantité de vocabulaire argotique et d'injures lors de cet échange hostile entre Angelo et Max le menteur.

Il retrouvait la parole pour provoquer encore, pour vanner. — T'occupe pas, schbeb ! Tant qu'y aura que des pédales de ton espèce pour me faire courir, j'aurai toujours assez de souffle ! — Schbeb ! tu as

osé me dire schbeb ! pompeur de crouillats ! gargouille ! Faudra m'en rendre compte, en plus du reste ! Et comme je voudrais pas que tu te fasses emballer avant que j'aie le plaisir de te mettre en l'air, je viens te prévenir... T'as les poulets dans les reins depuis une demi-heure. — Les poulets ? — Oui, connard ! J'ai été obligé de porter le deuil pour ma charrette, que vous avez même pas été capables de planquer, cavillons ! et où vous avez laissé une jolie collection d'empreintes... Tes petits mitrailleurs et tézigue, vaudrait mieux vous déguiser en clandestins. Il devenait moins bavard, ou bien il avait couvert le microphone de sa main pour affranchir quelqu'un à côté de lui. J'ai terminé : — Et penses pas, bon à nib, que ça change rien entre nous... Tu peux affranchir ton équipe ; je vais tous les repasser, un à un, ou en bloc, selon que ça se trouvera... Mais je peux te garantir que pour toi, ça va être un hors-série palpitant. Je veux t'entendre demander pardon, ma jolie... (p.86)

Enfin, le dernier extrait sur lequel nous nous sommes penché est la fin du roman. Il est clair que cet extrait présente des termes argotiques, cependant il met en scène le passage de Max du statut d'*affranchi* au statut de *cave*. Max prend sa retraite, il se retire du milieu, et nous observons que cette transition est également illustrée linguistiquement. En effet, le narrateur le remarque lui-même « Qui saura jamais quel homme a parlé ? ». Dans cet extrait Max s'exprime toujours comme un malfaiteur, en utilisant l'argot et même l'argot ancien, mais par moment, il s'exprime déjà comme le *cave* qu'il incarnera bientôt. Nous pouvons alors lire des mots ou des groupes de mots qui auraient, sans doute, été énoncés argotiquement auparavant dans le texte mais qui, ici, ne le sont pas. Ainsi, « un qui saignait de la tête » aurait pu donner *un dont la tronche pissait le raisiné*, « Qui saura jamais quel homme a parlé ? » aurait été exprimé par un truand de la manière suivante : *Qui saura jamais quel gonze a jacté*, et pour finir Max dit « jeunes gens » plutôt que d'employer, une fois de plus, le terme argotique le plus fréquemment utilisé dans *Touchez pas au grisbi*, à savoir : *môme*.

Face à moi, tous les cinq, les mômes bougeaient plus, tous aussi blêmes, avec un qui saignait de la tête. L'envie me venait même plus de les incendier ou de les cogner. J'étais plus des leurs déjà ; le monde des caves m'attendait là, dehors. Qui saura jamais quel homme a parlé ? Si c'est l'affranchi finissant ou bien le nouveau cave qui, sur le seuil, leur a recommandé, à ces jeunes gens : — Touchez pas au grisbi ! C'était de toute façon un bon conseil. (p.240)

CONCLUSION

La description du lexique argotique utilisé par Simonin et l'analyse de l'emploi de cet argot auxquelles nous nous sommes livré à travers l'entreprise de ce travail nous mènent à constater le caractère raisonné de l'argot dans *Touchez pas au grisbi* ainsi qu'une modulation logique de son emploi, qui s'avère non-systématique.

L'usage raisonné de l'argot dans le roman de Simonin incarne la clé du réalisme désiré par l'auteur, de par son caractère authentique. Cependant, raisonné ne signifie pas réfléchi. En effet, l'écriture argotique du roman ne nécessite aucun effort de réflexion de l'auteur qui aurait transposé son texte du français à l'argot, rendant ce dernier factice. *Touchez pas au grisbi* a été pensé et écrit dans ce langage des malfaiteurs, ce qui en fait son authenticité si singulière. Ainsi, l'emploi de l'argot dans le roman de Simonin ne constitue pas une ressource linguistique artificielle et ludique comme c'est le cas dans la célèbre série des San Antonio de Frédéric Dard. Contrairement à ce dernier, l'argot ne représente pas, pour Simonin un outil permettant de jouer avec la langue ou servant de base à la création de néologismes et de calembours. Nous trouvons dans *Touchez pas au grisbi* un argot d'une rare justesse et d'une pertinence absolue. En revanche, si la dimension ludique n'est pas au centre de l'œuvre, elle ne peut être absente. En effet, la fonction ludique est inévitablement présente dans l'exercice littéraire.

Quoi qu'il en soit, l'authenticité des dialogues et le réalisme des situations découlent de l'emploi d'un argot bien-fondé. Ainsi, l'argot exploité dans *Touchez pas au grisbi* comprend majoritairement de l'argot moderne du XIX^e et du XX^e siècles, contemporain de l'époque de l'auteur et considéré comme une langue maternelle par ce dernier, de l'argot parisien et une part considérable d'argot ancien, l'argot des malfaiteurs. Dans ce roman de truand à la française, la présence de l'argot ancien est primordiale pour atteindre cet objectif de réalisme. Ceci ayant été bien compris par Simonin, le nombre de termes argotiques anciens se révèle important de même que sa fréquence d'utilisation.

Le recours à l'argot ancien dans *Touchez pas au grisbi* contribue à l'immersion du lecteur dans le milieu mis en scène dans le roman. Par le biais du langage des malfaiteurs, Simonin parvient à transmettre avec précision les réalités qui composent le quotidien des membres de la pègre parisienne. Par ailleurs, nous avons relevé les différents champs lexicaux tels que la prostitution, l'argent, la violence, l'alcool et les forces de l'ordre, attachés à ces coutumes et qui présentent une richesse synonymique notable. D'un autre côté, si Simonin utilise de l'argot très ancien, il emploie également, et inévitablement, un argot plus récent. Cet argot moderne, que nous identifions ainsi lorsque la première attestation de la lexie argotique n'est pas antérieure au XIX^e siècle, présente des procédés de création qui diffèrent de ceux constitutifs de l'argot ancien. Caractérisé par son génie métaphorique et sa déformation sémantique, l'argot ancien s'est transformé au fil des siècles et perd son essence de langue secrète pour se populariser au XIX^e siècle. Ainsi, les termes d'argot moderne présentent désormais de nombreuses influences étrangères telles que l'arabe, l'italien, l'allemand, l'espagnol, l'anglais ou encore le romani et, à partir du XIX^e siècle, nous assistons au développement et à l'intensification de la création argotique par déformation morphologique comme la suffixation « entièrement libre » et la troncation.

L'analyse de la description de l'argot dans *Touchez pas au grisbi*, articulée autour des types d'argots, des champs lexicaux et des procédés d'argotisation, révèle donc que Simonin utilise un large éventail de termes argotiques allant de l'argot ancien à l'argot moderne, en passant par l'argot de la guerre, l'argot parisien et les argots à clé. Cependant, l'usage de ces termes demeure toujours authentique et cohérent, notamment par leur utilisation au sein de champs lexicaux caractéristiques de l'argot, tels que la vie de voyou, le corps humain et le mépris, mais également au sein d'une esthétique de l'oralité propice à l'emploi de l'argot. Ce mélange étendu de types d'argots témoigne, par ailleurs, de l'exceptionnelle maîtrise et connaissance de ce langage par l'auteur.

Si l'argot dans *Touchez pas au grisbi* semble être authentique et cohérent dans le choix de son vocabulaire, qu'en est-il de son emploi ? Cette interrogation constitue le fil conducteur de l'analyse réalisée dans l'ultime chapitre de notre mémoire.

Premièrement, lors de la lecture de ce roman, nous nous apercevons rapidement de son originalité. En effet, dans *Touchez pas au grisbi*, l'argot n'est pas seulement employé dans les

répliques des personnages afin de conférer un aspect réaliste comme c'est le cas chez les auteurs réalistes et romantiques du XIX^e siècle tels que Victor Hugo, Honoré de Balzac ou Eugène Sue. Ainsi, le roman de Simonin offre une narration truffée d'argot. Cette prise en charge de la narration par un narrateur argotier complique inéluctablement la compréhension du texte pour les lecteurs ignorant l'argot. Nous distinguons alors une dimension cryptique dans l'utilisation de l'argot dans la relation auteur-lecteur. Cependant, vouloir crypter le message peut sembler paradoxal pour un auteur, qui aurait tout intérêt à toucher un public le plus large possible. C'est ici que prend sens l'analyse menée dans ce dernier chapitre qui révèle le caractère non-systématique de l'emploi de l'argot dans *Touchez pas au grisbi*. En effet, Simonin utilise tantôt la lexie française et tantôt la lexie argotique, parfois de manière rapprochée l'une de l'autre. Dans ce cas, nous jugeons qu'il s'agit d'une stratégie mise en œuvre par l'auteur pour offrir une clé à la compréhension du passage en question au lecteur non-affranchi. Dès lors, si l'on considère ce stratagème établi par Simonin additionné à la présence d'un lexique argotique qui suit le texte, nous pouvons alors affirmer que la dimension cryptique n'est pas la fonction principale. En réalité, l'utilisation abondante de l'argot dans la narration endosse davantage une fonction identitaire. Un tel emploi du lexique argotique permet de trier le lectorat et, ainsi, former une communauté en renforçant, d'une part, les liens avec les connaisseurs du langage des malfaiteurs et, d'autre part, en décourageant les lecteurs mis en difficulté par ce parler obscur.

Ensuite, l'argot émaille également les répliques des personnages. Là aussi, le recours au langage argotique se montre variable et non-systématique. Nous avons donc poursuivi l'analyse de l'emploi de l'argot dans *Touchez pas au grisbi* en observant comment l'usage de l'argot est envisagé par les protagonistes. Pour procéder à l'analyse, nous avons scindé ces derniers en trois groupes, à savoir : les *affranchis*, les *caves* et les femmes. Ainsi, nous constatons la dissemblance concernant l'emploi de l'argot selon le locuteur. En effet, nous observons une utilisation abondante de l'argot, au sein de laquelle le lexique de l'argot ancien occupe une place importante, chez les malfaiteurs expérimentés tels que Max le menteur (narrateur), Riton, le Gros Pierrot mais également Marco (jeune truand). Contrairement à ce dernier, les autres novices du milieu, parmi lesquels nous avons examiné le langage de Henri-les-Gants-Blancs et Fifi-le-Dingue, semblent éprouver quelques difficultés dans l'emploi du vocabulaire argotique qui s'avère maigre. De même que ces jeunes truands, les malfaiteurs aux origines étrangères montrent des lacunes dans la connaissance de l'argot.

Cette ignorance du lexique argotique va de paire avec une maîtrise fragile de la langue commune. Ainsi, nous rejoignons les propos de Denise François-Geiger qui affirme que l'argot nécessite un apprentissage qui demeure compliqué si le locuteur ne dispose pas d'une excellente connaissance de la langue qui sert de base à ce lexique. Quant aux *caves*, ils n'utilisent aucun terme argotique, si ce n'est les policiers Larpin et Maffieux. En effet, ces derniers démontrent la connaissance de l'une ou l'autre lexie argotique lorsqu'ils échangent avec les membres du milieu. Les fréquents contacts entretenus avec les malfaiteurs ont inévitablement contribué à l'apprentissage de quelques mots d'argot. De même, nous observons cette maîtrise de l'argot engendrée par les relations entretenues avec le milieu chez les femmes, que ce soit les prostituées telles que Josy ou Suzanne, ou bien Marinette, la tenancière d'une maison close.

Ainsi, Simonin module l'emploi de l'argot selon le personnage qui s'exprime. Dès lors, ce langage permet de distinguer les origines d'un personnage ou bien sa place dans la hiérarchie du *mitan*. Nous pouvons donc affirmer la prise en compte de Simonin quant à l'appartenance et à l'expérience du locuteur dans le milieu ou bien quant aux relations que ce dernier entretient avec la pègre parisienne afin de placer, dans sa bouche, un emploi de l'argot rationnel.

Enfin, nous notons l'absence de la dimension cryptologique lors de l'emploi de l'argot dans *Touchez pas au grisbi*. De fait, Max le menteur ne cesse de faire usage du vocabulaire argotique peu importe son interlocuteur, que ce dernier soit *affranchi* ou *cave*. En réalité, tous les personnages du roman semblent comprendre l'argot mais l'utilisation de celui-ci est attaché à la fonction identitaire. À travers l'usage de l'argot, le protagoniste expose son appartenance au milieu ou les liens qui les unissent.

En conclusion, l'argot de Simonin n'est ludique que parce qu'il fait partie d'une œuvre littéraire. En dépit de cela, l'argot dans *Touchez pas au grisbi* n'a rien d'artificiel. Autant dans sa construction que dans son emploi, Simonin ne perd jamais de vue l'authenticité des dialogues et le réalisme des situations. Ainsi, le Châteaubriand de l'argot se démarque de la pléthore d'écrivains s'étant essayé à l'argot en créant une œuvre exceptionnelle par la qualité, la cohérence et le raisonnement qui se cachent derrière la construction de son argot et la façon dont il l'emploie.

BIBLIOGRAPHIE

Sources primaires (corpus)

SIMONIN Albert, *Le grisbi - Cycle de Max le menteur*, (PDF : ISBN 978-2-35-887-164-8), La Manufacture de livres.

SIMONIN Albert, 2020, *Le grisbi*, Paris, La Manufacture de livres.

SIMONIN Albert, 1953, *Touchez pas au grisbi*, Paris, Gallimard, Série noire.

Sources secondaires (articles et travaux scientifiques)

ANDRIEUX Charlotte, 2018, « Touchez pas au grisbi ! d'Albert Simonin : une initiation à l'argot et au monde interlope du "mitan" parisien dans le polar à la française, à l'usage des "non-affranchis" et des "gambergeologues avertis" », *La marginalité dans le roman populaire*, p. 183-202.

BLANCHER Marc, 2011, *La Série Noire, besoin ou volonté de retraduction*, Université de Clermont-Ferrand, p. 137-145.

CALVET Louis-Jean, 1991, « L'argot comme variation diastratique, diatopique et diachronique (autour de Pierre Guiraud) », *Langue Française*, n° 90, *parlures argotiques*, p. 40-52.

CELLARD Jacques, 1985, *Anthologie de la littérature argotique des origines à nos jours*, Paris, Éditions Mazarine.

CETRO Rosa, 2008, « La langue française du crime au XIXe et au XXe siècles », Mémoire de Master non publié, Université de Pise.

CETRO Rosa, 2015, « Quel héritage de l'argot de la prostitution dans les dictionnaires contemporains? », *Argotica*, n°1, Volume 4, p.41-55.

DAUZAT Albert, 1918, *L'Argot de la guerre, d'après une enquête auprès des officiers et soldats*, Paris, Librairie Armand Colin.

DAUZAT Albert, 1928, *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Paris, Librairie Delagrave, collection « Bibliothèque des chercheurs et des curieux ».

ESNAULT Gaston, 1920, *Le Poilu tel qu'il se parle*, Paris, De Boccard.

FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1975, « La littérature en argot et l'argot dans la littérature », *Communication et langages*, n°27, p. 5-27.

FRANÇOIS-GEIGER Denise, 1991, « Panorama des argots contemporains », *Langue Française*, n°90, p. 5-9.

GÉRIN Pierre, 1985, « San-Antonio, fou de sa langue: Création lexicale dans un argot littéraire » (Texte d'une communication préparée pour le cours de créativité lexicale de R. Kocourek et présentée dans le cadre des colloques des gradués le 27 mars 1985).

GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La Linguistique*, n°38, p. 5-23.

GOUDAILLIER Jean-Pierre, 1991, « Argotolâtrie et argotophobie », *Langue française*, n°90, p. 10-12.

GUÉRIF François & LEVY-KLEIN Stéphane, 1978, « Interview d'Albert Simonin », *Les Cahiers de la Cinémathèque*, n°25.

GUIRAUD Pierre, 1985, *L'argot*, Paris, Presses Universitaires de France, Que sais-je ?.

GUIRAUD Pierre, 1968, *Le Jargon de Villon ou le Gai Savoir de la coquille*, Paris, Gallimard.

HAVIA Jaana, 2005, « Observations sur les termes culinaires dans deux San-Antonio de Frédéric Dard », Mémoire de maîtrise de philologie française, Université de Helsinki.

HORAK André, 2006, « Le jargon "paysan" dans la littérature », *Analecta Malacitana (AnMal electrónica)*, n°19, p. 1-16.

LEVET Natacha, 2024, « Du polar "amerloque" au roman de langue verte : enjeux génériques du style "roman noir" », *Fabula / Les colloques*, « Polar et styles d'époque. Styles du roman policier ».

NOLAT André, 2009, *Romances de la rue, notes sur quatre écrivains : Mac Orlan, Carco, Simonin, Boudard*, Paris, Éditions Baudelaire.

RĂDULESCU Anda, 2016, « Procédés linguistiques des jeux de mots dans le roman *À prendre ou à lécher* de Frédéric Dard », *Analele Universității din Craiova. Seria Științe Filologice. Limbi și literaturi romanice.*, n°20, p. 56-68.

SAINÉAN Lazare, 1972, *L'argot ancien*, Genève, Slatkine reprints.

SAINÉAN Lazare, 1920. *Le langage parisien au XIX^e siècle. Facteurs sociaux, Contingents linguistiques, Faits sémantiques, Influences littéraires*, Paris.

SAUGERA Valérie, 2021, « Louchébem : La pérennité d'un argot à clef », *La Linguistique*, n°57, p. 137-164.

SZABÓ Dávid, 2018, « L'argot dans la littérature : masque du discours ou signe de complicité ? », *Les masques du discours*, p. 67-79.

YVE-PLESSIS Robert-Charles, 1901, *Bibliographie raisonnée de L'argot et de la Langue Verte en France du XV^e au XX^e Siècle*, Paris.

Sources tertiaires (dictionnaires argotiques)

COLIN Jean-Paul, MÉVEL Jean-Pierre & LECLÈRE Christian, 2006, *Le dictionnaire de l'argot et du français populaire*, Paris, Éditions Larousse.

ESNAULT Gaston, 1965, *Dictionnaire historique des argots français*, Paris, Larousse.

RIVERAIN Jean & CARADEC François, 1969, « L'argot d'hier et d'aujourd'hui », *Larousse Sélection (sélection du reader's digest)*, n°3, p.2911-2971.

SANDRY Géo & CARRÈRE Marcel, 1988, *Dictionnaire de l'argot moderne*, Paris, éditions du Dauphin.

